

François Marie ALGOUD



Actualité et Présence
de
Charles Maurras

1868 - 1952



Tome 1

Un très grand poète

La musique des vers au service de l'ordre, du beau et du vrai

Ordonner des idées
pour qu'elles-mêmes rangent les syllabes des mots
dans la raison et l'ordre du chant
est-il chose permise à un poète du xx^e siècle ?

Charles Maurras

Actualité et Présence
de CHARLES MAURRAS

Un très grand poète

Si ce volume vous permet de découvrir notre maison,
communiquiez-nous votre nom et votre adresse et vous recevrez
ainsi une documentation sur nos livres et nos revues.

ÉDITIONS DE CHIRÉ
B.-P. 1
86190 Chiré-en-Montreuil

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinée à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

« Malgré nos recherches, nous ne savons pas qui détient les droits éventuels de reproduction pour les poèmes ; une régularisation reste possible selon la loi et les usages ».

© 2004, Éditions de Chiré

François Marie Algoud

Actualité et Présence

de CHARLES MAURRAS

1868-1952

Tome I

UN TRÈS GRAND POÈTE

La musique des vers au service de l'ordre, du beau et du vrai

Editions de Chiré
86190 Chiré-en-Montreuil

DU MÊME AUTEUR

François Marie ALGOUD

GUIDE JEUNESSE : 1000 mouvements, associations, organismes, centres, foyers, communautés, écoles (Collection *Les Enfants du Fleuve*, Fayard, 1989, épuisé).

Guide juridique et pratique : VADE MECUM pour lutter avec succès contre les incitations à la débauche des pornotrafiquants (Chiré, juin 1992, épuisé), remplacé par le *NOUVEAU VADE MECUM* (Chiré, juin 1995) de la « Cité Vivante ».

LA MARÉE NOIRE DE LA PORNOGRAPHIE (Désiré Duttonnerre), *un fléau aux origines et aux conséquences mal connues, la femme et l'enfant en danger* (Chiré, août 1992).

INCITATION A LA PERVERSION DES MŒURS ET A LA VIOLENCE, (Désiré Duttonnerre) numéro spécial de *Lecture et Tradition*, n° 196, juin 1993 (Chiré).

NOUVEAU GUIDE JEUNESSE (Duquesne Diffusion, août 1994, épuisé).

1600 JEUNES SAINTS, JEUNES TÉMOINS, de leur Foi, de leur Idéal, de maintenant et de toujours (Chiré, août 1994, épuisé).

HISTOIRE DE LA VOLONTÉ DE PERVERSION DE L'INTELLIGENCE ET DES MŒURS (Du XVI^e siècle à nos jours). *Les oppositions à celle-ci. Vers Dieu ou vers la Bête ?* (Chiré, octobre 1996).

CULTURE DE VIE CONTRE CULTURE DE MORT, OU LA FOI, L'ÉGLISE ET LE BON SENS Textes présentés par François Marie Algoud et l'amiral Michel Berger. (Action familiale et scolaire, septembre 1998).

LA PESTE ET LE CHOLÉRA. MARX, HITLER et leurs héritiers (Chiré, septembre 1999).

FRANCE NOTRE SEULE PATRIE (Chiré, mars 2001).

HISTOIRE ET ACTUALITÉ DU SATANISME, LA DEMONCRATIE (Chiré, décembre 2002)

En collaboration avec Berthe HANSENNE :

LETTRE AUX CATHOLIQUES FRANÇAIS. Il faut reconstruire le Temple de Dieu.

Première partie par Berthe Hansenne, et deuxième partie constituée d'un choix de textes de François Marie Algoud (Auto-édition de Berthe Hansenne, 2000, diffusion par D.P.F., Chiré).

Je dédie cet ouvrage

*à ma fille Véronique
Si férue de poésie*

✱

*Tuée à l'aube de ses 24 ans,
Elle avait coché dans un poème :
« Si ta vie s'endort,
Risque la »*

✱

*Que le Seigneur la garde
Dans Son éternité Bienheureuse*

*Duc in altum*¹

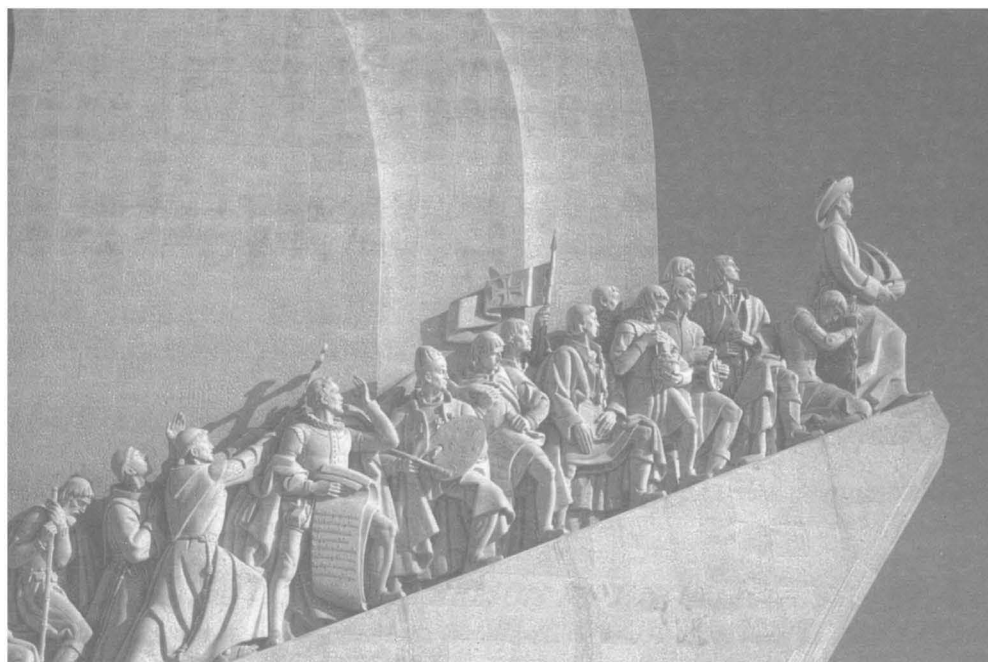


Photo Dr Françoise Bex

¹ Pousse au large.

*...A peine enfermé dans l'étroite prison,
Solitaire et déchu de l'empire des sons,
Dans l'horreur du cachot qu'habite le silence,
Un autre chant sonore et fluide s'élance...*

Charles MAURRAS
(*Le Mystère d'Ulysse*, 1923)

*Ecoutez ! Comme par des escaliers resplendissants
on montait aux grandes églises antiques,
ainsi la Poésie, ô vaillants Majoraux,
mène à la Haute Politique !*

William BONAPARTE-WYSE

(Apostrophe aux Félibres Frédéric MISTRAL, Provençal, et Victor BALAGUER, Catalan, partant pour Paris. - Janvier 1897).

*... si la Poésie est au contraire l'aristocratie des Lettres,
la quintessence de la pensée humaine, l'extrême fleur du
langage articulé, - ses uniques raisons d'être, somme toute -
on estimera qu'elle a devoir et droit d'accéder aux sommets
par le moyen adéquat d'un mode privilégié d'expression,
dût-il demeurer, - en touchant les intelligences mûres,
- incommunicable au vulgum pecus...²*

Roger JOSEPH

2. Ces citations ont été recueillies dans ce merveilleux livre de Roger Joseph, et qui m'a tant appris et fait comprendre : *Charles Maurras. Etude et choix de poèmes*. Points et contrepoints, 1962.



Mr. Francis Alfred, who took me
away (who took me away) W. Z. 1884

AVERTISSEMENT

Il est caractéristique que lors de l'année Maurras, l'année 2002, cinquantenaire de sa mort, le poète n'a été que fort peu célébré.

Une belle exception : la plaquette de notre ami Gérard Bedel, *Maurras, poète de l'ordre et de l'espoir*³, où l'auteur fait preuve d'une compétence exceptionnelle et d'un fort beau talent poétique.

Nous n'avons que la modeste ambition de contribuer, à notre tour, à faire toujours mieux connaître Charles Maurras, pour inciter nos lecteurs à se tourner vers les œuvres poétiques de notre maître, dont la musique des vers est au service de l'ordre, du beau et du vrai.

Pour cela je me suis efforcé de vous faire pénétrer le plus possible dans l'œuvre de notre maître dont le sens profond a été donné par maître Jacques Trémolet de Villers, Gérard Bedel et Albert André Algoud.

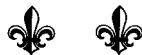
Quand vous vous reportez à la liste des poèmes que contient le tome IV⁴ des *Œuvres Capitales, Le Berceau et les muses*, vous vous apercevrez que mon choix n'est qu'une toute petite partie de ce qu'a retenu Charles Maurras.

Il vous reste donc maintenant à lire et relire bien des merveilles que j'ai tenté de vous faire entrevoir.

J'ai voulu aussi vous faire saisir l'influence de mon Maître sur de jeunes générations de futurs grands poètes, et c'est pourquoi je vous présente (grâce à Stéphane Blanchonnet), le si merveilleux poète que fut Jean-Marc Bernard, dont la mémoire mérite amplement de revoir le jour.

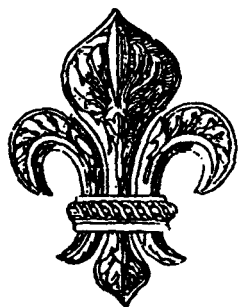
A vous maintenant, Ami lecteur, d'apprécier ce qui fait de Charles Maurras et de nombre de ses amis et disciples, des enchanteurs de l'âme et de l'esprit.

F. M. A.



3. D.E.L., novembre 2002.

4. voir page 120.



REMERCIEMENTS

C'est un très grand honneur pour moi de bénéficier de la « Lettre-préface » de Maître Jacques Trémolet de Villers.

Comme je l'ai déjà écrit, j'estime que sa prose est la plus poétique qui soit, et donc celle la plus appropriée pour présenter mon modeste travail :

« introduction, apéritif, invitation à passer à table » de la poésie de Charles Maurras, musique des vers au service de l'ordre, du beau et du vrai.

Il m'importe, d'autre part, de rendre un particulier hommage à Madame Brigitte Level, Présidente de la *Société des Poètes Français*.

En effet, c'est elle qui, à *Radio Courtoisie*, a reçu votre serviteur et le professeur Gérard Bedel, écrivain, le vendredi 27 décembre 2002, pour présenter le si grand poète qu'est Charles Maurras (les poèmes choisis par nous ayant été lus par Christine Doussau).

C'est de cette émission si réussie qu'est née l'idée de l'ouvrage que voici.



Evidemment, je ne dois certes pas oublier mon si cher ami, feu le commandant Pierre Guillaume, avec qui j'avais envisagé de faire ladite émission : la sixième prévue du cycle⁵ sur le cinquantième anniversaire de la mort de Charles Maurras (1868 † 1952).

5. Ces émissions, d'une heure et demie chacune, ont eu lieu à *Radio Courtoisie* les lundis :

26 novembre 2001 : « Les grandes étapes de la vie de Charles MAURRAS », avec Pierre PUJO, Directeur de l'*Action française* 2000 (1er et 3ème jeudis de chaque mois, 10, rue Croix des Petits Champs PARIS 75001).

7 janvier 2002 : « L'*Action Française*, sainte Jeanne d'Arc et les « Camelots du Roi » », avec Guy STEINBACH, Président de l'*Association Marius Plateau, anciens combattants d'Action française et anciens Camelots du Roi*.

25 février 2002 : « Charles MAURRAS, maître à penser », avec des textes lus par le Docteur Françoise BEX, fille aînée de François Marie ALGOUD.

6 mai 2002 : « Charles MAURRAS, prince de l'Espérance », avec le concours du Dr Françoise BEX.

21 octobre 2002 : « Charles MAURRAS et la justice », avec Maître Georges-Paul WAGNER, auteur du captivant *Maurras en Justice*, Clovis, août 2002.

Les cassettes de ces émissions, et celle du 27 décembre, de Brigitte LEVEL, sont à commander à *Radio Courtoisie*, 61, Bd Murat (75016) Paris.

Leur prix est à l'unité de 9 euros pour les adhérents de cette radio libre, et de 11 euros pour les non adhérents.

Maître Georges-Paul Wagner et moi avons été reçus par Pierre Guillaume le 21 octobre 2002. Le thème de l'émission – toujours à *Radio Courtoisie* – : « Charles Maurras et la Justice ».

Sur le point de nous quitter, nous avons dit qu'il ne fallait pas oublier que Charles Maurras était un très grand poète.

Hélas ! Ce fut l'avant-dernière émission de celui qui demeure un de mes modèles, un témoin de tout ce qui fait la grandeur d'un homme⁶.



Mes très vifs remerciements vont aussi à Gérard Bedel qui a bien voulu relire mon manuscrit, et m'honorer du superbe « Prologue » que vous allez apprécier.



Il m'est très agréable aussi de saluer le si précieux concours et les indispensables conseils de Henri-Benoît Oudin, à qui sont dus le choix des caractères, de la mise en page et la sélection du papier appropriés à ceux-ci et au format qu'il m'a proposé. Il mérite mon extrême gratitude.



Enfin, une fois de plus - et toujours davantage ! - ce travail : Cri de reconnaissance à mon maître - n'aurait pu voir le jour, n'aurait pu être exprimé sans la présence et la participation fondamentale de ma si chère épouse.



6. Lire p. 101 *Maître et témoins*.

Paris, le 6 Novembre 2003,

Lettre à François Marie ALGOUD

Bien Cher Monsieur, et Ami,

C'est bien volontiers que je me joins à l'hommage que vous rendez à Maurras poète. On ne redira jamais assez que c'est dans son âme poétique que Maurras a puisé l'énergie du combat qu'il a mené. Maintenant que le temps commence à faire son œuvre et, qu'effaçant les détails superflus, il nous permet de mieux voir l'essentiel, il apparaît clairement que *l'Action Française* fut vraiment le Capétien de la première moitié du XX^{ème} siècle. En l'absence du Roi en exil, elle assura la Régence. A l'image de nos rois, non seulement elle dit ce qu'il fallait faire en politique intérieure et extérieure, mais, surtout, elle éleva le niveau de l'esprit public, infligeant à ses lecteurs, amis ou ennemis, ce que Marcel Proust appela fort justement « une cure d'altitude ».

On peut même affirmer que son message, par la force des choses, fut d'abord culturel avant d'être politique. Car si Maurras et Bainville dénonçaient les erreurs et enseignaient les conditions du salut public, ils ne pouvaient, à leur place, que dire sans pouvoir faire. Or, la politique n'est pas d'abord un discours. Elle veut, avant tout, des actes. En revanche, dans le domaine de l'esprit public, de la culture et du débat d'idées, l'écrit et la parole sont rois. Maurras exerça cette magistrature du discours, dont le poème, par son « énergique concentration » et « son rythme qui persuade » est le chef d'œuvre.

C'est pourquoi, pour connaître Maurras, il faut aller, directement, à ses poèmes.

Vous le faites et vous faites bien. Vous ne serez pas choqué si je vous dis que cet hommage n'est qu'une introduction, un apéritif, une invitation à passer à table.

Il appelle le lecteur à s'offrir lui-même le grand banquet qui est la lecture, sans nos commentaires et dans l'ordre choisi par l'auteur, de ces deux maîtres-livres que sont *La Musique Intérieure* et *La Balance Intérieure*. Quand je dis « la lecture » je m'exprime mal. Il faudrait dire la

fréquentation assidue, la méditation, en bref, les faire siens comme on le fait d'une nourriture. Si nous y ajoutons *Le Chemin de Paradis*, écrit à 25 ans, et *Le Mont de Saturne* jailli en quelques jours, sans note et quasiment sans rature, de la plume d'un prisonnier de 77 ans, on peut affirmer que l'essentiel du mystère de Maurras est contenu dans ce qui fait moins de cinq cents pages. Très dense concentration en vérité, dont il faut contempler à la fois le détail de chaque phrase ou de chaque vers, et l'ensemble dont l'auteur a voulu, très consciemment, les dispositions et l'ordre.

Alors, pour celui qui se livre à cette contemplation, un être apparaît, unique dans notre histoire littéraire et politique, j'allais dire unique dans notre histoire du sentiment religieux. Un homme dont ne peut pas ne pas penser qu'il a été choisi et qu'il ne s'est pas dérobé à sa vocation.

Quant au prix qu'il a payé pour cette fidélité, la prison, l'indignité nationale, la perte de tous ses biens, et la ruine apparente de toute son œuvre, il l'a compté pour rien en comparaison des joies que lui ont donné les beautés qu'il avait eu l'honneur d'être appelé à défendre. Il exultait dans ses tribulations. Comme s'il suivait à la lettre les prescriptions du *Sermon sur la Montagne*, il tressaillait d'allégresse et faisait éclater sa joie au cœur de la persécution.

N'était-ce point par ce qu'il savait, depuis la signature de la dernière phrase du *Chemin de Paradis* que, qu'elles que soient l'hostilité et la haine que son combat avait suscitées contre lui, chez les dignitaires de la République et les princes de l'Eglise, la Reine des cieux, défaisant leurs chaînes et effaçant leurs condamnations, l'accueillerait en disant : « *Béni soit celui qui vient. Il a lié la terre au Ciel* ».

Jacques Trémolet de Villers

PROLOGUE

Il me faut tout d'abord faire état d'une certaine confusion quand je considère les éloges que M. Algoud décerne à mon travail. Il a également apprécié le poème qui suit l'étude, et, comme il est amateur de poésie et fils d'un estimable poète, son jugement m'a particulièrement touché.

Quand on lit le texte de F. M. Algoud, on remarque tout de suite l'Amour ardent qu'il porte à l'œuvre de Charles Maurras. Attention, le mot *amour* est galvaudé de nos jours, soit qu'on pense à une passion capricieuse - « l'amour est enfant de Bohême » - , soit qu'on tombe dans une vague effusion - « Dieu est Amour ! » - et qu'on rejoigne, en se croyant fort moderne, les dangereux enfantillages de Madame Guyon, la pénitente de Fénelon. Appuyé sur l'amour de la France, la passion que F. M. Algoud porte à l'œuvre de Maurras ferait plutôt penser à une page de *l'Amitié* de Platon.

Mais pourquoi tant parler de Maurras poète ? Il est connu comme l'auteur de *l'Enquête sur la monarchie*, comme le théoricien du nationalisme intégral qui a relancé en France l'idée royaliste, comme le chef du mouvement d'*Action Française*, comme un polémiste hors de pair, lutteur du combat national dans les colonnes de son journal où sa rubrique *La Politique* brillait quotidiennement comme un phare de l'Intelligence. Les personnes qui connaissent un peu son œuvre écartent les contes déroutants du *Chemin de Paradis* et évoquent, à côté du penseur politique, le critique littéraire. Et quand on parle de lui comme poète, ce qui est rare, on considère cet aspect de son œuvre comme accessoire. Pourquoi donc tant parler de Maurras poète ? La réponse est simple : la poésie est au centre de l'œuvre de Maurras, poète didactique et, j'ose le dire, religieux. On éviterait bien des contresens et des sottises à son sujet si on avait toujours cela présent à l'esprit. « Maurras, mais il a toujours fait des vers ! J'ai même connu un temps où il ne faisait que ça ! » a dit le poète Charles Le Goffic.

Beaucoup de lecteurs se sont écartés de Maurras poète parce qu'ils ont été rebutés par l'abord difficile de la plupart de ses œuvres où il utilise de nombreux symboles ou fait appel à une grande abstraction comme le firent certains poètes du Moyen-Age ou de la Renaissance comme Maurice Scève qu'il connaissait fort bien. Lorsqu'on sait, par exemple, que l'or ou le soleil représentent le discours théologique, l'azur, la foi, la lune, le discours politique, on commence à entrer dans l'univers fascinant d'un grand poète.

Oui, le lecteur s'en rendra compte à chaque pas, F. M. Algoud va nous montrer que la haute poésie telle que Maurras la conçoit et la pratique se porte aux questions essentielles qui se posent à l'homme, et pour son destin ici-bas, et pour sa destinée au-delà. Ce florilège commenté illustre le mot du Maître : « Poésie est ontologie ». Dans sa remarquable *Histoire de la littérature française au XXe siècle*, Henri Clouard écrit que « les livres de Maurras sont des concerts et des rondes de pensées ». N'est-ce pas exprimer, et d'une manière exquise, que ce logicien est avant tout un poète ? Les raisonnements dansent au son d'une musique qui leur est comme consubstantielle ! Voilà une magnifique définition de la poésie didactique !

Lorsque l'âme du jeune Maurras s'ouvre à la poésie, le Romantisme a jeté ses derniers feux et ne brille plus que par le vieil Hugo qui le dépasse et couvre tout un siècle. Le Parnasse de Leconte de Lisle et de José-Maria de Hérédia a imposé une fausse perfection formelle dont l'élève du collège d'Aix montrera l'inanité quelques années plus tard dans *Barbarie et Poésie*. Que lisait-on au collège d'Aix ? Reportons-nous à la préface de *La Musique Intérieure*, un beau texte qui se présente dans les premières pages comme une confession poétique empreinte d'une extraordinaire fraîcheur juvénile. Initié dès la petite enfance à toutes les formes de la poésie, le jeune Charles en sera marqué pour la vie. Avec ses camarades, l'adolescent lit, à côté des Grecs et des Latins qui resteront la principale nourriture de son esprit, Lamartine puis Musset. L'enfance avait été marquée par La Fontaine et par Racine. Le jeune homme hésitera longtemps avant de se livrer personnellement au démon de l'inspiration qui bouillonne en lui, mais le jour viendra où le rhétoricien, puis l'étudiant, se laissera aller à rimer furieusement plus de 15 000 vers qui seront plus tard impitoyablement brûlés. Il avoue ingénument dans cette préface de *La Musique Intérieure* :

« En ce temps là, il fut décent de faire l'idiot en vers ».

En effet, tandis que le poil commençait à pousser au menton des rhétoriciens d'Aix, le Parnasse faisait long feu et nos jeunes gens avaient été influencés par les débuts du Symbolisme et par le mouvement « décadent ». La rencontre de l'étudiant avec Jean Moréas se révéla décisive. Grec ayant accompli ses études en France, ayant parfaitement assimilé la langue et la culture française, Jean Papadiamantopoulos, dit Moréas, devint poète sur les bords de la Seine. Il subit l'influence de Verlaine et publia, le 18 septembre 1886, dans le supplément littéraire du *Figaro*, une lettre dans laquelle il avançait le mot symbolisme qui fut adopté comme nom de ralliement par nombre de jeunes poètes. Comme Verlaine, Moréas se méfia rapidement des excès de certains de ses contemporains et prit ses distances avec le symbolisme. Maurras, qui l'admirait, avait osé lui soumettre les premiers vers dont il n'était pas trop mécontent. Moréas le félicita, l'encouragea et lui fit prendre conscience de son vrai talent et de sa vraie voie en littérature. Les Lettres françaises doivent donc à ce

Grec devenu parisien d'avoir fait naître à son génie un poète comme Charles Maurras. Avec Maurras, La Tailhède, du Plessys, Moréas fonda en 1891 *l'Ecole romane*, groupe de poètes qui réagissait contre *le Parnasse*, *le Symbolisme*, *le Décadentisme*, tous enfants de la révolte romantique pour revenir aux règles de la Tradition littéraire française.

On voit qu'en art comme en politique, le jeune Maurras se heurta à des œuvres, à des réalités qui, à côté d'aspects positifs, charriaient les principes d'Anarchie et de Mort comme tout ce qui est sorti du séisme de 89. Son génie eut la force de se dégager de tous les éléments de l'édifice effondré qui étouffaient jusqu'aux meilleurs, et de trier, de reprendre, d'arranger, de rassembler, d'écarter. Il a bâti une Somme.

Devenu homme public, maniant chaque soir, chaque nuit, sa plume comme une épée au service de l'intérêt national, Maurras se livra à la composition poétique au sortir du journal pour compenser l'insatisfaction littéraire quotidienne provoquée par l'article qu'il était contraint de rédiger trop hâtivement à son goût.

Il a préservé la poésie traditionnelle en l'adaptant à son temps. « Je parle de la poésie sérieuse, celle du grand vers tragique, élégiaque ou lyrique, soumise à l'artifice fondamental de la rime, à ces douceurs du rythme... » « La poésie est concentration énergétique ».

La postérité le considèrera comme un classique en dépit d'une idéologie imbécile et provisoire comme toutes les idéologies, et un écrivain classique, le paradoxe n'existe qu'en apparence, est d'abord un homme de son temps. Seul le volontarisme académique décide de se placer hors des contingences auxquelles nous sommes soumis par nature, étant nés hic et nunc, cela donne la poésie parnassienne ou néo-classique, cela donne la peinture des pompiers. Encore conviendrait-il d'apporter ici quelques nuances en faveur de quelques-uns. Maurras a su, par exemple, adapter les principes de la prosodie aux changements naturels de la langue à travers les siècles ; il n'a pas eu l'idée de s'instituer le gardien d'un temple où dormaient les dieux morts comme les licences poétiques désuètes ou l'interdiction de faire rimer le singulier et le pluriel alors que la différence pour l'oreille n'existe plus depuis des siècles. Le royaliste aime les libertés qui s'épanouissent à l'ombre de l'Ordre. Ainsi, Maurras devenait l'authentique mainteneur de la Tradition puisque « la véritable tradition est critique » comme il l'a inlassablement démontré. « Les audaces d'un maître si traditionaliste que l'est le rédacteur de *L'Action Française* montrent assez que l'audace est bien dans la tradition des lettres françaises, et que les innovations peuvent bien être et sont généralement le fait des plus cultivés, de ceux qui, tout en ayant le plus de dons, ont également le plus de métier ». Ainsi s'exprimait Guillaume Apollinaire dans l'article qu'il donna au *Mercury de France* huit jours avant sa mort. La poésie traditionnelle fut plus tard écartée au profit d'une révolution du langage qui prétend bouleverser l'Intelligence et la Connaissance.

Mais cela est une autre histoire à laquelle j'espère avoir un jour le loisir de me consacrer.

Oui, Maurras fut un poète de son temps. On sent, évidemment, Moréas dans son œuvre, on sent aussi Mallarmé dans le choix de l'obscurité, mais cette obscurité n'est qu'apparence et reflet d'une immense pudeur, car, à la différence du naufrageur, hélas génial, du *Tombeau d'Edgar Poe*, Maurras nous offre toujours un discours, discours crypté, certes, mais expression d'une pensée, d'une volonté, d'une sensibilité. On entend dans son œuvre la flûte de Verlaine, et, par-delà, la fluidité racinienne et le lyrisme de Ronsard.

Maurras fut toujours poète et il fut d'abord poète parce qu'il considérait qu'il existe une correspondance entre les lois de la Cité et celles de l'Ordre poétique : « Les règles de la vie collective et les lois du gouvernement, écrit-il dans *Barbarie et Poésie*, ne sont pas sans rapport avec les principes qui président à l'art du poète quand il met en ordre son peuple d'idées et de mots, de couleurs et de sons : ainsi le veut l'unité de l'esprit humain »

Cette poésie est visuelle : le poète suggère ce qu'il voit d'un trait supérieur à la minutieuse description car il révèle l'âme d'un site ou d'un monument ; cette poésie intellectuelle - Rose de l'Idée - sait devenir sensuelle. Maurras exprime admirablement cette dualité dans les vers qu'il consacre à Moréas et où il définit plus ou moins consciemment son propre art en faisant l'éloge de l'auteur des *Stances* dans les termes qu'emploie Dante pour parler de Virgile

Ton art et tes vertus d'audace et de superbe,
Leur goût sévère et grand, le mérite, l'honneur
Du mot mis en sa place, oubliés de Malherbe,
Déclarèrent en toi le Maître et le Seigneur.

Mais, si haut qu'excellât l'idéale mesure
De la règle et du chant purifiés, toujours
Surgit de tes accords la sauvage nature
Et gémit une chair esclave de l'amour.

Evoquons-nous un véritable miracle artistique ? On aurait pu attendre d'un écrivain frappé de surdité une cadence régulière et rigide, un rythme palpable. Or, miracle du génie poétique, Maurras se révèle un musicien subtil du vers, un maître de l'impair, par exemple, si cher à Verlaine.

Je ne veux pas occuper trop longtemps le lecteur de F. M. Algoud mais je m'aperçois que je n'ai parlé ni d'Homère, ni de Virgile, ni de Dante, si importants dans la formation de la sensibilité et de la pensée de Maurras. Et nous n'avons pas évoqué Mistral : « je

lus, relus, appris par cœur l'Invocation du plus grand poème civique dont s'enorgueillisse la Lyre depuis l'*Enéïde* et le *Chant Séculaire*... » Passerons-nous sous silence Lucrèce, l'auteur ancien préféré ? « Je n'ai trouvé que dans Lucrèce un pareil goût d'humanité amère et de force tranquille, un sens si clair de notre rapport avec le destin et avec nous-mêmes ».

S'il est de bon ton aujourd'hui d'oublier Maurras ou de nier qu'il fut un grand artiste, certains esprits honnêtes lui ont rendu hommage jusque dans l'Université d'après 1968. En 1985, dans son *Dictionnaire Bordas de littérature française et francophone*, Henri Lemaître, tout étranger qu'il fût à la pensée de Maurras, évoquait en bon spécialiste des études littéraires « ... le poète qui n'est pas sans rigueur, qui manifeste une sensibilité esthétique dont la fermeté se concilie avec la finesse, et l'on peut regretter que le personnage politique ait fait oublier le poète »

F. M. Algoud s'efface derrière Maurras. Son travail consiste à choisir le poème suggestif, à éveiller l'attention du lecteur par une présentation et par un court commentaire. Il fait partie de ceux qui savent que les plus savants discours sur l'art ne remplaceront jamais la contemplation de l'œuvre d'art et que la meilleure façon de parler des grands poètes consiste à citer à propos les plus heureux de leurs vers.

Gérard Bedel



L'HARMONIE. - L'harmonie, c'est le sang, la chaleur vivante d'un poème qui, faute d'elle, ne vit point et ne subsiste qu'à l'état de tendance, de pouvoir virtuel : un poème qui n'a d'autre beauté que de fourmiller de beaux vers n'est que le signe du talent qui le put concevoir.

(Charles Maurras, *Maîtres et témoins de ma vie d'esprit*, p. 247.)



*Le rôle de tout art
est de briser les limites étroites du fini
dans lequel l'homme est maintenu,
et de faire naître en lui,
comme une fenêtre ouverte à son esprit,
un désir vers l'infini.*

Allocution de Pie XII⁷
sur *l'Art et la Religion*
(Pâques 1952)



1910

Paul Maurras

7. n'oublions jamais que c'est lui qui a levé la condamnation - si pernicieuse en ses conséquences - de Charles Maurras et de *l'Action Française*.

Qu'il en soit loué et remercié à jamais devant le Seigneur.

Charles Maurras, poète de la raison, du courage et de l'espérance

«Votre ciel est celui des poètes, et le cortège de vos idées en descend»

Jacques Bainville (*Filiations*)

«Le Bon, le Bien, le Vrai»

R. Joseph

« Je crois que Maurras est un grand, un très grand poète », a proclamé Gustave Thibon⁸. « Je le vois encore, car nous avons beaucoup parlé de poésie entre nous, dans sa chambre de la clinique de Tours, me récitant - la dernière fois c'était trois semaines avant sa mort et sa vitalité n'avait pas baissé - de longs passages de Lucrèce, de Virgile, dans le texte évidemment, de Dante, de Moréas. Il fallait l'écouter scander les premiers vers de *Calendal*. Je l'entends encore me dire : « Thibon, vous avez un très grand péché, mais il vous sera beaucoup pardonné à cause de ce péché. Vous aimez trop la poésie. C'est un péché qui nous est commun ».

« Eh bien ! Maurras Poète reste étrangement inconnu, et même de ses propres disciples. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être parce qu'on reconnaît difficilement deux ou plusieurs supériorités dans le même individu et que, quand un homme a atteint la notoriété et même la gloire dans une certaine branche de l'activité humaine, on est un peu réticent à lui accorder une autre supériorité. Je ne sais pas pourquoi on ignore que Louis XIV était tout de même un fort grand écrivain et Napoléon 1er aussi. Sait-on également que Michel-Ange fut un des plus grands poètes de la langue italienne ? Et, de plus, en ce qui concerne Maurras, il est certain que les passions de ses adversaires politiques ont jeté une ombre sur sa gloire. J'entends encore le philosophe allemand Landsberg s'écrier, en écoutant les vers de Maurras que je lui citais sans nommer l'auteur : « Mais c'est très beau ». Je lui dis alors : « C'est de Maurras » - Et il répondit : « De Maurras, impossible. En tout cas, ce n'est pas bon ». Je répondis : « Mais, vous venez de les trouver bons. - Eh bien, Monsieur, je n'accorderai jamais qu'un anthropophage ait pu faire de beaux vers ». Belle logique de la passion...

« Maurras poète ? Cet homme si lucide - d'autres diront si sec - cet homme qui dépouille la réalité de tout mystère, qui refuse les sentiments, surtout en politique - et Dieu sait combien il avait raison - pour considérer les choses dans leur objectivité, beaucoup diront : « Comment cet homme pouvait-il être poète ? » Et bien ! en réalité, cet homme était poète, d'abord

8. Invité par les *Anciens de la Rue Saint-André des Arts* (Anciens Etudiants d'Action Française), Gustave Thibon est venu prendre la parole à leur dîner annuel, au *Lutetia*, le 27 octobre 1967.

parce qu'il aimait. La poésie ne peut procéder que de l'amour. Je crois que Maurras aime, qu'il aime profondément, que dans sa politique il est lucide par amour, plus que cela, qu'il est combatif par amour. C'est parce qu'il sait que ce qu'il aime est menacé qu'il réagit si violemment contre ceux qui attaquent son trésor. Quand on se bat, mon Dieu, pourquoi se bat-on ? On peut se battre pour le plaisir de se battre, mais enfin cela ne va pas très loin ; disons plutôt que, quand on se bat vraiment, on se bat pour défendre quelque chose, et pour défendre quelque chose, il faut l'aimer. Oui, Maurras avait d'abord, il l'a dit lui-même, il me l'a dit à moi personnellement, la vocation de poète, la vocation d'adorateur de la beauté, mais c'est parce qu'il a senti que cette beauté, qu'il aimait par-dessus tout, et qui était le fruit d'une certaine civilisation était en danger, qu'il s'est jeté dans la politique. Il s'est précipité à la défense du rempart parce que la cathédrale était menacée, car c'est le rempart qui protège la cathédrale. Quand le rempart est abattu, la cathédrale n'a plus beaucoup d'avenir. Les Byzantins l'ont bien appris à propos de Sainte-Sophie... »⁹

Nul mieux que ce si grand philosophe et écrivain, Gustave Thibon¹⁰, ne pouvait introduire à la modeste étude qui suit. Rendons lui l'hommage qu'il mérite tant pour sa hauteur de vue que pour la profondeur de ses analyses.



Avant de tenter une présentation de Maurras qui m'est si cher et familier, efforçons nous de tenter de rassembler quelques définitions.

Charles Maurras lui-même – qui, toute sa vie, n'a cessé de rimer, le polémiste et le poète restant inséparables - nous indique que :

Tous les poètes sont hantés de la même recherche : un arc d'alliance, une sorte de pont mystique, unissant nos deux rives, idéale et charnelle...

Toute la structure de Mireille fondée sur le secret désir de cette conciliation délicate mais souveraine. Sans la partie ardemment, voluptueusement printanière, il n'y aurait pas de poème ; sans la partie céleste ce serait le poème du désespoir et de la trahison : les tentations, les

9. Un si beau texte mérite d'être connu de tous les amoureux de l'œuvre de Gustave Thibon et de Charles Maurras. Veuillez donc vous procurer dans son intégralité la réédition par Bulletin Charles Maurras du numéro spécial d'*Itinéraires* d'avril 1963 (*Lorsque Maurras eut les 100 ans*) où figure le *Maurras poète* de Gustave Thibon (B.C.M., 16, rue du Berry, 36250 Niherne).

10. 1903 † 2001. L'œuvre de Gustave Thibon est riche d'une vingtaine d'ouvrages depuis *La science du caractère* (1934) et *Diagnosics* (1940) jusqu'à *Le voile et le masque* et *Au soir de ma vie*, en passant par *Notre regard qui manque à la lumière* (1970) et *L'ignorance étoilée* (1974). En 1964, il reçut le grand Prix de littérature de l'Académie française. Citons encore sa pièce : *Vous serez comme des dieux* (1958).

*grâces, les appels de la plus innocente nature y deviendraient les pièges d'une nature ordonnée au mal. L'au-delà dans Mireille est ce qui en permet l'harmonie*¹¹.

*On écrirait indéfiniment de la prose pour soi, mandait Charles Maurras à Roger Joseph en réplique à une analyse de presse, mais il me semble que la vertu essentielle du vers est de réclamer un écho, sorte de rime à la rime, qui fasse que l'on se sente entendu et, si cela contient un charme, avoué et compris comme tel !*¹²

Il précise que :

La soumission à l'objet n'est que la première opération de l'intelligence...Mais une fois que le Vrai est acquis et fixé, elle redouble d'activité, car elle travaille à le dominer pour le posséder, pour en jouir et pour le transformer en quelque chose de plus vrai encore.

Ordonner des idées pour qu'elles-mêmes rangent les syllabes des mots dans la raison et l'ordre du chant est-il chose permise au XXème siècle ?

Si la Rime et le Rythme sont des aide-mémoire qui dispensent d'écrire, le vers qu'ils engendrent possède un pouvoir décisif pour filtrer, tamiser automatiquement l'adventice et l'impur de toute pensée.

La poésie aime l'obstacle, l'art s'affaire sur les difficultés à résoudre.

Mais attention à la fausse tradition :

*Le nom de tradition ne veut pas dire transmission de n'importe quoi. C'est la transmission du beau et du vrai.*¹³

Pour le poète, ce qui compte avant tout pour lui, c'est ce monde magique et mystérieux des sentiments et des images, cette lutte incessante, ce pathétique dialogue des idées et des formes.

Toute sagesse est dans le rythme, et celui-ci à travers les mots, ordonne les mots, ordonne la pensée et les sentiments.

La Poésie est l'aristocratie des Lettres, la quintessence de la pensée humaine, l'extrême fleur du langage articulé.

La fonction du poète est de faire chanter dans le verbe de l'homme tout son esprit et tout son corps écrit Charles Maurras¹⁴.

11. *Maurras, ce fils de la mer*, René Benjamin, Plon 1932, pp. 110, 111.

12. *Charles Maurras, Etude et choix de poèmes*. Points et Contrepoints, 1962.

13. Extrait de *Maurras, poète de l'ordre et de l'espoir*, remarquable étude de Gérard Bedel. D.E.L., *op. cit.*

14. *Poètes*. Le Divan, 1924.

« Et le poète est l'homme, qui, en l'occurrence, est entraîné vers la beauté. La poésie n'est autre chose que la beauté émouvante », ajoute Xavier de Magallon : « La beauté ni l'émotion ne sont la poésie, mais leur fusion engendre la poésie ».

« Avec Maurras, poursuit Xavier de Magallon¹⁵, on ne peut oublier que la beauté d'un poème ne vient pas de l'extérieur, mais du ton et du mouvement. L'inspiration est un grand mot. Mais, le prenant au sens naturel, physiologique, il explique seul ce qui distingue un poème d'un autre, une fleur d'une fleur de papier. L'inspiration est ce qui donne l'âme au poème. Mais il faut aussi le don pour l'y sentir. Tout le monde ne peut se connaître en poésie pas plus qu'en peinture ou en musique, et certains goûtent une poésie, qui n'ont pas le sens d'une autre, non moins authentique. Ce sont presque toujours les admirateurs qui ont raison. Par sa prose, où Platon dialogue avec Démosthène, Maurras éclaire et entraîne une foule d'esprits. Heureux ceux à qui la musique de ses vers ouvrent les perspectives dont elle a le secret ! »

C'est d'ailleurs pourquoi ce très grand poète que fut Charles Maurras peut être appelé « Chrysorrhoas », c'est à dire *la rivière qui roule de l'or*, par la richesse de la pensée et le style de ses œuvres.

En effet, sa prose est toute pénétrée de poésie, sans enflure, sans empâtement, « phrase ferme et auguste, honneur du composé humain » a écrit André Maurois.



Il est essentiel de savoir que sa politique est riche de la poésie.

« En effet, a écrit Fortunat Strowski, membre de l'Institut :

« Si Charles Maurras aime Dante et préfère Racine, il s'en faut de tout que ce soit l'effet de ses opinions politiques ; c'en est au contraire la source. Charles Maurras a commencé par aimer Racine par dessus tout, et la « raison » de cet amour l'a conduit ensuite à la vie politique. Ce sont les Muses qui lui ont appris les Lois de la Cité. La *Divine Comédie* est le magnifique triomphe de l'Ordre.

[...]

« De Dante est-il aisé de passer à Racine ? Pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'une tragédie de Racine ? Une « Humaine Comédie », une conquête de l'ordre. Le poète, ici encore, saisit le désordre et le transforme en ordre.

[...]

« La tragédie racinienne rejoint ainsi la *Divine Comédie*. Qui aime l'une, selon la « raison » de

15. *La Revue Universelle*, 1er janvier 1937.

Charles Maurras, doit aimer l'autre, tandis qu'au contraire celui qui n'aime la *Divine Comédie* que dans ses images et ses passions ne saurait aimer ni même comprendre Racine. »

« L'admiration étonnante de Charles Maurras pour Dante et Racine a donc une « raison » : l'amour de l'Ordre ; non pas de l'ordre quelconque, mais de l'ordre poétique et composé, de l'ordre où les éléments agités, complexes et tumultueux se rangent sous les lois de l'harmonie. Cet amour de l'ordre est la maîtresse forme du génie de Maurras. C'est par lui que le Maître de tant de jeunes esprits est devenu homme politique, chef de parti, et chef d'un certain parti.

[...]

Maurras ne sacrifiera jamais l'Ordre à rien, pas même à son amour de l'ordre. Cette originalité, dans notre triste monde politique, fait sa grandeur. Elle lui vient des Muses ».

Lisons donc ces extraits de

ANTIGONE VIERGE-MÈRE DE L'ORDRE

I

Ismène parle à sa sœur, de la porte du tombeau, avant de l'y suivre :

Antigone, ma sœur, écoute-moi. Redoute
L'éloge empoisonné qu'on sème sur ta route.

Les rhéteurs ont menti, tu n'as point résisté
Ni manqué d'obéir aux lois de la Cité.

O pure, ô méconnue entre toutes les femmes,
Tu n'es point seulement la figure de l'âme

Vide et vaine, accablant du verbe de ta foi
Le faux maître affublé des oripeaux du droit !

[...]

Créon peut désarmer tous les hommes de cœur,
Regarde ce vieillard qui trembla dans le chœur,

Il suffit qu'un instant la crainte l'abandonne
Ses yeux ont débordé des larmes d'Antigone

Et son bras languissant, n'était le poids du fer,
Aurait pour toi saisi le premier glaive offert !

Pour immortaliser le souffle qui nous reste,
 Ma sœur, vois se rouvrir une route céleste :
 Dans l'Éther pluvieux erre le chaud rayon
 Qui mûrit des vengeurs au creux de nos sillons :
 Printemps sacré qui bous aux fentes de l'écorce,
 Gonfle, ô sang purpurin, les muscles de la Force
 Et qu'elle assure enfin, sœur du Puissant Esprit,
 Les ordres éternels qui ne sont pas écrits.

II

Revenant sur le seuil de la tombe, Ismène ne parle plus mais chante :

Antigone, ma sœur, ne laissons plus remordre
 Le Scythe ou le Teuton sur la chaste unité
 Que forment dans nos cieux, diadème de l'Ordre,
 La justice et l'Amour, l'Honneur et la Beauté !

Riom, 1946
La Balance intérieure



« Ainsi, chez Charles Maurras, autant que chez André Chénier¹⁶, s'accordent et se superposent le politique et le poétique¹⁷ ».

« Rien ne se sépare dans sa doctrine une, et sa poésie est de l'essence de sa politique¹⁸ ».

Et c'est ainsi que Charles Maurras a conclu :

Il n'y a que le vers pour tenir dans ses griffes d'or l'appareil éboulé de la connaissance.

Et c'est en effet un des prestiges de la poésie de rendre manifeste la fleur de toutes choses et de dégager de leur spectacle des enseignements qui nous soient profitables.



16. Voir l'annexe p. 107.

17. Edmond Pilon.

18. Gonzague Truc.

« Poésie est Théologie, affirme Boccace dans son commentaire de la *Divine Comédie*. Ontologie serait peut-être le vrai nom, car la Poésie porte surtout vers les racines de la connaissance de l'Être. Le savent bien tous ceux qui, sans boire à la coupe, en ont reconnu le parfum ! »

En conséquence, si la poésie de Dante est théologie, celle de Maurras est – en atteste Gustave Thibon – ontologie, philosophie de l'être.

Lisons donc son ultime poème de 1952. Les participants au banquet des amis de l'*Action Française* l'ont découvert sur leurs tables, le 16 novembre 1952, quelques heures après la mort de leur, de notre maître :

CRISTAUX DE MER

*Du thyrsé rené dix-septième lustre,
O vols de la Nuit, du Jour et du Vent,
Depuis le berceau dans l'Ile lacustre
Jusqu'au grand Paris sensible et savant,*

*Limoges ! Vichy ! Lyon ! L'injustice,
Des claires prisons les joyeux retours,
Et ces poings brandis d'Olympionice,
Fidèles flambeaux d'antiques amours !*

*Tout passe, dit-on. Toute chose au monde
Passe, MAIS NON VOUS, BELLES VÉRITÉS,
NI VOUS, BEAUTÉ VRAIE, ô Filles de l'onde,
Solides cristaux de l'ÉTERNITÉ !¹⁹*



19. « A peu près inédits, puisqu'ils n'ont paru qu'une fois dans le menu de ce Banquet, ces vers dizains, par delà les « dix-sept lustres » qui, à quatre-vingt quatre ans séparent l'auteur de sa naissance au bord de la lagune martégale, sur un îlot de la cité, soulignent surtout les épreuves finales de son existence, qui coïncidèrent avec le déclin national.

« Ainsi, replié de Paris à Limoges lors de l'exode, puis à Lyon sous le gouvernement de l'État Français réfugié à Vichy, le poète dit sa juste fierté d'avoir subi l'iniquité pour le service de la Patrie, car il voit de jeunes « poings brandis » reprendre fidèlement le flambeau, comme lors des relais olympiques de l'Antiquité. Et l'invocation terminale témoigne de sa foi invincible dans l'éternité du Vrai et du Beau, en dépit des courants d'idées superficielles ou caduques », a écrit Roger Joseph.

*La vérité, quelque chose de sacré
dont ma vie a été passionnée toute entière.*

*Quand on supprime les idées fausses, il reste les vraies, les justes.
C'est de quoi vivre et de quoi mourir.* .

Et toute sa vie – lui qui est entré en politique comme on entre en religion – s'est battu pour cette vérité : celle qui fait vivre, celle qui permet de mourir en paix.

Son souci a d'abord été de préserver l'héritage et les héritiers d'un passé si souvent magnifique. D'où sa préoccupation première : préserver la jeunesse, avenir d'un pays qui ne veut pas mourir, quitte à se sacrifier soi-même.



Charles Maurras est en prison à Lyon. Le jugement n'est pas prononcé. Et il rime. Et quelles rimes, quelle richesse de sentiment et de pensée !

Lui, Maurras, et ses lecteurs se remémorent la situation également tragique où se trouve André Chénier (voir l'annexe p. 107). Peut-il, lui, Maurras, espérer qu'il échappera à ses bourreaux gaullistes et communistes ? Cela semble peu probable. Pourtant sa muse est là :

1794 – 1944

I

MUSE aux sourcils serrés, aux grands yeux lourds de larmes,
Depuis que nos barreaux me retiennent ici,
j'ai souvent préféré quelque autre de tes charmes
A ce front labouré de sévères soucis.

Je me suis enivré de l'odeur immortelle
Que répand jusqu'à moi ta chevelure d'or,
J'ai fleuré cette épaule et cette gorge telles
Qu'Amour y préliba les vertus de la Mort.

Ta grâce, tes beaux jeux, tes rires et tes danses
Ont peut-être obtenu que j'ai trop ignoré
Ou n'ai point assez vu que tes saintes cadences
Pour la Patrie en deuil, ô ma Muse, ont pleuré.

II

Ne crains pas que je tienne à cette vieille vie.
J'ai neuf lustres de plus que ton noble Chénier
Et, s'il est vrai que tout me fasse encore envie,
Bienvenu m'est le jour qui sera le dernier.

J'ai trop bu l'amertume et la mélancolie
Dans la double défaite et les deux trahisons
J'ai vomi votre écume et craché votre lie,
Insensibilité mère des déraisons.

J'ai, comme un cauchemar, fui votre bacchanal,
Qui peignait en victoire un asservissement
Plaise au stylet d'airain des futures Annales
De n'y point buriner d'autres déchirements !...

.....

.....

Octobre du cent cinquantième de la mort de Chénier.

La Balance intérieure
Prison de Saint-Paul, Lyon.



Daniel Halévy nous conseille de lire maintenant deux poèmes datés du 30 novembre et du 30-31 décembre 1944. Ces dates sont tragiques : par toute la France, les corps des fusillés tombaient, et Maurras attendait d'un jour à l'autre d'être jugé.

Les deux poèmes sont dédiés, le premier à Lucrèce, le deuxième à Virgile. Lucrèce, le négateur ; Virgile, l'espérant ; tous deux de lui intimement connus. Écoutons :

*Cher Lucrèce ! Ô brandon qui me glace et me brûle,
Vol de pourpre noirâtre et d'or incandescent,
En vain m'ont endurci tes arides formules,
J'écoute une prière au secret de ton sang.*

Cette prière devinée, on la réentendra accentuée par un autre :

*Car elle gémit dans l'âme de Virgile
Que la tienne prépare et guide à reculons.
- Vesper qui n'a point su quelle aube d'Évangile
Chanterait Lucifer à ton jeune Apollon !*

La Balance intérieure
Lyon, 30-31 décembre 1944

Je n'ai cité ces strophes qu'à cause du mot soudain jailli : *Évangile*. Depuis qu'il tenait une plume, Maurras évitait de l'écrire. Il l'écrit enfin, à une date tragique. Pour Maurras, qui attendait un jugement très proche, existait cette question : Marcherai-je au poteau seul, ou avec un prêtre ? Ayant écrit le mot *Évangile*, il pouvait marcher d'un bon pas.



Et voici « *La Rose de l'Idée* », poème écrit alors qu'il est encore incarcéré à Lyon, et que tout pouvait paraître désespérant (le 18 janvier 1945) :

LA ROSE DE L'IDEE

*Quand le bouton de rose commence
à montrer le nez, il faut arroser le plançon
d'eau chaude pour le hâter.*

BINET, *Merveilles de la Nature*.

I

Petit plançon doré qui veux faire une rose
Tu colores ta pourpre et pâlis ton vermeil.
Mais, du ciel noir, une eau glaciale t'arrose
Sous le vent qui se plaint des refus du soleil :

Avril a trop tardé ! Mettons une fascine
Sous le cœur de la bûche en sacrifice offert
Et laissons s'émouvoir aux larmes de résine
L'eau qui chante et frémit dans le trépied de fer.

Le mystère du Feu que ses fibres décèlent
Elève à gros bouillons une molle chaleur
Et, secrète saison de l'âme universelle,
Apporte son baiser aux lèvres de la fleur.

II

Ainsi, dans nos jardins d'âmes désaccordées
Le siècle ténébreux qui n'a su que gémir
Aura dû ralentir, ô Rose de l'Idée,
Ta volonté d'éclore et de t'épanouir.

Mais les yeux rayonnants des têtes juvéniles
T'attendent ! Leur espoir qui ne vient que de toi
Appelle, en respirant ta pointe qui s'effile,
Les Dieux de la Patrie, et l'Esprit de ses Rois.

Parasseuses beautés ! Ô longue, Ô lente Rose
De l'Idée ! Entends-tu ce qu'élance mon cœur ?
Ma main de te servir jamais ne se repose,
Et mon vieil âge en toi rêve de ta vigueur :

Puis donc qu'il faut presser les Heures attardées
Quand le flot de leur sève est resté languissant,
J'ai rêvé de t'offrir, ô Rose de l'Idée,
Ce ruisseau d'une flamme immortelle : mon sang.

La Balance intérieure
Lyon, 18 janvier 1945

Plusieurs années auparavant, il avait écrit

CELESTIAL CHILD

Céleste enfant qui ris de me tendre
ton rameau vert au jet simple et droit,
laisse couler de tes beaux yeux tendres
l'étonnement et même l'effroi !

Quel est ce cœur où tu veux descendre ?
Le sombre espace ! Il y fait bien froid.
J'entends voler une fine cendre
et voit blêmir un feu qui décroît.

Ne sais-tu pas que, reine des choses,
la pâle Mort habite en secret
ce cœur usé qui se décompose...

Détourne-toi du seuil des regrets
et, quelque ardeur anime ta rose,*
détachons-la de ces noirs cyprès !

* autre rédaction :
et quelle ardeur qu'allume ta rose,

Note : Ce poème a été publié pour la première fois par « *The Right review* » (n° 8 de janvier 1939) et repris, en 1946 dans « *Music Within me* », traduction du comte Potocki.

mais, ne préférez-vous pas « La Rose de l'Idée » ?



Et Charles Maurras va passer 2749 jours en prison ! Lui qui avait écrit :

*Je suis né, je suis fait pour la lumière.
Accorde-moi d'éterniser le jour...*

la poésie va l'accompagner, comme ce fut le cas toute sa vie.

Rappelons qu'il fut capable d'apprécier *Athalie* dès l'âge de huit ans, ce qui n'est quand même pas très habituel !

« Au collège, traduire Sophocle en vers était pour lui un jeu ; Musset, Baudelaire, Shelley, lui soudaient leurs cadences ; il rimait partout, jusque dans son devoir de philosophie. « *La poésie, alors, emportait et sublimait tout* », dit-il plus tard.

« Désigné avec quelques sujets d'élite du collège d'Aix pour un séjour de trois jours chez les Jésuites du Thoronet, Charles Maurras n'a garde d'oublier son Bourdaloue, mais il glisse à côté, dans sa valise, Ronsard, Musset et Chénier, » nous expose Simon Arbellot²⁰, dans son *Maurras*, en 1937.

Rappelons aussi qu'à la fin du procès infâme qui lui fut fait à Lyon²¹ après avoir été arrêté sur ordre de Yves Farge, commissaire du gouvernement nommé par De Gaulle, (et révélé agent du K.G.B. !), Maurras, attendant le jugement, impavide, récitait *le songe d'Athalie*, à la stupéfaction de ses gardiens...

20. *Maurras, homme d'action*, Paris, Denoël et Steele, 1937.

21. 1945 (21 au 27 janvier).

De plus, la conversation avec ses avocats : maître Beuilloc, maître Goncet, et maître Durnerin fut détendue. Il fut question de poésie, de *Rolla* d'Alfred de Musset. D'ailleurs, Charles Maurras écrit pour maître Durnerin quelques vers qu'il connaît de ce poète !

Oui, toute sa vie, la poésie a fait partie de son être.

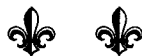


Sauf son mois de vacances à Martigues, où Virgile est son plus fidèle compagnon, Charles Maurras passe 14 heures par jour dans les bureaux de l'*Action Française* dont, notamment, toutes les heures de ses nuits à l'imprimerie, en compagnie de Maurice Pujo.

Or, l'un des témoins de son retour à domicile, nous rapporte que :

C'est aux pâleurs du petit matin, à ces heures ivres de liberté qui succèdent à la tâche faite, que Charles Maurras aura vu passer sous le ciel ses plus blanches visions. Il regagne à pied son logis : alors les grandes idées qu'il vient de toucher en hâte, avec « l'amer regret de ne pouvoir tout dire », ces pensées belles et hautes accourent en foule, et les voici qui s'organisent, qui se distribuent au rythme de l'émotion qui l'étreint encore, qui vont happer au plus profond de son âme secrète tout ce qui y bouillonne de passion, et finalement - reprises sans cesse et sans cesse voilées par la pudeur la plus rare - éclosent en poèmes parfaitement beaux.

Il y a vraiment un accent poétique proprement maurrassien, dont le jaillissement, l'ardeur grave s'augurerait - autant que de telles explications ont du prix - de la méthode de composition où en a été réduite une Muse à la vocation tyrannique, aux élans irrésistibles, et noblement sacrifiée à la défense de la Cité.



Il existe maints témoignages semblables.

Dans le numéro spécial de *La Revue Universelle* consacré à un hommage à Charles Maurras, en janvier 1937, on peut lire ceci de Gaétan Sanvoisin :

« C'est à l'heure où, par les rues embuées du crépuscule du matin, Charles Maurras aime, l'été, regagner à pied, parfois, son domicile, qu'il cite le plus volontiers des vers et en laisse d'autres fleurir sous son front. Inoubliable spectacle ! Ainsi, chez cet écrivain qui honore si

noblement le journalisme, ce sont la politique et la polémique qui fraient la voie, la tâche accomplie, au lyrisme. La vérité, puis le chant, sont pour Maurras, délivrance. Ah ! le jour où il quittera la prison – où tout concourt à venger ses mérites et sa gloire – comme nous célébrerons, avec son jubilé littéraire ajourné, cette délivrance-là ! »



Si Charles Maurras a aimé son Martigues par dessus tout, il a chanté

PARIS

Au Parisien Pierre Pascal
que le temps ne dure
(Air à trois notes de Jean-Jacques Rousseau)

où il a si bien servi son pays, notre seule Patrie, la France.

De Saint-Louis en l'île
Le clocher à jour,
Offre à la grand'ville
Les roses du jour.

Et leur tendre flamme,
Meurt-elle à son tour,
Teint de Notre-Dame
Le porche et la tour

Quelle ample verdure
Pend des rameaux lourds !
L'ombrage qui dure
Rit du flot qui court.

L'onde messagère
Fait de long discours
La rive étrangère
Les trouva trop courts.

Fidèle mémoire
Au beau carrefour,
L'Esprit de sa Gloire,
Attend les Retours.

- Entends-tu qui traîne
Ces pas de velours ?
Nos rois et nos reines !
Les suive leur cour,

Et qu'au fil de l'onde
Florisse, toujours
La reine du monde,
La Ville d'amour !

La Balance intérieure

Souvenons-nous des vers de Ronsard :

*Bref, quelque part que j'erre,
Tant le Ciel m'y soit doux,
Ce petit coin de terre
Me rira par sus tous.*



Ce qui fait rimer Charles Maurras à propos de Martigues :

*Si vos flèches d'ambre
Passent l'horizon,
Soleils de décembre,
Dorez ma maison.*

*Couronnez de roses
L'acanthé et le buis
La douleur des choses
Et mon propre ennui.*

*Douce flamme oblique
Riez aux langueurs
Du mélancolique
En deuil de son cœur !*

Et puis ceci :

OÙ SUIS-JE ?

Risit Apollo...
Horace

Ce petit coin me rit de toutes les lumières
De son magnifique soleil :
- O mon Ile natale, ô jardin de Ferrières
Qui fleurira sur mon sommeil,

C'est peu de vous crier que mon cœur vous possède,
Mon Martigues plus beau que tout,
De la *conque de Fos* aux *Frères de la Mède*,
Laissez-moi chanter : *Je suis Vous !*

Mes cinq arpents de fruits, de fleurs, d'herbes arides,
De pins dorés, de cyprès noirs,
Et ma vieille maison que nul âge ne ride,
Est-il besoin de vous revoir ?

Que l'agave, métèque aux écorces barbares,
Dise à sa fleur qui le tuera
D'arborer notre deuil tant qu'une grille avare
De ses barreaux nous couvrira !

Mais vous, mes oliviers, vous, mon myrte fidèle,
Vous, mes roses, n'en faites rien :
Je n'ai jamais quitté nos terres maternelles,
Frères, Sœurs, vous le savez bien !

Vous vous le murmurez au secret de vos branches,
Nous sommes nés du même sang,
Et ma sève est la vôtre et nos veines épanchent,
Dans un tumulte éblouissant,

La forme et la couleur que, pareillement belles
Fomenta le plus beau des dieux :
Quand, surgeons d'Athéna, de Cypris, de Cybèle,
Il vous nourrit des mêmes feux

Dont il brûla mon cœur et qui m'emportent l'âme
Pour la ravir, de ciel en ciel,
Partout où retentit sur un verdict infâme²²
Le grand rire de l'Immortel.

La Balance intérieure
Riom, 2-3 février 1945



22. Evidemment, celui de son procès, à Lyon.

Puisque nous sommes maintenant à la Maison centrale de Riom²³ où est emprisonné Charles Maurras, reportons-nous à ce poème :

LE CINTRE DE RIOM

*O, tout ço que toun iue tèn
A bel èime i'appartèn...*

Mistral, *L'Amiradou*.

Oui, tout ce que ton œil tient
Sans mesure lui appartient.

Le Belvédère.

Dans le cintre fleuri de barreaux et de grilles
Au céleste miroir les jeunes terres brillent,
Et jusqu'à l'horizon leurs champs illimités :
Que nous vient-on parler de prisons ou de gardes,
L'objet le plus lointain, si ton œil le regarde
Et que l'esprit l'entende, est ta propriété.

Jouis donc du penchant de ces douces collines,
De leur lave rosée une mousse apriline
Tire des feux vivants qui sont à peine verts.
O timides froments, ô graines fourragères,
Le million de brins de vos pousses légères
Chante qu'il a rompu les chaînes de l'hiver.

La coupe de la Vie hésitante s'évase.
Que la torche des cieux l'effleure ! Elle s'embrase,

.....²⁴

La Balance intérieure



23. Riom, Maison centrale : 28 janvier 1945 - 17 mars 1947.

Charles Maurras avait été arrêté à Lyon le 8 septembre 1944, conduit le 9 au Fort de Montluc, puis à l'hôpital de l'Antiquaille, et de là, à la prison Saint-Paul-Saint-Joseph où il resta jusqu'au 28 janvier 1945.

24. En reprendre la lecture à la page 450 du tome IV des *Œuvres capitales, Le Berceau et les muses*. Flammarion, 1954.

Parallèlement, cet homme qui, au travers de la fenêtre du « cintre fleuri » de sa cellule, s'empare du paysage, écrit le 18 février 1945, à sa nièce Hélène :

... Quant à nous ce séjour tranquille continue à ne nous causer que des dommages relatifs. Je lis et travaille beaucoup. L'absence de nouvelles extérieures commence par creuser un peu la cervelle. Et puis cela donne du vol à la liberté de l'esprit²⁵. Je ne te souhaite pas d'en faire l'expérience ni à personne parce que tout le monde n'a pas soixante-dix-sept ans (bientôt) et n'est pas revenu d'autant de choses que ton vieil oncle et père. Mais je ne t'écris pas cela pour te rassurer, c'est la pure vérité...

Quelques mois auparavant, il avait écrit à Pierre Varillon :

Avec toutes mes amitiés, mes hommages et mes amitiés pour tous les vôtres, filleul compris. Laissez-moi vous renouveler l'assurance de ma parfaite égalité d'âme et de tranquillité d'esprit.

Votre vieil ami. CHARLES MAURRAS



Il savait même s'amuser d'un co-détenu, qui, à Riom, faisait la « tambouille » des « vieux » de l'infirmerie :

Jeune maître-coq, maître-coq hardi
Qui fîtes jadis
Pour les bols de fer de la vieille troupe
D'assez bonne soupe
Tous les jours en di,

Mais les oubliez les soirs de dimanche...
Mais quelle revanche
Prend votre bon cœur
Quand il fait jaillir, brûlante et dorée,
Cette autre purée
Du fourneau vainqueur !

25. NDLR : C'est nous qui soulignons.

Des cinq bons vieillards de l'infirmierie
Quelle est l'euphorie
Lorsqu'au velouté,
D'un si succulent et parfait potage
A leur très bel âge
Bonté, regoûté !

[...]

Vienne le beau jour qui verra s'abattre
Marianne quatre
Et monter le Roi,
Nous exigerons que pour vos épices
Les Cours de Justice
Vous donnent sa Croix !

A mes vieux oliviers



Et voici comment il parlait de sa maison de Martigues et de son éloignement de celle-ci :

PRIERE

O toi pour l'amour de qui tout gravite,
Planète du cœur et larme du ciel,
Ma belle terrasse aux pierres écrites,
Ma terrasse en fleur de myrte et de sel,

La nécessité veut que je laboure
Au loin villes, mer, et champs et prison,
Je n'ai pas rompu l'Ove qui t'entoure,
Terrasse enlacée à notre maison !

Je vous suis resté librement fidèle,
Lune qui te couche au soleil levant,
Cyprès dentelés, sombres citadelles,
Belle nuit qu'allume et souffle un grand vent !

Aigus, arrondis, si ma main vous touche
Parfums rebaisés au soir qui revient,
Faites alterner sur ma vieille bouche
Un suprême chœur de maux et de biens.

Etes-vous l'Esprit ? N'êtes-vous que l'Âme ?
C'est l'Âme assemblant tout ce qui frémit
De sentir en moi l'approche et la flamme
D'un Seigneur qui soit le PÈRE et l'AMI !

La Balance intérieure

« Pour Maurras », écrit A. Egret, « tout raisonnement s'achève en prière, lorsque ce raisonnement s'élève jusqu'au plan religieux. Les vers indiquent souvent l'envol de l'âme. La *Musique Intérieure*, la *Balance Intérieure*, sont des cantiques à la gloire de Dieu que Maurras adore avant de Le connaître et de Le reconnaître. Avant de dire l'acte de foi, Maurras a dit l'acte d'espérance et l'acte d'amour. Il a surtout dit l'*Ave Maria*.

« Ainsi, Maurras s'est préservé des idées corruptrices de l'azur et corruptrices de l'âme grâce à ces grâces mystérieuses que Dieu accorde toujours à ceux qui Le recherchent avec droiture. La recherche de Dieu est déjà une prière. »



Il est donc opportun de rappeler son discours de réception à l'*Académie française*, le 8 juin 1939. Ainsi que l'écrit Gérard Bedel²⁶ :

« Chose rare sous la Coupole au XX^{ème} siècle, l'impétrant, qui est laïc, va parler de la Vierge Marie » :

On l'a saluée Reine de France, elle l'a été de tout temps. C'est pour elle que furent taillées et jetées dans les airs toutes ces grandes merveilles de pierres dures où de viriles mains inscrivaient le même cantique tendre et violent

Notre-Dame .

Que c'est beau !

26. Dans sa très remarquable plaquette *Maurras poète de l'ordre et de l'espoir*, op. cit. pp. 37, 38.

Ce qui est vrai de sa maison l'est aussi de son culte. Cette beauté couvrit la France. Un Français a de la peine à comprendre comment, au XVI^e siècle, la moitié de l'Europe a pu laisser tomber le culte de cette beauté. Les plus radicaux de nos incroyants gardent à Notre-Dame un repli secret de leur cœur.

Sous l'étoile de Notre-Dame, devaient donc briller parmi nous, un chœur régulier de belles planètes, les Saintes Maries de la Mer, acclamées en Camargue par des multitudes de pèlerins ; la pénitente solitaire, sainte Marie-Madeleine, que nos rois sont allés visiter dans sa Baume ; sainte Anne d'Auray, l'éternelle duchesse de nos Bretons ; sainte Odile, impératrice de l'Alsace et de la Lorraine ; sainte Geneviève, protectrice et libératrice de Paris, et sainte Jeanne d'Arc, la Vierge, la Guerrière, la Fondatrice, mère féconde des enthousiasmes et des dévouements nationaux : c'est pour elle que la jeunesse parisienne conquiert, au prix de milliers de jours de prison, le droit, la joie, l'honneur de lui porter des fleurs en interminables cortèges, dans nos rues et sur nos boulevards.... Et c'est aussi du ciel contemporain qu'une sainte Thérèse enfant a jeté la fraîche pluie de ses roses divines.

Est-il besoin d'un autre exemple ? poursuit Gérard Bedel. Un des principaux reproches que le poète adresse à l'empire de Guillaume II dans La bataille de la Marne qu'aimait tant Apollinaire, nous l'avons vu, est de vouloir imposer à l'Europe la pensée de Luther.

*A la porte de la Chapelle
J'ai lu l'écrit, frère Martin,
Qui, promulguant la foi nouvelle
Vous émancipe du Latin
.....
Dites-nous : la Vierge Marie
Ne règne plus dans votre ciel
Et votre terre défleurie,
Désert de cendres et de sel,
Ne mène plus l'ogive en flamme
S'ouvrir aux pieds de Notre Dame,
Jurer l'amour entre ses mains
Et lui chanter : - o belle, o claire.
Dans la maison d'un même Père
Abritez nos cœurs pèlerins !*

Qui s'étonnera, ayant lu ces lignes et ces vers, que Maurras ait fait une fin chrétienne et soit mort le chapelet en main ?

D'ailleurs, dans *La Musique intérieure*, Charles Maurras avait écrit :

*Tu ne sais pas la loi des mondes
Qui pour renaître fait mourir...*

Et dans *Le Colloque des morts* :

[...]
*Vous revivez tels que vous fûtes
A la fleur de vos mouvements
Dans le rayon de la minute
Où vous étiez parfaitement.*
*Esprits vêtus de chair ignée
Souverains maîtres d'un beau corps,
Celui qu'usèrent les années
Dans le caveau repose et dort.*

[...]
*La lumière qui t'inonde,
O grain d'ombre qui vécut,
Trouve enfin le seuil d'un monde
Où l'esprit n'est pas vaincu.*

Dans le poème des *CORPS GLORIEUX*, il veut que les beaux corps suivent les belles âmes et se transfigurent à leur image. Cela est magnifiquement exprimé :

*La rive est creusée en forme de lyre ;
La Bouche du Port
Sur l'onde aplanie admet le navire
Où flottent nos Morts.*
*Adouci, nimbé de tendres lumières
Leur visage est beau
Tel que l'ont pâli le vent des prières
Et l'air des tombeaux*
*Mais qu'y reste-t-il des bonheurs du monde ?
L'amitié, l'amour
Sont-ils repoussés dans la nuit profonde
Qu'y fait le vrai jour ?*

.....

Et dans cette

CHANSON D'AVRIL

Vieux sang qui bouillonne
D'enfer en éther,
Tu vainquis l'automne,
Voilà ton hiver.

Dans le soir illustre
Va grincer la faux
Pour tes quinze lustres
C'est tout ce qu'il faut !

Qu'une fleur de flamme
Se rouvre en tes yeux,
Les noces de l'âme
Se font chez le Dieu.

... ce sont bien les Portes de gloire qui s'ouvrent !



Toute sa vie, Charles Maurras est en quête de l'Eternel.

Si nous reprenons dans le poème *A Virgile* qui figure dans son recueil *Au devant de la nuit*, publié en 1946²⁷, nous remarquons le vers qui vient en aboutissement de ces deux strophes.

*Lunes qui vous glissez sous les branches nocturnes,
Allaitiez doucement la mémoire des Morts :
Le vin pâle et doré qui coule de vos urnes
Refleurisse à jamais les Ames et les Corps !*

*Le murmure est tari de la fausse rivière,
Les flots de ce Léthé sont un rêve qui ment.
Le lys épanoui de vos glauques lumières*

Chante : - TOUT CE QUI FUT DURE ÉTERNELLEMENT !

Or, précisons que ce poème fut écrit le 30 novembre 1944, alors que Charles Maurras est au Palais de Justice de Lyon, en très grand danger de mort pressante !

27. et repris intégralement pp. 366 et 367 dans le tome IV des *Œuvres capitales*, *op. cit.*

Plus tôt, en 1937, entre Simiane et Roquevaire, il avait rimé

*...Car le Dieu réunit ce qu'a disjoint l'Abîme !
Quatre vents, serviteurs de la flamme, accourez
Et matière soit-il, en sa forme sublime
L'Immortel de nos Morts ainsi régénéré.*

Vous le voyez, cette idée, cette certitude de l'immortalité ne le quitte pas.

Et, en même temps, il en appelle à la Miséricorde de Dieu.

Cette fois, nous sommes en janvier 1944 :

*Chère âme, croyez-vous aux célestes balances ?
Cet instrument d'airain n'est rêvé que d'en bas :
Du Très-Haut, du Très-Bon, du Très-Beau ne s'élancent
Que l'or du Bien parfait qu'il ne mesure pas.*

*Heureuse, ivre de vie, une joie éternelle
Ne peut épanouir que l'immense Bonté :
Si l'heure va venir de nous éteindre en elle
Louons-la d'être égale à sa Félicité.*

.....

Le Bien et le Mal



Charles Maurras sait des milliers et milliers de vers, en français, comme en latin ou en grec.

Il apprécie moins la poésie anglaise, alors qu'il possède fort bien cette langue.

Et tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher savent comme les vers venaient facilement sur ses lèvres.

Le poète Xavier de Magallon rappelait ce curieux et émouvant souvenir :

Un jour, une nuit plutôt, j'allais de Paris en Provence avec Charles Maurras. Tout le compartiment s'était endormi. Je m'éveillai. Charles Maurras était en face de moi, les yeux clos. Mais, à ma grande surprise, sa main levée battait la mesure, - la mesure sans doute de quelque musique se déroulant en lui et qu'il rythmait. Pendant près d'une heure, je le vis ainsi mesurer l'ordre et le mouvement peut-être à quelque poème, peut-être à la nation, aux nations.

Quant à Simon Arbellot, voici ce qu'il rapporte dans son *Maurras* de 1937 :

« Nous eûmes, nous aussi, il y a quelques années, une surprise - analogue. Le *Campana* voguait sur la Méditerranée, emportant vers la Sicile, dans une joyeuse croisière, le comte de Paris et plus de quatre cents royalistes français. Charles Maurras était du voyage, du début du voyage, il devait, en effet nous quitter à Naples et rentrer en Provence, où le réclamaient les fêtes du *Félibrige*. Le premier soir, en mer, Charles Maurras qui s'était mêlé à la foule des passagers sur le pont, manifesta sur le coup de onze heures, le désir de regagner sa cabine. Il disparut, laissant la jeunesse à ses danses et les Marseillais à leur farandole.

« Maurras couché à onze heures. Hum ! ses familiers se montraient sceptiques. Aussi certains d'entre eux ne furent-ils pas autrement surpris lorsqu'étant montés vers une heure du matin sur le pont supérieur du *Campana*, ils découvrirent Charles Maurras, roulé dans ses couvertures, couché sur le dos, les yeux fixés au ciel semé d'étoiles, déclamant dans la nuit des vers de Lucrèce :

*Suave mari magno turbantibus oequora ventis
E terra magnum alterius spectare laborem.*



La poésie l'habitait, mais il a attendu d'être presque quinquagénaire pour publier des poèmes. En effet, ce n'est que le 10 mars 1925 que parut le plus volumineux de ses recueils qui, miracle ! obtint aussitôt une très large audience. En six semaines, il se vendit cinquante mille exemplaires de cette *Musique Intérieure*, et la faveur ne s'est point ralentie depuis lors, quelque doute qu'ait émis l'auteur : « *Les lecteurs, s'il en reste...* » Car il n'a pas manqué non plus d'en exprimer sa surprise, à vingt-cinq années de là, en parlant, « *du jour très récent où quelques-uns de mes livres ont commencé à se bien vendre, dont l'un, ô merveille ! de vers...* »²⁸



« *L'art des vers est une grâce majeure, une disposition rythmique de l'âme, une innéité* »²⁹

Les milliers et milliers de vers qu'il avait écrits auparavant ne le satisfaisaient pas. Charles Maurras, toujours tendu vers une perfection impossible, en a détruit quelques dix ou quinze mille... de toutes longueur et cadence.

Et ceux que nous connaissons qui ont été soumis à de multiples corrections³⁰ - car son souci du beau était sans limites -, sont parvenus *à cette espèce d'équilibre, de cristallisation, de mort vivante qui en rend les parties à peu près inaltérables.*

28. Roger Joseph, *Charles Maurras. Etude et choix de poèmes*. Points et Contrepoints, 1962.

29. Léon Daudet, *Un amour de Rabelais*. Ernest Flammarion, 1933, p. 47.

30. Lettre qu'il écrivait le 17 décembre 1927 : texte p. 50.



Dans *La Musique Intérieure*, Maurras a exposé, sous forme de lettre-préface à M. Daniel Halévy, sa conception propre de l'art poétique qui peut se résumer en ces quelques lignes.

Je rime pour l'oreille, pour cette raison que je n'écris pas mes vers, je me les dis, je me les chante, me les redis, me les rechante ; entre le jour de leur naissance et celui de leur transcription, il peut s'écouler des années. Qu'ils soient écrits ou non, ils sont faits pour être chantés entre haut et bas, en allant et venant par les rues et par les chemins. Comment subordonner à l'orthographe la chanson ? Lorsque j'ai pris la plume, je me suis appliqué aux sons vrais : où il n'y a point de différence de prononciation, je n'en introduis pas d'imaginaires ; je ne sais pas nier de réelles identités.

Simon Arbellot³¹ ajoute :

« Maurras a dit de ses débuts littéraires : *A cette époque, j'ai rimé à peu près tout ce que j'ai pensé.* La discipline ne s'imposa à lui que dans la « Maison guerrière » - lisez l'*Action Française* - où les exigences du journalisme quotidien l'arrachèrent à son jeu favori. Mais le poète ne disparaît

note 30, suite :

Cher Orion,

Voulez-vous m'aider à réparer une grosse coquille qui détruit, sur un point, le rythme du petit poème en vers neuvains que j'ai donné (page 688) à la dernière Revue Universelle ? La cause initiale vient, naturellement, de l'auteur. Mon vers 7 disait que le printemps

Partout jaillit en fleurs insensées.

Mais, aux épreuves, j'avais cru bien faire en inscrivant, ce dont j'ai été châtié,

Epanouit ses fleurs insensées,

qui est beaucoup moins bon. Ma correction matérielle était d'ailleurs nette et distincte, paraît-il. L'ouvrier l'a mal vue, et sa distraction a composé :

Partout épanouit ses fleurs insensées, monstrueux allongement du vers neuvain en hendécasyllabe. Dites aux lecteurs communs de la Revue et du journal de vouloir bien rétablir le premier texte, auquel un sage correcteur n'eût point touché.

Cher Orion, renoncerons-nous à nous corriger ? Contre cette doctrine de nonchalance et de désespoir, je donne à la mésaventure un autre sens. Elle enseigne, je crois, qu'il faut craindre de publier un poème qui ne soit parvenu à cette espèce d'équilibre, de cristallisation, de mort vivante qui en rend les parties à peu près inaltérables. Tant que ces parties vivent et bourdonnent dans la mémoire, proposant d'elles-mêmes leurs variables, gardons-nous même de les écrire, laissons-les fermenter en paix. Tel était le cas des trois petites strophes que l'accident typographique a frappées au cœur : elles n'avaient pas fini de se composer. Cela est si vrai que je ne récite déjà plus la dernière telle qu'elle est imprimée dans la Revue de jeudi. Voici mon texte d'aujourd'hui, samedi :

Mûrirez-vous ? dit l'Esprit qui veille

Sur les destins qui doivent périr

Le tourbillon des jeunes merveilles

Fuit, en chantant, son vieil avenir.

Encore ne sais-je pas trop comment le quatrième vers sera tourné ou retourné dimanche ou lundi.

Excusez une inconsistance provisoire, et recevez les amitiés très fermes de votre ami, Charles Maurras.

31. Maurras, *homme d'action*. Denoël et Steele, 1937.

jamais tout à fait chez Charles Maurras et au plus fort de la polémique ou de la critique littéraire, l'admirateur du Dante, le disciple de France et de Moréas, l'ami de Paul Valéry pour notre joie, reprend ses droits. Maurras pratique en toutes circonstances la langue poétique, il est toujours préoccupé par son mystère. »



Écoutons son vieux compagnon, ami fidèle jusqu'à la mort : Léon Daudet. A ce génie du verbe, le plus prodigieux prosateur du siècle dernier – nous devons l'une des meilleures définitions qui soient de la poésie :

Maurras est d'abord et naturellement poète. Je veux dire que chantent en lui, à l'état permanent, des harmonies, des rimes et des rythmes comparables à ceux du vent sur les grands arbres et les roches, de la mer battant le rivage, du flux et du reflux solaire sur notre horizon quotidien.

[...]

Ce défenseur de la cité est un lyrique à l'âme constamment sonore, et le bronze de son impaviderité est fait d'autant de vibrations que celui d'une cloche de cathédrale.

[...]

La poésie de Maurras est comparable à une eau à la fois claire et profonde, traversée de courants venus de Virgile et de Mistral, pour une part, et, pour l'autre, de Lucrèce et du Dante. Elle exige, comme toute haute poésie, une attention aiguë, que récompense l'entrevision de beautés nouvelles.

[...]

Elle est active et non contemplative, cherchant et découvrant, dans les profondeurs de l'âme, des motifs de dévouement, d'héroïsme, d'amour. En elle éclate cette générosité que Maurras porte en tout, comme un flambeau.

[...]

Par son humanisme profond, la poésie de Maurras s'apparente à celle de Chénier. Par sa verve et sa sève, à celle d'Agrippa d'Aubigné. Une de nos caractéristiques nationales dans l'ordre de l'intellect, est d'admettre malaisément qu'un grand politique soit aussi un grand poète. Tel est pourtant le cas de l'auteur de la Musique Intérieure. Il ne faudra pas dix ans au Mystère d'Ulysse pour se placer naturellement au sommet de l'art.

[...]

Les préférences poétiques de Maurras quant à la France, je vais vous les dire : Villon, Ronsard, La Fontaine, Racine, Chénier, Lamartine, Mistral, Moréas, Anatole France et Verlaine.

[...]

A l'admiration qu'il a toujours eue pour Mistral se joignait une profonde tendresse. En apprenant sa mort, quelques semaines avant la guerre, il pleura. Il lui paraissait impossible qu'un pareil créateur perdît le souffle de la création, qu'un pareil animateur rendît l'âme. Je vois encore sa face douloureuse et la crispation de ses mains³².

32. Charles Maurras et son temps. René Girard, 1928.



Après avoir fait parler Léon Daudet, reprenons Xavier de Magallon. Comme ses choix nous enchantent ! Reprenons son étude :

«De Maurras, certaines de ses pièces ont les couleurs et les espérances de l'aurore :

*Le matin qui viendra nous le créerons ensemble
Si ton cœur et le mien demeurent vigilants,
Si ta main reste unie à cette main qui tremble,
Si ta beauté scintille entre ses voiles blancs !*

«D'autres éveillent des échos lucrèciens ou homériques, tel *A la Lyre de Thrace*. D'autres revêtaient de noblesse l'âme la plus vile, tel *Le Cyprès* :

*... bien qu'aux réseaux de l'Enchanteresse
Fût lié mon sort,
J'ai la liberté des seules richesses
L'honneur et la mort.*

*Tu peux m'accorder la paix de ton ombre
Ami fier et pur,
Et m'incorporer à ton signe sombre
Debout dans l'azur.*

La Musique intérieure

«En d'autres, le jeune poète mêle aux élans d'amour sa passion de l'immuable :

*Psyché, vous êtes ma pensée
.....
Et, Psyché, vous êtes mon rêve,
Ensemencant le ciel léger
De vos mépris pour l'heure brève
Qui dit que vivre est de changer !*

«*La Bataille de la Marne, le Colloque des Morts, le Mystère d'Ulysse* prennent place avec *le Grand Testament, les Discours sur les Misères de ce temps, l'Aveugle, Rolla, le Satyre, la Vigne et la Maison, la Maison du Berger, Caïn* et quelques autres (je serai attrapé, pour ce choix !) parmi les colonnes du lyrisme français.

«On sait combien Ulysse a toujours été cher à Maurras. *Le Mystère d'Ulysse* est le poème où Maurras, malgré son démon de l'impersonnel, se livre à quelques allusions à lui-même :

*Souverain roi des dieux, maître de toute chose,
Le banc de la galère où ta loi me dépose
Porta jadis Ronsard et son ami Bellay.*

«S'il n'a pas à se faire lier pour se sauver du chant de la Sirène, il ne l'entend que mieux dans le fond de lui-même :

*... dans l'horreur du cachot qu'habite le silence
Un autre chant sonore et fluide s'élance.*

«Chant sublime, où il semble que la volupté soit la mère de la vertu qui la surmonte.

«*Le Colloque des morts* est d'une splendeur déchirante. C'est le poème de l'amour, de l'amitié, de la mort, des renaissances. C'est à son propos que Paul Souday a parlé de génie, et certes n'a pas eu tort. Tout aussi pur que chez Homère, Virgile et Gluck, on y respire l'air élyséen. Telle en est la puissance incantatoire que l'on suit, que l'on embrasse vraiment les âmes franchissant l'éther vers les rives espérées.

«Si *Le Colloque* est un rêve, disons que Maurras n'en fait pas d'irréalisables. Et le propos à Ulysse est ferme :

*... l'esprit déchargé de ton corps soucieux,
.....
Tu n'arrêteras plus de voir et de connaître !*

«Au surplus de tels poèmes sont mieux qu'une affirmation de l'immortalité de l'âme. Ils en sont la preuve !» conclut Xavier de Magallon.



Maintenant, quelques mots de prosodie.

Dans *La Nation, journal vauchois*³³, Jean Blaise nous précise que :

« Maurras avait une dilection particulière pour les mètres asymétriques («Doux vers neuvain que la Muse loue»), ce qui donne à ses vers une flexibilité très musicale, où se cachent tout effort et toute virtuosité, tel ce bref poème sans titre extrait de *Mortuaires* :

33. N° 1694, 29 novembre 2001.

*Chaque jour efface
Nos jours, et le temps
Recouvre leur trace,
La creuse ou l'étend,
Mais tout s'y rapporte
Au même destin :
Les délices mortes,
Le douloir éteint.*

*Si haut élancée
Que fût ta pensée
De sage ou de fol,
Vois, elle est au sol :
Utile ou futile,
Puissante ou subtile,
Nous en retombons
- Tristes vagabonds
D'un éther inane -
Au creux du chemin
Où le genre humain
Fait sa caravane.*

« Si le propos et le vocabulaire (le douloir !) d'un tel poème sont encore tributaires de la vieille «École romane», le mélodieux assemblage des syllabes, les subtiles assonances internes, le tempo hâté par les enjambements sont indiscutablement d'un auteur moderne.

« Mais le lieu où la poésie de Maurras s'exprime le mieux, est peut-être sa prose. Une prose ample et voluptueuse, gonflée d'un souffle puissamment évocateur : par exemple, dans la dernière des *Quatre Nuits de Provence* l'orage qui s'abat sur la maison du narrateur serait tout à fait digne d'atteindre le donjon du château de Combourg :

« Si, par instant, quelque raie d'ombre, une pause d'obscurité, coupait d'un interstice la trame pâle de l'illumination continue, cet éclair noir passait plus vite que l'éclair enflammé : la terre et le ciel retombaient dans ce frémissement de lumière blafarde, pulsation électrique secouant et raclant les cordes, les nerfs et la nuit ».



N'oublions pas de parler de l'inspiration dont « Maurras, évoquant les heures illuminées par la composition du *Colloque des morts*, ne doute pas plus que Platon du caractère extra-humain de l'inspiration » nous dit Gustave Thibon.

« Ma pensée venait de beaucoup plus loin que mon être. *Je n'étais plus rien que le rassemblement d'une énergie sans nom dans un effort d'attention pure, une simple et grave docilité. Tout ce Langage du Colloque où la Mort parle moins que la Vie, la Vie moins que l'Amour son père, ne m'appartient plus qu'à un titre de scribe consciencieux ; la vie de mon esprit n'aura servi qu'à l'ajuster aux sens supérieurs pleuvant comme une manne sur les faims muettes du cœur...* Rien qui soit mien ne m'est allé plus loin dans l'âme que ce poème, et rien n'est plus distinct de mon être réel... *S'il plaisait de nouveau à l'esprit qui souffle et qui passe de m'en rapporter le rythme sacré... J'écouterai, je redirai, je me garderais de paraître de ma personne pour rien ajouter de mon fond à ces lamentations génériques de l'homme sur les cercles décrits, d'une aile infatigable, dans l'unique poursuite de l'Ami, du Pareil et du Frère éternel.* »



Le lecteur se reportera à *La Balance intérieure*, ou au tome IV des *Œuvres capitales* (pages 412 et suivantes), pour lire ou relire l'un des plus beaux poèmes qui soit.

COLLOQUE DES MORTS

Je nourris dans mes espérances...
Sophocle, *Antigone*.

Nous ne redonnons d'abord que cette première strophe :

Le Poète.

I

**- Les compagnons deviennent rares.
O chers témoins du souvenir,
Qu'est le Destin qui nous sépare
Et saura-t-il nous réunir ?**

.....

Puis celles-ci :

II

O vous, ô vous, personnes blanches,
Pures des maux déjà soufferts,
je vous distingue sous les branches
D'un clos de myrte toujours vert.

Le long des souples asphodèles
S'éveillent de grands yeux surpris,
Je reconnais mes cœurs fidèles
Dans l'entrelacs du tamaris.

Vous n'êtes pas les formes vaines
Qu'une pensée en deuil revoit :
Que la présence soit certaine,
Que le bonheur aussi le soit !

- Vous êtes là, je veux entendre
Cette houle de votre sang,
Ce battement sonore et tendre
Qui nous consterne en faiblissant.

Vous revivez tels que vous fûtes
A la fleur de vos mouvements
Dans le rayon de la minute
Où vous étiez parfaitement.

Esprits vêtus de chair ignée,
Souverains maîtres d'un beau corps,
Celui qu'usèrent les années
Dans le caveau repose et dort.

La Balance intérieure

Mais ne nous laissons pas entraîner plus loin par les extrêmes beautés de ce poème, et avant de terminer cette si brève évocation de Charles Maurras poète, par un choix des poèmes que j'aime particulièrement (outre ceux choisis par mon père), je veux citer Roger de Pampelonne. Il a exprimé en ce quatrain ce pouvoir qu'a Charles Maurras d'exprimer l'Universel.

*Charles Maurras est de Provence
De Rome et d'Athènes ses vers
Toute sa pensée est de France,
Et son œuvre est de l'Univers.*



D'abord cet extrait de

PARENTALE

III

O, fendant un Alpage, ô, déchirant une Onde,
Soc inamovible ou Foc emporté
Aux mille vents soufflés des cent bouches du monde,
Lequel de vos arts aurai-je hérité ?

Je n'aurai pas livré ma bataille navale,
Ni semé, taillé, labouré, planté,
Ni fait luire et flamber une Justice astrale
Sur l'étau cruel des Nécessités,

Mais une âme introduite au moule de vos âmes
Impropre à gémir autant qu'à dormir,
(En tout ce que mon frère et moi-même essayâmes)
Dit son Archétype : - AGIR ET SERVIR.

La Balance intérieure



TRANSVERBÉRATION

*Amatissimi
Renati soliloquium.*

Aux assassins qui le frappaient au ventre
Comme César opposant ton mépris,
O toi qui vis et qui mourras au centre
Du cercle aigu des poignards de l'Esprit,

Du même pan de la toge empourprée
Couvre ton cœur, et tes yeux, et ton front ;
Pas un regard à l'immonde curée
De tant d'ingrats qui te déchireront !

Sur un lambeau que la mort décompose
Laisse les chiens, les crabes et les vers,
Arrière-faix de nos métamorphoses,
Se disputer la vase de ta chair,

Fuis cette tourbe et, d'une aile intrépide,
Toi qui t'entends, à voix douce appelé
Par ton vainqueur, sirène mais sylphide,
Rejoins le cours du périple étoilé :

Les hampes d'or aux neuf cieux étincellent,
Lances d'onyx et faulx de diamant,
Tous les rayons, tous les flambeaux de Celle
Qui ne t'épargne, éveillé ni dormant.

Transverbéré de longues flèches blondes
Meurs et renaiss, et remeurs, c'est ton tour
De reverser dans la coupe des mondes
Un sang doré des grâces de l'Amour.

La Balance intérieure

VIEILLE CHANSON
ou L'AUTRE SIGNE

J'ai subi le vol des astres, la course
Oblique des cieux,
D'ainsi naviguer aux flammes de l'Ourse,
Le temps m'a fait vieux.

La lune en fuyant mire une dépouille
Qui n'est plus mon corps,
Les muscles raidis, les yeux qui se brouillent
Contiennent la mort.

Quel est donc ce chant qui sourd et qui monte
Plus haut qu'autrefois ?
Au secret d'un cœur où rien ne la dompte
Quelle est cette voix ?

.....

La Balance intérieure
Septembre 1928



« Et nous savons aussi, écrit Roger Joseph³⁴, comment à Pau, le 12 avril 1943, émergeant de la crise où l'avait plongé un mal soudain³⁵, Charles Maurras remit au docteur Jean Larrieu la méditation très détachée qu'il vouait... »

A SON CORPS

(sonnet cartésien)

*« Lequel est le plus durable
de l'homme ou de l'habit qu'il porte ? »
Phédon, XXXVIII*

*« ...vestemque relinquere ut anguis ».
Lucrèce, III. 614.*

Cher vêtement qu'il faut que je dépose
Pour ton usure et pour ta vétusté,
En remontant vers le trône des Causes,
L'Âme sourit de voir sa nudité.

Les grands docteurs veulent qu'elle compose
Avec ta chair une étroite unité :
Manquera-t-il, à mon fond, quelque chose,
O doux habit, quand tu m'auras quitté ?

- Mon pauvre corps, qui ne peux sous la lame
Rien que dormir (en espérant ton tour
De t'envoler sur mes ailes de flamme),

Veuille le Dieu décerner de longs jours
De solitude aux gloires de cette âme
Qui ne sera que jeunesse et qu'amour.

*La Balance intérieure.
Pau, Lyon, 1943.*

« Les malheureux, ajoute Roger Joseph, - ou les misérables, - qui souvent s'acharnèrent à dénoncer en Charles Maurras un athée, un ...païen, un négateur de la Divinité éternelle et de l'Âme immortelle, se voient ici river leur clou : la foi dans l'essence de l'esprit, qui survit à l'accident de la forme charnelle, peut difficilement s'affirmer avec plus de certitude et d'humanité. »

34. *Op. cit.* P. 77.

35. Il reçut l'extrême onction.

SOLILOQUE

Hautes, ardentes, parfumées,
Montent la flamme et la fumée

Qui de mon cœur au firmament
S'en vont chercher l'apaisement.

- Vers les Clartés, vers les Puissances,
Allez, mes morts, mes Renaissances,

Subtil éther, absorbez tout
De l'être vain qui flotte en nous.

Et que mon âme enfin déclore
Dans le Dieu se métamorphose,

Ainsi que fondent à l'air bleu
Gris flocons et langues de feu.

Au devant de la nuit



RELIQUIAE FOCI

Lorsqu'au vent du déclin nos cendres se soulèvent
En heureux tourbillons vers les cieux bien aimés,
Le cœur reste jonché des désirs et des rêves
Que la Flamme a mordus et n'a pas consumés.

Le fardeau du regret qui les habite encore
Aux suprêmes torpeurs les enchaînera-t-il ?
Quelque brasier nouveau refuse-t-il d'éclore,
Étamine de pourpre aux lèvres du pistil ?

- Pur et triste, le sang bouillonne. Il recommence
Le trajet dur et doux qu'il ne sait pas finir
O cycliques retours de la fleur aux semences
Ne vous profanons pas du nom de souvenir !

Le thyrses du printemps, la grappe de l'automne
Qui reviennent parer leur immuable autel
Doutent de la durée éphémère et s'étonnent
Qu'il puisse être permis de se croire mortel :

Nulle part, oublieux de leur tâche sublime,
Les beaux yeux n'ont baissé le solaire flambeau
Qui meut sans être ému les monstres de l'abîme
Pour en faire émerger la tête du troupeau.

Promesse du baiser, mémoire du sourire,
L'arc de la bouche où flotte une rose aux longs miels
Dit ce qu'il faut laisser, ce qu'il est beau d'élire,
Qui jaillisse de terre ou qui pleuve du ciel.

- Beauté, claire raison de l'ombre universelle
Qui fais l'âme revivre et renaître les corps,
Tu n'es pas sans pitié pour une humble étincelle
Athlète de la Nuit, du Mal et de la Mort.

La Balance intérieure

PAX

(Sur l'autel de Bourg-Saint-Andéol.)

AU POÈTE LOUIS PIZE

Honneur au rivage
Bienheureux et beau
Où le sarcophage
N'est plus le tombeau :

Ses lames de pierre
Érigent l'autel
Qui part en prière
Au Christ immortel.

Sur l'une des faces
Cachée en retour,
S'enchaînent les grâces,
Volent les amours.

Sur l'autre les anges
Et les diacres sont
Tout à leur étrange
Et pure chanson.

Les camps de l'histoire
S'accordent ainsi.
L'humaine mémoire
Quitte un lourd souci.

La Cause des causes
Ou le Bien des biens
Sourit et repose
Nos cœurs dans le sien.

La Balance intérieure

Clairvaux, décembre 1949,

Charles Maurras a su également chanter l'amour terrestre. C'est ainsi qu'il célébra une œuvre du sculpteur Maxime Real del Sarte par ces vers :

Enveloppés du ciel immense
Ils s'agenouillent tous les deux
Et de l'étreinte qui commence
Forment l'arceau mystérieux
Elle caresse, elle repousse
Et les destins germent entre eux
Comme le chêne sous la mousse.

Seule à seule, nos personnes
Ivres des printemps du ciel,
Se reçoivent et se donnent
Dans leur feu spirituel,

Te connaissant tout entière,
Mon désir est plus profond
Si mes gouffres de lumière
Pénétrés te satisfont.



Poursuivons :

Souviens-toi, nous lisions ensemble,
Toi ce beau livre, et moi tes yeux.
Ta voix frémit, ma bouche tremble,
Tu fleuris du baiser de feu.

Je voulus te louer : - Brillante !
Le bonheur me chassait de moi
Et la parole défaillante
Cria, sanglota, *j'étais toi !*

Or, ajoute le poète :

Ce qui n'était que la merveille
Des rares fêtes de l'amour,
Devient, quand l'âme se réveille,
Son pain doré de chaque jour.

Et au début de *Les Corps perdus* nous lisons :

La splendeur de tes yeux n'aurait blessé qu'une âme
Mais tu t'enveloppas de la nuque aux talons
De cette robe d'or à la frange de flamme
Qui fait que, nuit et jour, âme et chair, nous brûlons.

Quant à la quatrième et dernière strophe, on ne peut aller plus haut : vérifiez vous-même :

Je ne souffrirai plus d'ombre qui nous sépare
Forme à demi divine, ô semence du feu :
Ou nous enfoncerons en un même Tartare
Ou ton aile m'emporte à la table du Dieu.



Un aspect moins connu de notre maître est la part qu'il prit aux combats des *Camelots du Roi*³⁶.

Il fallait une marche, un cri d'assaut contre les ennemis de l'intérieur. Et ce fut, composée en collaboration avec Maurice Pujo, en 1908,

LA FRANCE BOUGE³⁷

Notre jeunesse en fleur
Vous a donné son cœur,
Roi magnanime !
Menez-la jusqu'aux cieux
De cime en cime
Sur vos pas glorieux !

Demain sur nos tombeaux
Les blés seront plus beaux.
Formons nos lignes !

Nous aurons cet été
Du vin aux vignes
Avec la royauté.

Un' deux, la France bouge
Elle voit rouge,
Un' deux,
Les Français sont chez eux !



36. Nom donné aux vendeurs du quotidien : *L'Action Française*.

Lire le chapitre VII du complet, véridique et passionnant ouvrage d'Albert Marty, *L'Action Française racontée par elle-même* (Nouvelles Editions Latines, 1989). Ce chapitre s'intitule « L'éclosion des Camelots du Roi ». Lire aussi, de Maurice Pujo : *Les Camelots du Roi*, Flammarion, 1933 (réimp. Manant, 1989) ; et de Guy Steinbach : *Histoire des Camelots du Roi*, La Restauration nationale, 1989.

37. Le texte complet figure en annexe, pages 111, 112, 113.

Poursuivons par la lecture de trois poèmes d'une prodigieuse richesse dont le rythme nous emmène au plus haut de la connaissance, c'est à dire nous conduit vers Dieu :

AINSI SOIENT-ILS

« Quiconque aide, conserve et accroît sa patrie, est sûr de retrouver au ciel la place qui convient pour goûter les biens éternels. De tout ce qui se fait sur terre, il n'est rien d'agréable au Dieu supérieur qui gouverne ce monde comme ces associations, ces assemblées, ces pactes des hommes que nous appelons des Cités. Leurs chefs et défenseurs sont descendus de ce haut lieu ; ils y font un juste retour.
« A plus forte raison, est-ce là que doit vivre celui qui s'est délivré des chaînes du corps et s'en est évadé comme d'une prison. »

Marc Tulle, *Songe de Scipion*.

MDCCCLXXIV
MCMXXII

MCMXXIV
MCMXXIX

I

LORSQUE, enfin déliés d'une chair qui les voile,
Les bons, les Bienfaisants, les élus bienheureux
Auront joint le nocher sur la mer des étoiles,
Le sourire du Dieu ne leur manquera plus.

Mais sur les pauvres os confiés à la terre
L'épaisseur de la nuit, le poids du Monument,
La sèche nudité de l'adieu lapidaire
Font-ils la solitude et l'épouvantement ?

II

- Non, vous reconnaissez, mélancolique cendre,
Au pas sûr et pieux de nos fidélités,
Le murmure des pleurs qu'il est doux de répandre
Tant il est clair en nous que vous ressuscitez !

Les suprêmes flambeaux des routes de l'espace
(Départs mystérieux ! longues fuites des corps !)
Ont su précipiter nos âmes sur les traces
Qui libèrent l'esprit du vain mot de la mort.

III

D'insensibles canaux vident la couche obscure.
Leurs flots, accélérés ou dormant tour à tour,
Conduisent le dépôt des saintes sépultures
A des jardins nouveaux qu'ensemença l'Amour.

Mais, poussières, ferments, guttules et parcelles,
Ce qui s'écoule emporte un puissant souvenir
Et, pour avoir flambé de la haute étincelle,
Chante. – JE VIENS DE L'HOMME ET LUI DOIS REVENIR.

Qui niera ce retour, ô lointaines étoiles ?
Neuf Cieux, vous croulerez sous le Juste et le Beau,
Vaisseaux du Saint Esprit larguant toutes vos toiles
Éperons qui fendrez la pierre du tombeau !

Car le Dieu réunit ce qu'a disjoint l'Abîme !
Quatre vents, serviteurs de la flamme, accourez
Et, matière, soit-il, en sa forme sublime
L'Immortel de nos Morts ainsi régénéré !

*Entre Simiane et Roquevaire³⁸.
Novembre MCMXXXVII.*



38. L'en-tête du poème porte quatre dates, celles de gauche sont celles de la mort du père et de la mère de l'auteur ; à droite, est datée la mort de son frère et de son maître, Monseigneur Penon, inhumé à Simiane.

LA PRIERE DE LA FIN

« Menire che la speranza ha fior del verde »

Dante *Purgatoire*, III.

Seigneur, endormez-moi dans votre paix certaine
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.
Ce vieux cœur de soldat n'a point connu la haine
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour.

Le combat qu'il soutint fut pour une Patrie,
Pour un Roi, les plus beaux qu'on ait vus sous le ciel,
La France des Bourbons, de Mesdames Marie,
Jeanne d'Arc et Thérèse, et Monsieur Saint-Michel.

Notre Paris jamais ne rompit avec Rome.
Rome d'Athènes en fleur a récolté le fruit,
Beauté, raison, vertu, tous les honneurs de l'homme,
Les visages divins qui sortent de ma nuit :

Car, Seigneur, je ne sais qui vous êtes. J'ignore
Quel est cet artisan du vivre et du mourir,
Au cœur appelé mien quelles ondes sonores
Ont dit ou contredit son éternel désir

Et je ne comprends rien à l'être de mon être,
Tant de dieux ennemis se le sont disputé !
Mes os vont soulever la dalle des ancêtres,
Je cherche en y tombant la même vérité.

Ecoutez ce besoin de comprendre pour croire !
Est-il un sens aux mots que je profère ? Est-il
Outre leur labyrinthe, une porte de gloire ?
Ariane me manque et je n'ai pas son fil.

Comment croire, Seigneur, pour une âme que traîne
Son obscur appétit des lumières du jour ?
Seigneur, endormez-moi dans votre paix certaine
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.

La Balance intérieure.
Clairvaux, juin 1950.

NON OMNIS MORIAR

La cigale est éphémère,
Le rossignol est content
Des nuits blanches qu'allumèrent
Les étoiles d'un printemps

Et la Mort n'est plus amère
D'un vieil homme, s'il prétend
Aux leçons des fils d'Homère
Qui revivent en chantant :

Au silence de la tombe
Il en est qui ne succombent
Après mille ans révolus

Et les Grands, les Forts, les Almes
Nourriront la verte palme
Dont le chant ne se tait plus.

Au devant de la nuit

« Revivre dans la mémoire des hommes et, le plus longtemps possible, se transmettre, par les amants, aux êtres sortis de leurs amours, passer des vieilles lèvres dans les jeunes âmes, telle est, a dit Léon Daudet une fois pour toutes, le vœu de tous les poètes, réalisé pour les plus grands³⁹ »

*Le chant de Charles Maurras
Continuera à s'élever
Pour célébrer*

*La France : notre seule Patrie
Et nous redonner l'Espérance
Sans laquelle on ne peut vivre.*

*Qu'il repose en paix
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour*

*Chaque jour, il lui naît des disciples
Que Dieu les et nous garde.*

François Marie Algoud



39. *La tragique existence de Victor Hugo*. Albin Michel, 1937, p. 248.

EXTRAITS DE
CHARLES MAURRAS, POLITIQUE ET POÈTE,

conférence prononcée par Albert André Algoud le 23 mars 1927 à Bois-Colombes

« Texte intégral publié à la suite des poèmes parus sous le titre "Sur le seuil", Chiré, 1995. pp. 143 à 160 »

Je m'arrête maintenant à la *Musique Intérieure*.

Il n'est guère douteux, nous avons d'ailleurs ses propres témoignages à ce sujet, que Maurras a toujours regretté que les nécessités de l'ordre public l'obligeassent à délaisser les Muses. On peut, sans forcer le paradoxe, dire que c'est à son corps défendant qu'il est devenu un écrivain politique. Il ne tenait qu'à lui d'être un Prince des Lettres honoré, adulé, un Prince de la Philosophie, dont les paroles fussent comme autant d'oracles tombées de ses lèvres sur les têtes inclinées des belles salonnardes et des consuls chevronnés de la République. Mais, regardant autour de lui, il vit la décadence de son pays jadis le premier sous le ciel, il connut la menace mortelle d'institutions inhumaines, et son grand cœur s'émut. Décidément, il fallait sacrifier ses plaisirs de joueur de flûte et se dévouer à la défense de la Cité. Contre son gré, mais sans balancer, il opta, vous savez comment, en jetant dans la bataille l'immense trésor de son génie.

Désormais, il n'écrira presque plus pour son unique plaisir. Il écrira pour servir. *J'écris pour qu'on me pille*. Admirable parole, qui paraphrase presque la jolie prière des pêcheurs de Provence, qu'il aime tant citer : « *Notre père, donnez-nous du poisson assez pour en manger, en donner, en vendre et nous en laisser dérober* ». Servir son pays, en servant son roi, sans trêve ni repos, sans autre profit personnel que le risque d'assassinat, telle sera la ligne de conduite de cet homme «amoral» (?!), de cet écrivain «très mauvais» (?!)(selon certains critiques dont le nom est perdu à jamais...NDLR).

S'il est bien vrai que sa haute flamme a purifié notre époque menacée d'aveugle folie, n'oublions pas, n'oublions jamais qu'elle n'est montée si haut qu'en le consumant tout entier.

Et pourtant, Maurras n'a jamais trahi les Muses. En lui, le politique et le poète n'ont pas un instant cessé de cohabiter, et si les nécessités vitales l'ont contraint à se dépenser afin de dégager la pensée moderne de sa gangue barbare, il a gardé au plus secret de l'âme un tendre amour pour les belles enchanteuses. Tout au long de sa vie, il compose des poèmes, dont son excessive sévérité n'a hélas! presque rien laissé survivre. Ce n'est que sur la prière

d'amis, surtout de *Joachim Gasquet*, qu'il consentit à recueillir ce que contient *la Musique intérieure*⁴⁰.

Dans la préface de ce grand ouvrage, Maurras expose l'histoire de « *ses chansons* ». Parce qu'enfin, dit-il en substance, il y a un certain nombre de personnes qui s'intéressent à moi, qui me comblent de marques de confiance et de dévouement dont je suis un peu confus, et qui, après tout, ont droit de savoir ce qui se passe au fond de ma cervelle. Histoire d'un profond intérêt pour nous, où l'homme apparaît.

Retenons de ce récit qui échappe à toute analyse, quelques points.

Dès sa petite enfance, Maurras fut féru de mélodie et de rythme. Il adorait les chansons, pourvu toutefois que le sens en fût clair. Mais le charme mélodique s'exerçait dans sa tête (il en était de même chez *Moréas*). Il jouissait éperdument de la musique, que, par ailleurs, il se refusait à chanter. Devenu grand, puis homme, lui, comme *Ronsard* et *du Bellay*, avait dès l'adolescence perdu l'usage de l'ouïe - ce qui l'empêcha d'être, comme il le désirait, navigateur - les musiques intérieures ne cessèrent de le hanter. Ceci donne des clartés sur l'art poétique de Maurras, et même sur sa prose. Et ne croyez pas qu'il s'agisse des heures d'oisiveté, ou plutôt de détente, qu'il passe à Martigues ; quittant, chaque matin, à l'aube, l'imprimerie du journal, où il prodigue ses forces, et jusqu'à son domicile de la rue de Verneuil, le chœur mélodieux lui fait cortège. Une strophe aujourd'hui s'élabore, demain une autre, qu'il transcrira plus tard. Ainsi sont nés certains des plus beaux chants de *la Musique intérieure*.

Quant à ses préférences poétiques, Maurras les a clairement énoncées récemment encore, dans sa plaquette « *Lorsque Hugo eut les cent ans* » ; la hiérarchie qu'il établit illustre à souhait ses goûts, son idéal. Ami de la perfection grecque, admirateur de la raison de notre grand siècle, donc ennemi du démesuré, du colossal, de l'inflation verbale, de l'original à tout prix, il place au sommet *Racine* et *La Fontaine*, au deuxième plan *Ronsard*, *Villon* et *André Chénier*, et seulement après, les grands romantiques. Il n'a pas, ou il a peu, de ten-

40. Quand Charles Maurras n'écrit pas de vers, il en récite. Joachim Gasquet, qui fut son ami, a écrit un jour : « La première fois que j'entendis Maurras réciter des vers, il avait vingt ans. Beau comme Apollon, sous sa flottante chevelure, avec ses yeux dominateurs, il m'apparut dans l'ombre aiguë d'un olivier de notre pays, entre deux cyprès, devant son étang. J'eus l'impression que la lumière chantait. J'ai vu peindre Cézanne, sculpter Rodin, j'ai vu Saint-Saëns à l'orgue et Magallon à la tribune. Mais cette minute radieuse de ma jeunesse est au-dessus de ma mémoire, comme mes poèmes au-dessus de ma vie. La poésie me fut révélée ce jour-là. »

dresse pour *Baudelaire*, contrairement à *Léon Daudet* pour qui le père des *Fleurs du Mal* mérite la palme parmi les poètes du 19^e siècle. Mais en ce qui concerne *Mistral*, Maurras et Daudet sont d'accord pour l'élever au rang suprême, aux côtés des maîtres universels : *Virgile*, *Dante* et *Gæthe*.

Pour ce qui est des contemporains vivants, et ceci donne la mesure de sa liberté de jugement, s'il prise le haut talent d'un *Raymond de la Tailhède*, il place au premier rang *Raoul Ponchon*, dont la spontanéité, la fantaisie, la truculence, la grâce, alliées à la plus sûre maîtrise, sont un régal de l'esprit.

Je ne peux pas m'étendre sur les réflexions qu'il consacre à la prosodie. Je signale en passant que la poésie pure, chère à *M. l'abbé Brémond*, n'a point son aveu. Aussi savante qu'elle le soit, la musique des mots, élément important, mais secondaire de la matière poétique, n'en saurait être l'élément unique. Il n'en reste pas moins que le poème est un chant. Il faut donc rimer, non pas pour l'œil, mais pour l'oreille. Il ne faut donc pas laisser perdre le charme de l'e muet. Par ailleurs, et pourvu que soit atteint l'accord harmonieux entre la musique, le rythme et la pensée, pleine liberté quant au mètre. Enfin, de l'imagination, de la sensibilité, de la fantaisie, mais, comme dit *Daudet*, sous la coupole suprême de la raison.

En poésie comme en politique, Maurras, vous le voyez, est à la fois traditionnel et hardi.



octobre 1962

DESTINÉE

*Tu naquis le jour de la lune,
Et sous le signe des combats,
Le soleil n'en finissait pas
De se lever sur ta lagune.*

*Le vent d'ouest au seuil béant
De ta maison sur le rivage
Vint moduler son cri sauvage
Et les appels de l'Océan.*

*Mais tu n'as pas quitté ton île
Ni fait bataille sur la mer :
Jamais la gloire du vrai fer
N'a brillé dans ta main débile.*

*Tu ne peux être matelot
Que d'imaginaires espaces
Où, plus qu'ailleurs, l'aube fugace
Est lente à poindre sous le flot.*

*Darde au zénith la flamme torse
Des volontés de ton destin :
Dans les angoisses du Matin
Quelle Nuit lente use ta force !*

La Musique intérieure.



LE CYPRÈS

Jours appesantis d'un souvenir sombre,
Tout me fait trop mal :
Ensevelissons nos restes à l'ombre
Du cyprès natal.

O roi des jardins de pampre et d'olive,
De roses vêtu,
Orgueil et pudeur de l'âme plaintive,
De moi voudras-tu ?

Tu m'as vu tenter d'amollir la roche :
Mon gémissement
Pressa du plus vain de tous les reproches
Le dur élément.

Mais, qu'il t'en souviennne ! à l'humble défaite
De ma longue erreur,
Nulle cruauté qui broyât ma tête
N'a dompté mon cœur,

Et, bien qu'aux réseaux de l'Enchanteresse
Fut lié mon sort,
J'ai la liberté des seules richesses :
L'honneur et la mort.

Tu peux m'accorder la paix de ton ombre,
Ami fier et pur,
Et m'incorporer à ton signe sombre
Debout dans l'azur.

La Musique intérieure.



Cet extrait de

LA DECOUVERTE

« *Quore mors immatura...* »
Lucrèce

.....

*La vie entière m'apparut,
Sa vérité, son amertume
Et, quelque lieu que l'on ait couru,
Cette douceur qui la parfume :*

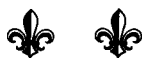
*Enfant trop vif, adolescent
Que les disgrâces endurcirent,
A mon automne enfin je sens
Cette douceur qui me déchire.*

*Presque à la veille d'être au port
Où s'apaise le cœur des hommes
Je ne crois plus les pauvres morts
Mieux partagés que nous ne sommes,*

*Je ne conduis vers mon tombeau
Regret, désir, ni même envie,
Mais j'y renverse le flambeau
D'une espérance inassouvie.*

La Musique intérieure.

Note : On ne se lasse guère de relire et de redire ces vers, qui nous livrent un large pan de l'intimité du Maître, de ses incertitudes, de ses souffrances, mais aussi de son indomptable volonté et de son espoir invincible. Ils sont pourtant des plus fréquemment reproduits, depuis qu'ils ont paru dans l'*Almanach de l'Action Française* pour l'année 1921, parmi d'autres « Inscriptions et Sentences »



Après nous être efforcés de donner envie de lire (ou relire ?) Charles Maurras pour bénéficier de la musique raisonnée de sa poésie, il nous semble utile de rappeler l'existence d'un très grand poète, si tôt enlevé à l'admiration et l'affection de notre maître.

Il s'agit de Jean-Marc Bernard.

Voici ce que Charles Maurras lui a consacré dans « Tombeaux »⁴¹ :

JEAN-MARC BERNARD, DAUPHINOIS

Encore un soldat du midi qui succombe. Encore un rédacteur de la *Revue critique*. Encore un poète, un écrivain, un de ces théoriciens du nationalisme français qui, en mourant, savent le mieux pour quelle cause ils donnent ce beau sang, cette belle vie, car, face à l'ennemi de l'intérieur, ils ont aidé à rétablir dans sa vérité et dans son honneur l'idée de la France ! Je voudrais exprimer l'étendue de la perte que font les Lettres du pays.

Cela est d'autant plus nécessaire qu'il existe un syndicat de mauvais poètes, un peu battus de l'oiseau depuis quelques années, mais puissant encore et qui fait ce qu'il peut, à l'Académie et au dehors, pour substituer à la réalité, même héroïque et funèbre, ses pauvres chimères sans grâce, sans chair et sans vertu⁴². Il ne faudra pas laisser mourir le nom de Jean-Marc Bernard. Il ne faudra pas nous lasser de redire que, s'il n'avait pas achevé de remplir sa coupe, il l'avait taillée dans un cristal sonore et limpide, ciselée avec art et déjà parfumée d'un vin généreux et doux. Ceux de nos lecteurs dont la mémoire est amie des vers qui chantent bien, fredonnent encore ceux-ci :

Tristan verse dans mon verre

La légère

Mousse de ce vin doré

Quiconque a lu la pièce entière dans le *Divan* de mai 1913, se redit la fin :

L'amour brûle encor mon âme

Et sa flamme

Je ne puis la maîtriser

41. Nouvelle librairie nationale. MCMXXI.

42. Allusion évidente à M. Henri de Régner.

Ces légères strophes d'il y a deux ans le montraient en progrès de souplesse et de fermeté, et j'imagine qu'il n'est pas resté oisif depuis. Ses amis trouveront sans doute des inédits qui ajouteront à sa jeune gloire. Telle qu'elle ressort des quelques volumes déjà publiés, elle l'élève bien au-dessus du troupeau. Elle annonce et révèle le don, prodigieusement rare, de penser et de parler avec naturel dans le langage mesuré, dans la cadence souple qui est propre à la poésie. Les poèmes de Jean-Marc Bernard contiennent comme tous les autres des substantifs et des adjectifs qualificatifs, mais prenez garde que le verbe n'y manque jamais.

Comme il avait bien de l'esprit et tournait lestement la dure épigramme ; comme, pour ahurir le syndicat des mauvais poètes, il fabriquait à ravir du faux Mallarmé ; comme son chant était sans enflure, et qu'il suivait trois maîtres : Ronsard, La Fontaine et Jean Moréas, il y avait aussi conspiration pour le reléguer éternellement dans la compagnie des poètes mineurs. Son goût de la vie et des roses, ses stances au vin et à l'amour pouvaient servir à accréditer la pauvre fiction ennemie. Il savait pourtant être grave et dire, par exemple, avec une espèce de prescience, que la mort sait calmer nos désirs,

En posant sur nos fronts sa caresse farouche

Et s'il dédiait à un autre héros tombé dans la même saison, à Lionel des Rieux, un huitain intitulé *Vitae summa brevis*, tous ces « jeux », comme il disait, ces souvenirs d'Anacréon et d'Horace ne l'empêchaient pas de voir et de dire autre chose. « Jean-Marc Bernard, Dauphinois », ainsi qu'il signa plusieurs de ses vers, a connu le frisson d'une plus grave poésie :

*J'aime tes tristes yeux, ton attitude lasse,
L'abandon résigné qui trahit ta douleur
L'automne recueillie et grave de ta face
Et la mélancolie immense de ton cœur.*

Tous deux nous connaissons ce que très peu connaissent...

Ou, dans un sentiment plus calme et plus pur :

*Que l'orgueil ni l'amour ne possèdent notre âme
Ils ne pourront jamais allumer une flamme
Comparable à ce feu puissamment soutenu
Dont vous nous réchauffez, Sagesse et toi, Vertu.*

Je refeuillette avec une indicible tristesse, avec un regret qui peut être difficilement exprimé, les cent soixante pages du *Sub tegmine fagi*. Elles sont légères et liantes comme les feuilles d'un bel arbre à son printemps. Pour en connaître tout le prix, il faut, sous la moisson de l'année 1913, apercevoir la semence d'autres moissons qui devaient germer. Nous avons perdu de grands hommes d'action. Je n'abuserai pas du terme de grand poète ; mais c'est plus que le germe d'un poète supérieur qui nous est ravi durement. Avec son élan naturel, Jean-Marc Bernard avait la grande distinction de l'esprit. Il avait le goût, et non seulement fin, mais ferme et fidèle sans transigeance : ses nonchaloirs apparents ne portaient aucune indulgence même pour lui.

Ne nous trompons jamais sur ce solide fond moral de tout bon artiste. L'art vrai ne peut aller sans quelques-unes des qualités du caractère et de la volonté. J'avais eu lieu d'apprécier Jean-Marc Bernard sous cet aspect avant la guerre. Le lui ai-je assez dit ? Il savait du moins quelle admiration nous avions pour l'œuvre qu'il réalisait et pour celle qu'il promettait. Notre ami et éminent collaborateur, le baron de Pampelonne, président de la section d'*Action française* de Valence, en nous annonçant la nouvelle de ce deuil cruel, écrivait :

« Je ne me rappelle pas sans émotion sa dernière visite où il venait me faire part de sa joie d'être enfin pris dans le service armé. Sa faible constitution l'avait fait ajourner au début. »

Il était parti comme combattant volontaire et c'est un peu comme une victime volontaire qu'il est frappé *au front* en serrant dans son cœur une gerbe à peine liée. Le malheur infligé aux lettres et aux idées nous laisse inconsolables, mais ceux d'entre nous qui vécurent les années de cosmopolitisme, de barbarie et d'anarchie littéraires, ne se lassent pas d'admirer le généreux patriotisme des enfants qui sont nés depuis. Il en rejaillit quelque fierté au front des écrivains, et ceux qui ne sont pas de notre profession nous pardonneront de l'exprimer, car le métier d'écrire avait essuyé trop de hontes !

8 août 1915



NDLR : Lire aussi le magnifique hommage qu'a rendu Charles Maurras à Jean-Marc Bernard dans *Poètes*, Le Divan, MCMXXIV, sous le titre *Le Poète savant*, de la page 79 à la page 88.

Jean-Marc BERNARD

4 décembre 1881. Valence (Drôme). † 8 juillet 1915. Souchez (Artois)

33 ans.

Naissance de Jean Bernard, fils de Marc Bernard et de Rambertine Dumaine, dans la maison Perret-Barneron dont les fenêtres s'ouvrent sur le Rhône et les ruines de Crussol. L'enfant reçoit le baptême deux jours plus tard des mains de son oncle, l'abbé Dumaine, en l'église cathédrale.

1892-1899 - Etudes secondaires au collège Saint-Michel de Bruxelles, dirigé par les Jésuites. Il s'y montre bon élève, particulièrement en latin et en langues vivantes. Il lit avec passion les romantiques mais également Verlaine et Samain. Il transcrit ses premiers essais sur de petits carnets : contes, nouvelles, poèmes et dessins.

1900 - 1901 - Après Verlaine et Samain, il a découvert Baudelaire et Edgar Poe.

1902 - De santé délicate, il est reconnu inapte au service militaire et devient modeste employé aux écritures au Crédit Lyonnais de Valence. Il le restera jusqu'en 1905, date à laquelle il devient commis chez un libraire valentinois. Il se voue passagèrement à Rimbaud, Laforgue ou Verhaeren et découvre Francis Jammes. Du 28 novembre 1901 au 7 février 1902, il écrit un petit conte philosophique, *L'Anachorète*, qui ne sera jamais publié.

1903 - Il prononce une conférence sur *Savinien de Cyrano* et *Edmond Rostand* dans le cadre d'une société littéraire et scientifique de Valence. Son texte est publié par l'imprimerie Jules Céas.

1904 - Il publie à Valence *La Mort de Narcisse*, long poème symboliste, réédité à Bruxelles par la revue *Le Thyrse* en 1905, puis *L'homme et le Sphinx*, poème, et *le Banquet ridicule*, satire dédiée «aux mânes d'Horace, de Rénier et de Boileau» qui sera reprise dans *Les Guêpes* en 1909. Il faut sans doute dater de cette année deux rencontres importantes pour son évolution : avec le poète Louis Le Cardonnel, qui exercera sur lui une profonde influence poétique et spirituelle, et avec Raoul Monier, jeune avocat dilettante proche des milieux maurrassiens. Il participe au concours de poésie de *La Plume* qui publie son poème dédié à Louis Le Cardonnel.

1906 - 1908 - Il voyage et se place chez un libraire de Reims, puis tombe malade et rentre à Valence. Il donne des poèmes et des articles dans différentes revues : *Le Mercure de France*,

L'Ermitage, L'Occident, La Revue latine, La Rénovation esthétique, La Revue Critique des Idées et des Livres, et la Société Nouvelle de Bruxelles. Un article publié dans cette dernière et intitulé «Stéphane Mallarmé et l'idée d'impuissance» fait scandale. Il signe désormais Jean-Marc Bernard, ajoutant le prénom de son père au sien.

1909 - 1912 - Converti aux idées de Charles Maurras par Raoul Monier, il fonde, avec lui, une *revue critique, nationaliste et classique* dont il sera le directeur et le gérant : *Les Guêpes*. Le premier numéro (janvier 1909) paraît à Valence sous les presses de l'Imprimerie valentinoise. Mais ces *Guêpes* seront surtout lues à Paris où les étudiants les repèrent à leur couverture dorée, sous les galeries de l'Odéon. En plus d'articles de critique littéraire et de nombreuses épigrammes, *Les Guêpes* publient des enquêtes remarquées sur Moréas, sur Boileau ou sur *La Renaissance du Jardin français* (dernier numéro, août-novembre 1912), avec les signatures prestigieuses de Maurice Barrès, de Jacques Bainville, de Pierre Benoit... et toujours sous l'égide de Maurras. Par ailleurs, Bernard publie son premier recueil de poésie à la Nouvelle Librairie Nationale qui édite les auteurs d'A.F., sous le titre de *Quelques essais, poèmes (1904-1909)*. Il rend régulièrement visite, avec Monier, aux rédacteurs parisiens des *Guêpes* (Clouard, Maurice de Noisay, Poncheville...) et y noue des liens avec les écrivains de *L'Action Française* : Maurras, Georges Valois, Pierre Lasserre, Eugène Marsan.

1912-1915 - Après l'arrêt de la parution des *Guêpes*, il se consacre à son œuvre littéraire. Il publie en 1912 : *Pages politiques des Poètes français* qui est une anthologie des célébrations littéraires de la monarchie française par les plus grand poètes : de Villon à Hugues Rebell. En 1913 paraît son chef-d'œuvre : *Sub Tegmine Fagi, Amours, Bergeries et Jeux*, un recueil de poésie néo-classique d'une grande cohérence stylistique et thématique.

Puis vient la guerre dans laquelle il réussit finalement à s'engager comme volontaire, après avoir essuyé un premier refus. Il est blessé une première fois sur la ligne de front le 9 avril 1915. Hospitalisé, il compose son *De Profundis*, le poème qui le rendra célèbre, puis, le 11 juin, regagne le secteur de Souchez. Le 8 juillet, il est frappé à mort par un obus, il avait 34 ans. Il reçoit la Croix de guerre et la Croix de la valeur militaire à titre posthume.

(Jean-Marc Bernard a été volatilisé par un obus de 270. Il n'est rien resté de son corps, de son carnet où il notait ses pensées, esquissait ses poèmes).

1919 - Son édition critique des œuvres de Villon paraît chez Larousse sous le titre de *François Villon, 1431-1463 sa Vie, son Œuvre*, par Jean-Marc Bernard, lauréat de l'Académie française.

1921 - Les *Editions du Pigeonnier* de Charles Forot publient dans leur luxueuse collection son *Haut-Vivaraïs d'Hiver*. Le 5 avril, la *Revue fédéraliste* réunit à Saint-Rambert les amis de Jean-Marc Bernard pour l'inauguration d'une plaque commémorative qui est posée sur la maison du poète. Son présents : Maurras, Eugène Marsan, Jacques Reynaud... ainsi que de nombreuses personnalités locales.

1923 - Les *Editions du Divan* publient les *Œuvres de Jean-Marc Bernard* en deux volumes : le premier tome consacré à sa poésie et le second à sa critique littéraire. Les *Reliquiae* de son ami Monier, également mort à la guerre, y sont recueillis.

(Cette notice biographique est extraite du mémoire de maîtrise de Stéphane Blanchonnet que nous remercions chaleureusement pour son si aimable et précieux concours. NDLR)



Dans les «*Cahiers de l'Alpe*» n° 35 de Décembre 1957 François Vermale décrit «*La vie militaire du poète Valentinois Jean-Marc Bernard, engagé volontaire*» :

Il y écrit :

«Le 97^e régiment alpin, où était Jean-Marc, était commandé par le colonel de Combarieu, adoré de ses hommes. Le général Barbot, le vainqueur d'Arras, commandait le Corps d'Armée. Avec de tels chefs, officiers et poilus ne doutaient pas du succès.



« Au 97^e, un prêtre, l'abbé Bocqueraz, au témoignage de Humbert, exerçait une extraordinaire influence morale sur la troupe. *«C'était un Savoyard venu volontairement au 97^e. Depuis le début de la campagne il se prodiguait, dans les combats, pour sauver les blessés et adoucir leur mort. Doué d'une éloquence qui savait élever les cœurs avant la bataille, les poilus se pressaient à ses prêches. Il convertissait les tièdes et les préparait à consentir dans l'enthousiasme au sacrifice de leur vie.»*

« Dans l'ensemble ce régiment, composé en majorité de Savoyards, était profondément religieux... Sans doute l'électorat savoisien avait envoyé aux élections législatives de mai 1914 des députés hostiles à la loi de trois ans et radicaux. Mais dès la mobilisation sonnée, je fus surpris, rentrant chez moi, rue Métropole, de voir la place de la cathédrale de Chambéry, noire de mobilisés agenouillés, priant, chantant des psaumes, tandis que le jeune abbé les bénissait du parvis de l'église.

« Ce milieu religieux eut sur Jean-Marc, arrivant sur le front, une influence certaine.

« Jusque là, notre poète était un disciple d'Horace dont il portait toujours sur lui une petite édition de ses Odes. C'était sa Bible à lui. Jusqu'ici, la philosophie de savourer l'heure présente et de vivre au jour le jour lui avait suffi. Mais devant la réalité de la guerre, le sens de la vie par la «dolce vita» lui parut insuffisante.

« Jean-Marc Bernard connut alors une crise religieuse. Il avait toujours eu, avec Charles Maurras, un grand respect pour la religion catholique qu'il ne pratiquait pas. Il admirait beaucoup ce méconnu qu'était Joseph de Maistre, dont la statue s'élevait non loin de la caserne Curiale. Elle semblait lui rappeler, lorsqu'il traversait la place du Château, cette phrase par où débutent les «*Considérations religieuses sur la France* : C'est Dieu qui dirige le monde. Nous sommes rattachés à la Providence par des fils invisibles. »

« La Savoie, mon cher Féchoz, avait contribué à arracher Jean-Marc à son humanisme païen.⁴³



« Un matin de juin 1915, sur cette terre désolée et nauséabonde de l'Artois, il se produisit un miracle de la nature. A l'opposé de l'imbécillité des hommes qui s'entre-tuaient, elle invita aux espoirs en des renaissances possibles.

« A l'aube du jour, les poilus excédés virent subitement les parapets des tranchées s'orner de fleurs rouges de coquelicots.

« Après tant de misères et de déceptions, les poilus furent attendris de voir cette fleur des champs fleurir pour eux. »

« Jean-Marc Bernard traduisit la joie générale dans une chanson intitulée

*«Les Coquelicots de Souchez»,
sur un air de Botrel
«Les trois petits mouchoirs de Cholet» :*

J'étais sorti de ma cachette⁴⁴
Comme un lapin de son terrier
Et, tout en faisant ma cueillette,
Je songeais... que pour ta fête
Vers toi... je suivrais volontiers
Les coquelicots de Souchez.

Ta bouche rouge et mignonnette
Je crois la voir dans ce bouquet
Et, caressant chaque fleurette,
Mes doigts pensent à ta frimousette.
N'ont-ils pas son doux velouté
Les coquelicots de Souchez ?

43. Nous savons par les confidences de Jean Cheyre, ancien professeur au Lycée de Valence, que, déjà, avant la guerre, Jean-Marc écrivait : *«Je suis effrayé de ce qu'il y a d'éphémère dans tout ce que j'ai aimé. J'aspire à quelque chose de plus haut.»*

44. Du fond le plus profond de la tranchée creusée par les Allemands pour abriter les éléments de la Garde impériale opposée aux Alpins.

Au fond du val et sur la crête⁴⁵
En rang serré, étroits et coquets,
Leurs képis rouges sur la tête
Face au Boche qui tempête,
Ils montent la garde à son nez.

Les a vus... l'auteur de Colette⁴⁶
Quand... près de nous il vint tirer
Quelques clichés pour sa gazette
Mais... Barrès n'a pu les compter
Les coquelicots de Souchez.

Lorsqu'à l'assaut chacun se jette
On voit surgir tous les bérets,⁴⁷
Floraison bleue : ... aux mille têtes
Qu'aucun obstacle n'arrête,
Les diables bleus sont les bluets
Des coquelicots de Souchez.

Oh ! pervenches en fleur des « Charmettes »⁴⁸
Si bleues tout le long du sentier,
Penchez vos frêles collerettes
Quand les Alpains, baissant la tête,
S'élanceront pour se coucher
Dans les champs rouges de Souchez.

C'est là que la camarade guette,
Trouant les fronts sous les bérets,
Et je puis mourir ma pauvrete
Sans revoir ta frimousette,
Mais en mourant je sourirai
Aux coquelicots de Souchez.

45. Sur la crête de la cote 119 qui se dressait en une falaise abrupte. Elle fut prise par le 159^e Alpin le 9 mai 1915.

46. Juin 1915, *Echo de Paris*, article de Barrès sur Notre-Dame-de-Lorette. Allusion aussi au roman « *Colette Baudouche* » publié par Barrès en 1909.

47. Les Alpains et, parmi eux, Jean-Marc Bernard, étaient, le 9 mai 1915, partis à l'assaut avec leur bérets bleus.

48. Souvenir du stand des Charmettes. Jean-Marc, bon tireur, aimait à s'y rendre quand il était à la caserne Curial à Chambéry.

Et voici son admirable

DE PROFUNDIS

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Eclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais aux morts qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité.

J.-M. Bernard
(au front, juin 1915)

Mort du Poète.

– Merci, capitaine Féchoz, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre avec palmes, pour nous avoir conservé ce texte qui démontre que notre poète avait retrouvé son tonus de guerre lorsque, le 9 juillet, il alla rejoindre son poste de guetteur dans la parallèle Mac Carthy.

« Les deux camarades qui l'accompagnaient rampaient pour s'abriter de la vue des Boches et du marmitage qui était important.

« Jean-Marc continua à s'avancer debout. Perdu sans doute, dans ses rêves et fredonnant un couplet de sa chanson, notre poète, bon tireur mais mauvais rampeur, ne se rendit pas compte de l'imprudence qu'il commettait. Un observateur le suivait à la lorgnette. Il le vit debout au moment où tomba sur lui un obus de 210.

« Son corps fut volatilisé. Les brancardiers ne trouvèrent, selon leur expression « rien de rien » de Jean-Marc Bernard. Ils rapportèrent seulement les corps disloqués de ses deux camarades, planqués contre le parapet.

« Ainsi disparut le soldat de 2^e classe Jean-Marc Bernard.

Comme le dira l'abbé Tellier de Poncheville, aumônier aux armées : « *Ce poète avait été ravi à la terre, emporté là-haut sur le char de feu comme il était advenu au prophète Elie.* »



« Cinquante ans après, » ajouta le capitaine Féchoz, « j'avais l'honneur de porter le drapeau des anciens du 97^e régiment alpin, lors de la commémoration de la bataille de Verdun où nous avons combattu après l'Artois.

« Dans la nuit, lors de la montée des délégations au cimetière de Douaumont, j'entendis tout à coup, égrenés par le haut-parleur de la tour de l'ossuaire, accompagné d'une musique de carillons de cloches, les vers du *De Profundis*.

« J'en reçus un coup au cœur... Il ne pouvait pas y avoir un plus bel hommage au poète Jean-Marc Bernard, soldat de 2^e classe au 97^e Alpin, mort pour la patrie à Souchez-en-Artois à l'âge de 34 ans. »

Ainsi parla le capitaine Féchoz.



Comme vous l'avez lu dans «*Tombeaux*», publié en 1921, Charles Maurras a écrit en tête de «*Jean-Marc Bernard, Dauphinois*» :

...Encore un soldat du midi qui succombe. Encore un rédacteur de la *Revue critique*. Encore un poète, un écrivain, un de ces théoriciens du nationalisme français qui, en mourant, savent le mieux pour quelle cause ils donnent ce beau sang, cette belle vie, car, face à l'ennemi de l'intérieur, ils ont aidé à rétablir dans sa vérité et dans son honneur l'idée de la France !»...



A nous, à vous amis lecteurs, de ne pas prendre connaissance de ces lignes en dilettantes. Il nous appartient de nous efforcer d'être les dignes successeurs de ces héros, de ces témoins de l'Espérance. Tant que le Seigneur nous en laisse la force, nous devons nous battre contre les perversisseurs de l'âme, de l'intelligence et du corps, pour une France rénovée : catholique et royale...

***«Demain sur nos tombeaux
les blés seront plus beaux».***

F.M.A.



Nous avons été conduits à citer plusieurs fois Lionel des Rieux, poète ami de Charles Maurras et de Jean-Marc Bernard ; il est donc aussi nécessaire qu'utile et important de préciser ce que fut aussi ce héros de la guerre de 1914 - 1918.

Les Amis et les Maîtres

Extraits de

UN SOLDAT DU XV^e CORPS⁴⁹

VIE, MORT ET FUNÉRAILLES DE LIONEL DES RIEUX,

par Charles Maurras

Le Poète Héroïque

Le poète français qui vient d'être tué glorieusement en Lorraine y était né aussi. Provençal par l'esprit, par l'éducation, par toutes les traditions en sa ligne maternelle, mais Périgourdin par son père, il avait vu le jour le 20 novembre 1870, un peu au sud de cette forêt de Malancourt où il est tombé en héros le 27 février 1915.

Cet enfant de l'Année terrible avait de qui tenir.

Le sous-préfet de Neufchâteau, son père, s'habillait en berger pour donner de faux signaux aux Prussiens et les dérouter. Sa vaillante mère en faisait autant : un jour, surprise et arrêtée, elle aurait été fusillée sans un major prussien qui lui sauva la vie et qui, trois semaines plus tard, la délivra du bel enfant qu'elle portait. Celui qui devait mourir face à l'ennemi était né de même. Cette balle allemande qui vient de le frapper le guettait depuis plus de quarante-quatre ans. En traversant son cœur, elle consacre une existence de poète et de patriote, de citoyen et de soldat. Né au rempart, il le défend et il y meurt.

[...]

Les jeunes gens d'aujourd'hui ont connu un Paris universellement indigné de subir le joug des Météques. Mais le Paris de notre jeunesse dans lequel Lionel entrait à vingt ans ne se doutait même pas qu'il fût subjugué, et c'était sans songer aux causes ni aux conséquences que la plupart des débutants mettaient leur amour-propre à écrire dans une espèce de bas-allemand. Pour *tenir* comme il tint, Lionel des Rieux avait fait choix de la discipline la plus sévère, celle que proposaient Jean Moréas et ses amis de l'École romane française ignorée ou méconnue alors.

49. Texte écrit en 1915 et recueilli dans *L'Etang de Berre*, pp. 309 et suivantes. Librairie Ancienne Edouard Champion, 1920.

[...]

Sur les feuilles du livre je vois passer et repasser comme des ombres, Jean Moréas, Hugues Rebell, Frédéric Amouretti, tels qu'ils avaient coutume de nous apparaître; dans l'intervalle de la strophe suspendue, à la chute du vers que le poète martelait : j'écoute la critique, la louange revivre sur la poésie juvénile, et, dans la vieillesse des coeurs, l'églogue maintenant incliné, à l'élégie :

*O rives du Ladon, roches, sources profondes
Sous le feuillage obscur, par les sentiers étroits,
Vous les voyez mener leurs courses vagabondes
Jusqu'aux antres moussus qui s'ouvrent dans les bois.*

*Ici, l'abeille d'or bourdonne autour des ruches,
Ici, l'oiseau babille, ici le daim léger
Broute l'amer cytise et les souples lambruches,
Ici bondit la danse aux lèvres des bergers...*

On avait reconnu en Lionel des Rieux un lecteur passionné de l'Anthologie grecque et des maîtres d'André Chénier (d'Anacréon à Méléagre). Son amour de la gloire et son culte de la beauté l'avaient vite conduit à des maîtres plus forts. Il était remonté jusqu'aux dignes modèles de ces aventures de guerre et d'amour que son imagination déroulait en longues frises et qu'il voulut graver sur un métal retentissant :

*Plus loin, ce sentier noir, entre des ifs funèbres,
Mène aux portes d'airain du furieux enfer
Où les vapeurs du Styx rampent dans les ténèbres
Et pressent les contours de fantômes sans chair.*

*Sur sa roue Ixion, Phlégias sous sa roche
Qui reçurent le sang du guerroyeur divin,
Font monter jusqu'à lui la plainte et le reproche,
Mais leur supplice est juste et ne peut prendre fin.*

Quand notre poésie tout entière, devenue « gagaïque » (suivant le mot en cours), rivalisait de bégaiements et de chevrottements, ces vers aussi jeunes que beaux, carrés comme Pibrac, furieux comme Malherbe, commençaient à former un singulier contraste avec les sales goûts efféminés du temps.

[...]

Lionel des Rieux fera à l'*Enquête sur la Monarchie* une réponse d'un nationalisme entier, seulement nuancé d'une hésitation dynastique, que motivent d'anciennes attaches de famille à l'Empire. Mais en peu d'années, l'incertitude disparaît si naturellement qu'il néglige de m'en avertir⁵⁰ ; son royalisme allait de soi, du moment que l'idée de la France et le Roi se confondaient manifestement chaque jour.

...En achevant ses gammes, en se rapprochant de la vie, sa poésie se faisait plus familière, plus souple, plus fine. Fut-elle moins savante ou moins pure ? Non, s'il faut en juger d'après tel poème de *La Belle Saison*, comme ces *Convives*, dont un aussi bon juge que Jacques Bainville aime les vers « tendres et forts ».

*Que sont-elles devenues
Les compagnes de mes jeux,
Aux mains nues
A l'âme tendre, aux doux yeux ?
Combien de fois du grand chêne
Avons-nous lié le tronc
Dans la chaîne
De nos bras tendus en rond ?
Combien de fois, chers fantômes,
Avons-nous, jetant des cris,
Sur les chaumes,
Couru comme des perdrix.
Ombre aimée entre les Ombres,
Vous m'avez aussi laissé :
Quels décombres
Couvrent déjà mon passé !
Surgissez de ma mémoire
Comme des plis du linceul ;
L'ombre est noire ;
Venez vers moi : je suis seul
Est-ce vous, dans la broussaille,
Dont j'entends frémir les pas ?
Je tressaille :
Pourquoi, n'approchez-vous pas ?*

50. Voir l'*Enquête sur la Monarchie*, réponse de Lionel des Rieux, « après neuf ans », p. 267. Nouvelle librairie nationale, 1909.

*Voyez : nul n'a pris vos places;
Vous pouvez vous attabler,
Âmes lasses,
Et tour à tour me parler.*

*Vous restez silencieuses
Et pareilles, dans la nuit,
Aux yeuses
Quand le clair de lune luit.*

*Sied-il que je vous raconte
Mes amours, mes amitiés ?
J'aurais honte
De mériter vos pitiés.*

*Faut-il vous dire mes rêves ?
Vos nuits, spectres ténébreux,
Sont trop brèves
Et mes rêves trop nombreux.*

*Comme vous mieux vaut me taire
Mais avant de vous glisser
Sous la terre,
Laissez-moi vous embrasser.*

*Je me lève : sans réponse.
Tout fuit parmi le ballier
Et s'enfonce
Dans mon chêne familier.*

*Ah ! je comprends, chère écorce,
Arbre aux saintes frondaisons,
Quelle force
Me retient sur tes gazons.*

*Et désormais, je t'honore
Comme mon temple et mes Dieux,
Cœur sonore
D'un passé mélodieux.*

Il se tournait en même temps vers le théâtre, en particulier le théâtre d'Orange où triompha bientôt une *Hécube* aussi émouvante que noble et ferme dans la grâce et dans la violence ; plus récemment, il caressa aussi le rêve d'un théâtre provençal.

De son côté, Mistral, qui aimait Lionel, comme Lionel aimait sa Provence, souhaitait de lui voir employer la langue de *Miréio*.

Le Patriote Provençal

Pendant vingt-cinq ans, face aux Métèques et aux Barbares qui campaient dans Paris, Lionel n'avait pas cessé de redire des maximes équivalentes aux déclarations de son héros, Vivien d'Ancezune :

*Il ne m'appartient pas, le sang de mes artères :
J'en dois toute la sève à l'arbre héréditaire.
Vous n'êtes que poussière et que sable mouvants
Et vous tourbillonnez au caprice du vent,
O nomades tribus...
Mais nous, chênes gaulois, qui nouons nos racines
Aux stables profondeurs du sol originel
Tous nos êtres changeants font un peuple éternel* ⁵¹.

Cette profession de patriote enraciné, doublée du sentiment de l'affront provençal à venger, comportait beaucoup moins de droits que de devoirs. Mais c'étaient des devoirs accomplis avec l'âme légère de la passion. Passion patriotique et passion guerrière, il faut aussi dire : passion de la vie militaire, avec le goût profond des devoirs et des sacrifices qu'elle comporte. Dix jours après son arrivée au front, l'adjudant Lionel des Rieux avait fait brillamment ses preuves.

Un compagnon d'armes a écrit au docteur Grangier⁵² :

« Débarqués dans les environs de Lunéville, nous ne tardâmes pas à prendre contact avec l'ennemi, et tout de suite des Rieux eut l'occasion de se distinguer. Son bataillon se trouvant dans un bois et ayant été repéré par des avions ennemis, aussitôt une grêle de mitraille s'abattit, commençant à mettre le désordre dans les rangs. Avec le plus grand sang-froid, notre brave ami rassembla sa section, et, pour montrer qu'il n'y avait pas lieu de s'effrayer beaucoup, il sortit de sa sacoche son nécessaire à barbe et se mit à se raser, pendant que

51. Fragment du *Comte d'Orange* publié par la *Revue critique des idées et des livres* du vivant de Lionel. – En mai 1915, la *Revue critique* avait eu, sur 30 collaborateurs : 11 tués, 8 blessés, 2 disparus au cours de la guerre. Nous avons dû ajouter, depuis, la perte particulièrement douloureuse, la perte irréparable du poète Jean-Marc Bernard, frappé à Carency d'une balle au front (1915). Le chiffre des morts s'est élevé à 23 à la fin de la guerre (1919).

52. Lettre du 27 avril 1915.

les 105 faisaient des ravages parmi nous. Dès lors, sa réputation fut faite ; nos hommes l'admirèrent et il eut toute leur confiance. Il sut, en outre, leur inspirer une adoration respectueuse, car il vivait comme eux, partageait leur repas, s'intéressait à leur conversation, les dirigeait et les conseillait comme un véritable père de famille.

Il lui arrivait de refuser un billet de logement pour coucher dans la paille avec ses soldats, voulant supporter les mêmes souffrances qu'eux. « Il avait conservé un tel chic que ses subordonnés ne l'appelaient jamais que *Monsieur des Rieux* et pourtant, il n'était qu'adjudant. »

Mort et Victoire.

Le samedi 27 février, Lionel éprouva des pressentiments inaccoutumés. Lui, toujours gai et plein de confiance, dit à son camarade, un peu avant l'assaut : « Je sens que je vais y rester. » [...]

Lionel des Rieux crayonne sur la première page de son carnet un testament d'une dizaine de lignes daté du 28 février 1915, 13 heures. Il dit ensuite à Faren :

« Je viens d'écrire ce que le docteur Grangier aura à faire en cas de quelque chose. Reste en arrière avec mon sac au moment de l'assaut. Si je tombe, tu viendras prendre tout ce que j'ai sur moi et tu le remettras au docteur Grangier que tu feras prévenir de suite. Tu lui remettras aussi un paquet de lettres que j'ai laissé à Esnes, et dont il disposera. Tu lui remettras un colis que j'ai laissé entre les mains du chef de musique à Esnes, il y trouvera un carnet de guerre qu'il remettra à M. Charles Maurras qui en disposera comme bon lui semblera. »

« A ce moment, 2 heures, un sous-lieutenant est venu donner l'ordre de marcher en avant. Thépenier, Panisset et lui, se sont serré la main en se disant : – Au revoir dans la tranchée prise. »

« La section s'est déployée et s'est jetée en avant, sous la fusillade et la rafale des mitrailleuses sous bois. Des Rieux a fait une quarantaine de mètres, sans s'abriter, sans se défiler, malgré les objurgations de ses hommes, et il est tombé brusquement à trois mètres de la tranchée allemande, il a poussé deux ou trois soupirs et il a expiré. »

Lionel avait dû marcher le bras droit levé puisque la balle tirée en enfilade était entrée à droite et sortie à gauche en traversant le cœur.
[...]

*Adieu, mes compagnons, adieu je vous aimais,
Meilleurs guerriers que vous l'on ne verra jamais.*

S'il ne put prononcer l'adieu de Vivien d'Ancezune, dans *Le Comte d'Orange*, cette pensée, loi de sa vie, lui survécut. Ses compagnons, dont il était fier, montrèrent qu'ils étaient aussi fiers de lui ; le combat fini, leur pensée unique fut de lui décerner des honneurs exceptionnels.

« Il était beau, mort, avec ce sourire qui laissait voir ses dents si belles. Nous lui avons fermé les yeux. Blessure propre. Mort subite... »

Encore un pressentiment de sa poésie :

Les muses pleureront et ma mort sera belle.

« Les soldats l'ont descendu doucement dans ce trou profond de la bonne terre de France qu'il défendait. Chacun d'eux s'est baissé, a pris avec sa main une poignée de terre et l'a jetée sur le cercueil. Un obus a sifflé longuement au-dessus de nos têtes et est venu s'écraser en éclatant au bas de la côte de Montzeville. Le prêtre a béni le cercueil et, sans une parole, sans un discours, tous sont venus me toucher la main et s'en sont allés. Je représentais pour eux la famille et tous les 44 ans de vie à eux inconnue de ce poète, de cet artiste, du mystère de cet homme qu'ils n'avaient connu que le plus parfait des soldats : *Monsieur des Rieux* l'appelaient-ils et l'appellent-ils encore tous. »

La croix plantée porta cette inscription :

« *Sous-lieutenant comte Lionel des Rieux d'Ancezune, médaillé militaire, homme de lettres, tué à l'ennemi dans le bois de Malancourt, le 27 février 1915, à deux heures du soir.* »

On y ajouta la devise trouvée sur sa bague : AD LUCEM, Vers la lumière.

[...]

Un arrière-petit-neveu de Guillaume d'Orange, un fils spirituel de Frédéric Mistral, né et mort pour la France, portait à son roi, notre Comte, l'hommage de quatre cents ans de profonde fidélité provençale. Mais il était trop jeune et trop amoureux de la vie pour ne représenter que des choses passées ! Non, son art, sa pensée, sa substance, disent surtout ces joies de l'avenir, qui, selon le vers doré de Mistral, « se moquent du tombeau ». Elles repoussent toute tombe et s'envolent vers l'espérance. Parfaitement détaché et désintéressé quant à lui, le vrai héros est ambitieux, jaloux, entier : il exige la grande gloire pour ce qu'il aime.

*Mourir victorieux et pur en pleine aurore !
Ombre de mes aïeux, entourez mon tombeau
Et vous, clairons, sonnez pour que ce soit plus beau.*

Cela veut dire : Vive la France, n'est-ce pas ?
Pour qu'elle soit libre, vive le Comte !
Pour qu'elle soit grande, vive le Roi !

Mars 1915.



Document représentant Charles Maurras, alors âgé de vingt ans, au cours d'un dîner chez le poète Lionel des Rieux (à gauche). A droite l'artiste, auteur du dessin, M. L. Denis Valvérane.

Lionel des Rieux avait réuni à sa table Charles Maurras et un actionnaire possible pour une revue littéraire ; on prête à Maurras ce propos : « entendu, j'accepte votre concours financier, mais à une condition, c'est que vous n'écrirez pas une ligne dans la revue. »

Il aurait été également très regrettable de ne pas rappeler ce qu'était le Maître et l'Ami pour Charles Maurras, que fut Jean Moréas, et ami des autres poètes cités précédemment ; d'où ce texte, également extrait de *L'Etang de Berre*, pp.343 et suivantes.

– Je dois beaucoup et tout, ou presque, à Moréas ; le fondateur de l'Ecole romane, c'est lui, et non pas moi, comme on a eu l'extrême sottise de le prétendre.⁵³

LA MORT DE JEAN MORÉAS

Au matin de ses funérailles, il n'est qu'une manière de rendre justice et honneur à Jean Moréas. Récitons quelques-uns de ses vers les plus beaux.

Ouvrons le livre, dis-je. Récitons lentement les poèmes sacrés :

*Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux;
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux;
Sans récolter jamais je laboure et je sème.*

*Je ne me plaindrai pas : qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure!
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure?*



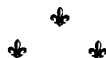
*Au temps de ma jeunesse, harmonieuse Lyre,
Comme l'eau sous les fleurs, ainsi chantait ta voix,
Et maintenant, hélas! c'est un sombre délire :
Tes cordes en vibrant ensanglantent mes doigts*

*Le calme ruisseau traversé de lumière
Reflète les oiseaux et le ciel de l'été
O Lyre, mais de l'eau qui va creusant la pierre
Au fond d'un antre noir, plus forte est la beauté.*

53. Propos de Charles Maurras publiés dans le numéro spécial de *La Muse française* consacré à Charles Maurras, *Poète et Critique de la Poésie*, le 10 juin 1927 et repris dans le *Dictionnaire politique et critique*, p. 20.

*Toi qui prends en pitié le deuil de la Nature
Et qui laisses tes sœurs flatter l'éclat du jour,
Fille du sombre hiver, que tu sois la parure
Ou de la pâle mort ou du brillant amour,*

*Violette d'azur, que tu plais à cette âme
Où je remue en vain les cendres du désir!
Les lys sont orgueilleux, la rose a trop de flamme,
Et le myrte frivole aime trop le plaisir.*



*Ah, fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,
Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts;*

*Sentiers de mousse pleins, vaporeuses fontaines,
Grottes profondes, voix
Des oiseaux et du vent, lumières incertaines
Des sauvages sous-bois;*

*Insectes, animaux, larves, beauté future,
Grouillant et fourmillant;
Ne me repousse pas, ô divine Nature,
Je suis ton suppliant.*



*Je me compare aux morts, à la source tarie,
A l'obscur horizon,
A la fleur effeuillée, à la feuille pourrie
Sur un pâle gazon,*

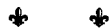
*A l'arbre qu'on abat dans un bois sans verdure
Pour former un cercueil,
Aux brouillards de l'hiver, à toute la nature
De tristesse et de deuil.*

*Mais ne suis-je plutôt à l'Océan semblable,
Qui, toujours florissant,
Laisse le vol du temps passer, et sur le sable
Écume en gémissant ?*



*Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu :
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.*

*L'homme, pour subsister, en recueillant la cendre,
Qu'il use ses genoux !
Sans plus nous soucier et sans jamais descendre,
Évanouissons-nous !*



*Solitaire et pensif j'irai sur les chemins,
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains
Au pied des peupliers les feuilles de l'automne.*

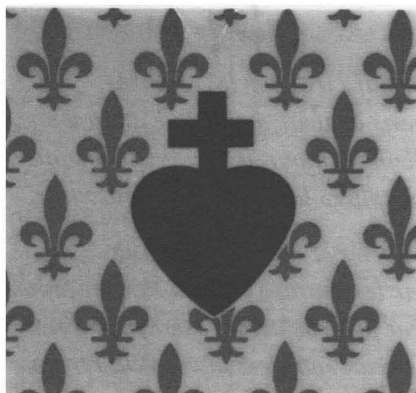
*J'écouterai la brise et le cri des oiseaux
Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe.
Dans la morne prairie, au bord des tristes eaux,
Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe.*

*L'air glacé fixera les nuages transis,
Et le couchant mourra doucement dans la brume.
Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,
Tranquille, je romprai le pain de l'amertume.*

On vient d'entendre un choix de stances parfaites. Incomparable artiste de sa douleur, Jean Moréas s'y montre, exactement comme il le disait de Ronsard, « grand poète en de petits poèmes ». Mais, quoique résumant sa dernière manière, si large, si forte et si humaine,

Les cordes en vibrant ensanglantent mes doigts

ces vers expriment mal le destin du poète arrêté - au moment où le rayon de son étoile parvenait au delà du groupe de ceux qui aiment la poésie en soi.



ANNEXE

Maître et témoins⁵⁴

« Quiconque aide, conserve et accroît sa patrie, est sûr de retrouver au ciel la place qui convient pour goûter les biens éternels. De tout ce qui se fait sur terre, il n'est rien d'agréable au Dieu supérieur qui gouverne ce monde comme ces associations, ces assemblées, ces pactes des hommes que nous appelons des Cités. Leurs chefs et défenseurs sont descendus de ce haut lieu ; ils y font un juste retour.

« A plus forte raison, est-ce là que doit vivre celui qui s'est délivré des chaînes du corps et s'en est évadé comme d'une prison. »

Marc Tulle, *Songe de Scipion*⁵⁵

Nous, la piétaille, avons besoin de modèles.

Nous, les contre-révolutionnaires de foi
et de raison, il nous faut encore
et toujours des modèles.

En cette année 2003 nous pouvons en
choisir deux, Charles Maurras, notre
maître à penser, prince de l'Espérance,
et le commandant Pierre Guillaume,
dit « *le Crabe-Tambour* » : témoin parmi les témoins.

J'hésite devant ma feuille de papier... car je suis en face de deux personnages d'une si grande exception... et qu'il est bien difficile de parler de *l'altissime*⁵⁶ et d'un héros hors du commun.

Le premier nous a enseigné que

« Le désespoir en politique est une sottise absolue »

et le second disait

« Je crois à un sursaut de la France avant la mort ».

Tous deux avaient placé leur honneur au service de la Patrie.



54. Article écrit pour le n° 18 des *Cahiers de Chiré*, 2003.

55. Texte choisi par Charles Maurras pour précéder son poème *Ainsi soient-ils*, p. 67.

56. Ainsi que Jacques Bainville, historien et politique de génie, et René Benjamin, magnifique et si vivant écrivain, définissaient Charles Maurras.

Lorsque Pierre Guillaume, simple lieutenant de vaisseau, le 22 avril 1961, décide évidemment de respecter le serment fait aux populations musulmanes, aux harkis, aux pieds-noirs, de ne pas abandonner l'Algérie, il en paye le prix par son arrestation et son procès.

A une observation du président d'un tribunal d'exception, Pierre Guillaume présente alors son sabre à deux mains, et lui lance : « *Et la Foi, Monsieur le président ?* »



C'est Charles Maurras, également placé devant un tribunal d'exception, à Lyon, du 21 au 27 janvier 1945. Lors de cet infâme procès où lui, l'ennemi le plus farouche, le plus continu du germanisme, est accusé de trahison ! Il ne se défend pas, il attaque l'avocat de « la femme sans tête » (la République) :

« Venez donc, faux informateurs, faux transpositeurs ou manipulateurs de textes les plus clairs ; venez, mauvais interprètes d'intention ; venez messagers, serviteurs et instruments des factions et des factieux ; venez, faux témoins ! ... il y a quatre mois que je place ces audiences sous deux grandes invocations : Jeanne d'arc et André Chénier.

« À mon âge, la vie est peu. L'honneur ? Je défie qu'on souille le mien. »

Et c'est la prison.

Avec le maréchal Pétain, Charles Maurras est le seul prisonnier condamné à l'isolement complet, une douceur supplémentaire de la vengeance gaulliste et communiste, décidée par un ministre démocrate chrétien.

2749 jours de prison s'ajoutent à ceux déjà passés dans les geôles de la République — ce régime dit de liberté ! — pour avoir défendu sa patrie, charnelle, intellectuelle et spirituelle.



La détention ? C'est ce qu'a également connu plus tard le commandement Pierre Guillaume pour le service de cette même patrie, lui aussi victime d'une juridiction gaulliste illégale, et condamné à quatre ans avec sursis pour le putsch des généraux, et à huit ans pour l'O.A.S..

Souvenons-nous : cet engagé volontaire dans la marine, le 1^{er} octobre 1945, va servir en Indochine de manière si héroïque qu'il est fait Chevalier de la Légion d'honneur à 25 ans ! Trois autres citations s'étaient ajoutées auparavant à sa croix de guerre T.O.E.. D'autres citations se succèdent, avec la Croix de la Vaillance Vietnamiennne...

Et, finalement, cette évacuation stupéfiante des catholiques du Tonkin. Après l'abandon dû à Pierre Mendès-France, et en violation du cessez-le-feu, Pierre Guillaume

pénètre à l'intérieur des rivières contrôlées par le Viet-Minh, et il remonte jusqu'à la cathédrale de Phat-Diem.

A bord de son bateau *LSSL Pertuisane*, il récupère 4.000 réfugiés. Et 700.000 catholiques seront sauvés grâce à son action au début de l'évacuation.

Pour être clair, environ un million de personnes veulent fuir le Viet-Minh.

Il disait : « Qui se souvient de ces curés vietnamiens qui pleuraient en embrassant le pavillon français à l'arrière de nos bateaux ? Qui se souvient de ces jonques, de ces sampans, de ces radeaux de bambou portant des familles entières qui chantaient des cantiques ?

Ils voguaient, à demi immergés, vers la Terre promise symbolisée par le pavillon français... Qui se souvient de toutes ces églises arborant le pavillon du pape ?

J'ai vu des réfugiés chanter les matines sur des bateaux, en action de grâce. J'ai vu des femmes mettre un enfant au monde sur un radeau de bambou...

Chaque paroisse avait sa bannière. »

C'était cela la chrétienté ! Nous dit le père Jean-Paul Argouarc'h.⁵⁷



Quant à Charles Maurras, toute sa vie il a lutté pour préserver notre cher pays et ses enfants des malheurs qu'entraînent les déficiences intrinsèques d'un régime de faiblesse et de désordre : la République.

Rappelons-nous : il a tout fait pour éviter des torrents de sang humain par des guerres que notre démocratie n'a su ni éviter, ni préparer lorsqu'elles nous étaient imposées.

Ainsi, il écrivait en 1913 que notre double impréparation industrielle et militaire menaçait de coûter *cinq cent mille jeunes Français, couchés froids et sanglants sur leur terre mal défendue*.

Puis, dès 1919 Charles Maurras dénonçait le germanisme et le bolchevisme : deux *Frères intimement liés* (quelle prescience !) ⁵⁸.

Jusqu'à la dernière seconde il a dénoncé les dictatures-démocrates si mortifères, et fait appel à une sage diplomatie, bien servie par un pays soucieux de ne pas tomber dans les pièges de nos ennemis, et gardienne d'une force destinée à nous faire respecter.

Donc il fallait être opposé aux bellicistes, mais armer, armer.

57. A qui le *village d'enfants de Riaumont* doit tant ! (B.P. 28, 62801 Liévin Cedex), et que notre devoir élémentaire de chrétien nous conduit à aider à longueur d'année.

58. Se reporter à *France, notre seule Patrie*, Chiré, au chapitre IV : *Pacifisme et bellicisme sanglants*, et aux suivants. Voir aussi *La peste et le choléra : Marx, Hitler et leurs héritiers* (Chiré).

Le 16 juin 1939, Charles Maurras écrit :

*La guerre ! La guerre ! C'est une grande et terrible chose que la guerre ...
Alors une nouvelle saignée ? Alors un nouveau massacre ?*

Charles Maurras insiste :

Ceux qui croient à la pusillanimité sont des imbéciles. Ceux qui écrivent noir sur blanc des rodomontades « A Berlin ! A Berlin ! » sont des malheureux. Notre pire ennemi est la légèreté.

C'est bien lui qui a écrit :

De l'incurie diplomatique, cela nous fait l'effet de simples fautes d'orthographe sur du papier à tranches d'or. Regardez mieux. De plus près, c'est du sang humain.⁵⁹



Je terminerai par un autre rapprochement :

Pierre Guillaume apprend la mort au combat de son frère Jean-Marie, le 22 mars 1957. Celui-ci était lieutenant et commandait un commando de parachutistes coloniaux. Pierre Guillaume revendique alors l'honneur de remplacer ce frère. Il change d'arme, de la marine à l'infanterie coloniale, ce qui ne s'est pas produit depuis un siècle. Geste magnifique. Geste de chevalier.

« Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Cet acte d'amour pour son frère, c'est aussi un acte d'amour pour la France.

L'honneur de servir.



Rappelons-nous encore :

C'est Charles Maurras qui veut sauver ses amis.

Le 22 juin 1944, Maurice Pujo et Georges Calzant sont arrêtés par les Allemands et détenus au fort Montluc à Lyon, parceque responsables du mouvement *l'Action Française* et de son quotidien.

Charles Maurras se rend à la Gestapo toutes affaires cessantes, et demande à être incarcéré à leur place. Il est éconduit.

Même décision, même courage du maître et du témoin.



59. Dans *France, notre seule Patrie*, se reporter au chapitre XVII : *Maurras, protecteur du sol et du sang français*, pp. 221 et suivantes.

Charles Maurras a servi par sa plume, par son exemple.

Pierre Guillaume a servi par son exemple, et par la parole durant huit ans, tous les lundis, à *Radio Courtoisie*, jusqu'à peu de jours de sa mort.

Cinq émissions⁶⁰ de Pierre Guillaume ont été consacrées à Charles Maurras à l'occasion du cinquantenaire de la mort de celui-ci. Et Pierre Guillaume fut le premier à accepter ma proposition d'émissions consacrées au prince de l'Espérance, au maître à penser que fut et demeure Charles Maurras.

L'un et l'autre étaient d'une gentillesse, d'une courtoisie, d'une modestie exceptionnelles, mais c'étaient des lions au service de la France, leur seule Patrie, leur seule passion.

L'un et l'autre, si grands à nos yeux, à leur mort se sont fait tout petits devant Notre-Seigneur.

*Il les a endormis dans une paix certaine
Entre les bras de l'Espérance et de l'amour.
Car leur cœur de soldats n'a point connu la haine.*

A Jésus par Marie,
Et que Dieu les et nous garde.



60. Les 26 novembre 2001, 7 janvier, 25 février, 6 mai, 21 octobre 2002. Les cassettes de ces émissions sont disponibles auprès de *Radio Courtoisie* (61 Bd Murat, 75016 Paris). Prix à l'unité : 11 €. Le thème de chacune de ces émissions est précisé p. 13.

La mort qui ouvre la porte du ciel

... est celle dont fait état le lieutenant de vaisseau Pierre Guillaume.

C'est pourquoi, nous qui le considérons comme un témoin parmi les témoins, lirons, relirons et retiendrons ce qu'il a dit, écrit et vécu :

« A vous Scouts qui avez suivi la voie tracée
par la Croix Potencée comme les Rois Mages
ont suivi l'étoile qui les amenait à Dieu.

A vous Scouts qui avez choisi le service de
la France pour être mieux reçus par Dieu.

A vous Scouts qui avez paraphé de votre sang
la parole donnée et l'engagement souscrit.

A vous Scouts qui, votre vie durant, êtes restés fidèles à la noble devise de l'homme de guerre :

*« Mon âme à Dieu
Mon corps à la patrie,
Mon honneur à moi »*

Et qui en êtes morts.

A vous enfin nous adressons cette prière :

Que l'épée qui vous a ouvert les portes du ciel s'abatte sur les épaules de ceux que vous
aurez estimés dignes de suivre votre exemple et les fassent Chevaliers du Christ. »

Lieutenant de Vaisseau Pierre Marie Guillaume
rappelé à Dieu le 3 décembre 2002

Préface de *Cent Scouts morts pour la France*, Louis et Rémi Fontaine (La Porterie de Riaumont).

ANNEXE

ANDRÉ CHÉNIER

ANDRÉ CHÉNIER, 1762, Constantinople, guillotiné sur la place du Trône, le 25.7.1794, 31 ans.

C'est un jeune et très grand témoin de la révolution qui s'abattit sur la France à la fin du XVIIIe siècle. Son origine est précisée par ces si heureux vers :

Salut Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata que mes yeux désiraient dès longtemps!
Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France
Me fit naître Français dans le sein de Byzance.

André Chénier a su recueillir toutes les fleurs du corps de la Grèce, parce qu'il ne s'est privé nulle part du fruit de son esprit...

Il avait des qualités fort supérieures au court rationalisme de l'Encyclopédie, ivre de ses connaissances nouvelles...

Mais il était prisonnier des idées à la mode, et leur dévot presque dément, on le voit passionné par « la Liberté » à l'antique et les Assemblées constitutionnelles.

Ses méditations devaient finir par tirer le poète de ses Nuées, et le ramener sur la Terre ferme.

Les folies, les sottises, les crimes furent sentis et jugés par le poète, à peine apparus ou subis. La réaction fut plénière : sa noble vie tourna en effort de modération, puis de résistance. André Chénier s'y est donné corps et biens .

Amoureux de la France, de son terroir - et de son langage.

Doux, rapide, abondant, énergique, nerveux.

Ce n'est pas Chénier qui « eût confondu sous le nom de patriotes tous ces étrangers qui, d'Anvers à Berlin ou à Copenhague, se prononçaient pour les fausses déesses Liberté et Égalité. »

Puis, la bêtise des factions le mit en colère, et sa colère tourna vite à l'invective.

Il faut « flétrir ce qui déshonore l'humanité », ce « carnaval d'anarchie », et honorer les institutions, les idées, les âmes héroïques et saintes sur lesquelles il faut se régler. Il dénonce les procédures d'exception et ceux qui sont, à la fois, en même temps : « délateurs, juges et bourreaux, comme les mensonges des bellicistes et l'apologie de soldats rebelles ».

Après la journée du 20 juin menée par des stipendiés de « Philippe Égalité », il croit à « la chute de ces tyrans qui oppriment au nom de l'Égalité, qui déchirent la patrie au nom du patriotisme, qui foulent aux pieds tous les droits des hommes en citant la *Déclaration des Droits* ».

Il manifeste un extraordinaire courage : « C'est au milieu des délations, des outrages, des proscriptions ; c'est dans le cachot, c'est sur les échafauds que la vertu, la probité, la constance savourent la volupté d'une conscience orgueilleuse et pure ».

Lorsque Brissot, dans *le Patriote* menace les journalistes de l'opposition, André Chénier écrit qu'il faut « vouer à l'exécration publique les tyrans déguisés sous le nom de « patriotes », et il précise qu'« il mourra content de n'avoir plus sous les yeux l'avilissement d'une grande nation, réduite par ses fautes à choisir entre Coblenz et les Jacobins ».

C'est l'insurrection du 10 août voulue par Marat qui veut « imposer le despotisme de la liberté », qui mit fin à ses actions publiques. Le 13, son *Journal de Paris* est suspendu et on brûle ses papiers.

Or, il avait écrit : « Souvenez-vous qu'il n'est point d'autre liberté que l'asservissement aux lois ; que rien n'est aussi despotique, aussi sanguinaire que l'anarchie... quand les tréteaux, les tavernes et les lieux de débauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée qui sortent de la boue pour le « bien » de la patrie...

Partout la terreur, la défiance, la simulation, le silence, l'espionnage, en un mot, tous les symptômes de la tyrannie et tous ceux de la servitude. » Mais « l'art que l'on a porté à la plus haute perfection est de calomnier ceux qu'on assassine... car les misérables entendent par liberté l'impunité de tous les bandits et l'esclavage de tous hommes de bien ».

Et celui qui inventa cette déesse France, parce qu'il aimait son pays et croyait à son avenir, en dépit de toutes les apparences contraires :

*« Salut, déesse France, idole de mon âme
Verse ta sainte flamme
...
Sur ton front radieux
Luit ton noble avenir de gloire et
d'espérance
Salut, déesse France ».*

Lui, André Chénier, le poète quasi ignoré de son temps, l'écrivain plein d'un courage héroïque, fut guillotiné le 25 juillet 1794, l'avant-veille du 9 Thermidor. Il avait été arrêté le 8 mars de la même année.

Et désormais on peut entendre :

*« Partout où retentit sur un verdict infâme
Le grand rire de l'Immortel »*

N.B. Les citations sont tirées de *André Chénier* de Charles Maurras (Tome III des *Œuvres capitales*), essai reproduisant le texte paru dans le *tableau de la littérature française, XVIIe- XVIIIe siècles*, par divers auteurs (Gallimard, Paris) ; il a été repris dans *Poésie et Vérité* (Lardanchet, Lyon, 1944), et dans *Poètes en prison* de Jean-Marc Varaut (Perrin, 1989), et bien sûr *Les Autels de la peur* d'André Chénier (Les Trois Anneaux, Genève, 1945).

Quant à la dernière citation, chacun y aura reconnu l'exclamation de Charles Maurras sur son propre procès, évidemment infâme s'il en fut !





ANNEXE

Texte complet de

LA FRANCE BOUGE⁶¹

Air des Teinturières d'Avignon
Composé en 1909 par Charles Maurras
et Maurice Pujo

1

(censuré) ayant tout pris
Tout raflé dans Paris
Dit à la France
- Tu n'appartiens qu'à nous,
Obéissance
Tout le monde à genoux.»

Refrain

Non Non
La France bouge elle voit rouge
Non Non
Assez de trahisons.

2

Les travailleurs ont faim
Mariann' dit : - Pas de pain
Mais à rafales
Pour sauver mes écus
Voici des balles, Peuple ne bouge plus.

Refrain

61. Disque SERP, 33 tours, *L'Action Française*, HF 016.

3

Assez de profiteurs
De ton assiette au beurre
Toute ta clique
De gredins, de brigands,
O République
Nous la mettrons dedans.

Refrain

4

Le Roi revient d'exil
- O France, dira-t-il,
Je tiens le glaive
Pour que le travailleur
En paix achève
Son honnête labeur.

Refrain

5

Oui la France aux Français,
A mes loyaux sujets.
- Roi magnanime
Menez-la jusqu'aux cieux
De cime en cime
Sur vos pas glorieux.

Refrain

6

Demain sur nos tombeaux
Les blés seront plus beaux
Formons nos lignes
Nous aurons cet été
Du vin aux vignes
Avec la Royauté.

Dernier refrain

Une deux

La France bouge elle voit rouge

Une deux

Les Français sont chez eux.



Regnum Galliae
Regnum Mariae
numquam peribit

Le Pape Urbain II venant prêcher la première croisade et, traversant la France, y admira la multitude extraordinaire des églises et des chapelles, des abbayes et monastères consacrés à Marie, et, plein d'émotion, s'écria : "Regnum Galliae, Regnum Mariae, numquam peribit !" (= le royaume de France est le royaume de Marie, il ne périra jamais).

ANNEXE

LA ROYALE

Texte complet de ce chant de l'*Action Française* :

Air de René de Buxeuil, Paroles de Maxime Brienne
1908



1

Français parlons avec courage
Nés sur le sol qu'ont rassemblé nos rois,
Nous recevons en héritage
Le champ moins riche et moins grand qu'autrefois.
C'est pourtant bien la même graine,
La même terre aussi pourtant,
Qui donc a pillé le domaine ?
Il faut savoir. Il est grand temps.



Refrain

Si tu veux ta délivrance
Pense clair et marche droit,
Les Rois ont fait la France
Elle se défait sans Roi.
Si tu veux ta délivrance
Pense clair et marche droit,
Français nous voulons une France
Mais à la France il faut un Roi.



2

Sans ordre, sans chef et sans guide,
Le peuple errant n'est qu'un pauvre troupeau,
Le nombre est un tyran stupide
Que les flatteurs poussent à leur tombeau.
Le pouvoir n'est plus que la proie
Que se disputent les partis,
Pour sauver la France qu'ils broient,
Autour du Roi, soyons unis.

Refrain



3

Tu n'étais pas un prolétaire
Libre artisan des métiers de jadis,
A l'atelier comme à la terre,
Le Roi seul fort protégeait les petits.
Abandonné l'ouvrier peine,
Esclave hier, forçat demain,
Entre les dictateurs de haine
Et ceux du capital sans frein.

Refrain



4

Protégeant nos foyers prospères
Le Roi tenait nos rivaux désunis ;
La démocratie unitaire
A fait le bloc des Teutons ennemis,
Menant les peuples au carnage
Elle armera le genre humain.
La paix n'est qu'aux mains d'un Roi sage
Qui romprait le faisceau germain.

Refrain

5

Sur le pays sans monarchie
L'ennemi fond cinq fois en ces cent ans ;
Nous avons sauvé la Patrie
Mais qu'a-t-on fait du prix de notre sang ?
Le Roi qui, si l'on croit l'histoire,
Ne le versa jamais en vain,
N'eut pas livré notre victoire
Au saboteur américain.

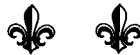
Refrain



6

Enfin des chimères fatales
Charles Maurras délivre nos cerveaux.
Assez de sang et de scandales
Hommes petits qui criez de grands mots.
Pour les rhéteurs l'heure est mauvaise,
Notre force est d'avoir raison.
Et partout l'Action Française
Fait reculer la trahison.

Refrain



« Votre ciel
est celui des poètes,
et le cortège de vos idées
en descend »

Jacques Bainville
Filiations

BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE POÉTIQUE

DE CHARLES MAURRAS

POUR PSYCHÉ. Paris, E. Champion, 1911, 16 pages (Collection « Les Amis d'Edouard », n° 2).

POUR PSYCHÉ. Paris, F. Bernouard, 1919, 28 pages.

INSCRIPTIONS. Paris, Librairie de France, 1921, 36 pages (« Les Poètes Français, Collection J. Gasquet », n° 1).

LE MYSTÈRE D'ULYSSE, DISCOURS. Paris, Librairie de la Nouvelle Revue Française, 1923, 38 pages (Collection « Une Œuvre, un Portrait », deuxième série, n° 3.)

LA BATAILLE DE LA MARNE, ODE HISTORIQUE. Paris, E. Champion, 1923, 47 pages.

LA MUSIQUE INTÉRIEURE. Paris, B. Grasset, 1925, 334 pages (Collection « Les Cahiers Verts », n° 52).

MAR E LONO. Le Cadran, 1930, 76 pages (Collection « La Bibliothèque de la Comtesse »).

INSCRIPTIONS. Paris, (ré-)édité (par la Librairie de France) pour « Latinité », 1931, 76 pages.

QUATRE POÈMES D'EURYDICE. Paris, Le Trident, 1937, 26 pages.

AU-DEVANT DE LA NUIT (Signé du pseudonyme « Léon Rameau »). Lyon, H. Lardanchet, Collection « Le Rameau d'Or », édition originale, 1946, 94 pages. 2^e édition ordinaire, chez le même éditeur, 1947.

MUSIC WITHIN ME. Londres, Islington, « The Right Review », 1946 (21 août), 60 pages (Treize poèmes, traduits en anglais par le Comte Geoffroy-Wladyslas-Vasile Potocki de Montalk).

ANTIGONE, VIERGE-MÈRE DE L'ORDRE. Genève, Les Trois Anneaux, 1948, 22 pages (Collection « Les Trois Anneaux », premier cahier).

MON JARDIN QUI S'EST SOUVENU... Paris, P. Lanaue de Tartas, XI-1949, 78 pages.

LE CINTRE DE RIOM. Genève, Les Trois Anneaux, 1949, 54 pages (Collection « Les Trois Anneaux », deuxième cahier).

MON JARDIN QUI S'EST SOUVENU... Paris, P. Lanaue de Tartas, XII-1949, 72 pages, réédition.

POUR L'HONNEUR D'UN FLEUVE « APOSTAT », POÈME. Roanne, Les Amis du Chemin de Paradis, 1950, 24 pages.

PRIÈRE A DEUX VOIX - LAI D'ARISTOTE. Aix-en-Provence, 1950.

JARRES DE BIOT. Paris, P. Lanaue de Tartas, II-1951, 108 pages.

NI PESTE NI COLÈRE... S.L. (Nancy, Caveau Saint-Roch), 1951, 8 pages, édition reprise sous estampille des Amis du Chemin de Paradis, Roanne, 1951.

A MES VIEUX OLIVIERS, POEMES. Roanne, Les Amis du Chemin de Paradis, 1951, 64 pages.

JARRES DE BIOT. Paris, P. Lanaue de Tartas, X-1951, 94 pages, réédition.

LE BEAU JEU DES REVIVISCENCES, UN APRÈS-MIDI D'HIVER A CLAIRVAUX. Paris, pour un Groupe de Bibliophiles (Stanislas Rey), 1952, 54 pages.

LA BALANCE INTÉRIEURE. Lyon-Paris, Lardanchet, 1952, 296 pages.

VERS L'ETANG DE BERRE. Paris, aux dépens de l'Artiste (Camille P. Josso) et de P. de Tartas, 1953, 188 pages.

AUX AMIS DU CHEMIN DE PARADIS, POÈMES. Roanne, Aux dépens de l'Association : Les Amis du Chemin de Paradis, 1953, 14 pages.

ŒUVRES CAPITALES : Tome IV, LE BERCEAU ET LES MUSES. Paris, Flammarion, 1954, 480 pages, *Destinées, Pour Psyché, La vaine Ballade des Remontrances à Psyché osées par le vieux Faust, Le matin qui viendra..., Dernière Ballade ou Jeu-Parti de l'Ame illuminée guidant l'Ame amoureuse à la vraie Source de la Joie, Vers l'Idylle tragique, Les Corps perdus, La Damnation de Faust, L'autre Ciel, La Monade rêvée, Transverbération, Le Retour, Joconde, Ténèbres, Vers une Aube, je ne redirai plus..., Marine, Le Cyprés, La Bataille de la Marne (fragment), Beauté, Au Vers neuvain, Sur une Coupe de Venise, Clé du Songe, Croix des Routes, Paris, A la Lyre de Thrace, Les Témoins, La Découverte, Optumo sive pessumo, Le Mystère d'Ulysse, Bonheur d'Ulysse, Chœur à Denys, Cynégire eupatride, Antigone Vierge-Mère de l'Ordre, La Consolation à Tércrice, Titi Lucretii cari clinamen, A Virgile, Petite stèle pour la grande Lyre d'Horace, Ronsard sorti du Tombeau, Inscription, Allégorie du Printemps, Invitation à la Nage, Petite Suite impaire des Saisons, Maturation de l'Amertume, Le Renoncement à la Rose, Où suis-je ? Foliole d'Automne, Décor floral pour une Fontaine de Provence, Prière, Les Gémissements, Omphalos, Ghes, Le Carrefour des sept chemins à Martigues, Ballade de la Nature du Désir, Chanson d'Hiver, Pax, Sur une Aïeule, Parentale, A la Terre-Mère, Reliquiae Foci, Sagesse, Le Bien et le Mal, Colloque des Morts, Chaque jour efface..., Nouveau Colloque des Morts, Le Signe, Vieille Chanson ou l'autre Signe, Prélubation, Corps glorieux, A son Corps, A soi-même, Epitaphe, Ainsi soient-ils, Chanson d'Avril, La Demande et la Réponse, Descente aux Enfers, Le Cintre de Riom, Force et Lumière, Deux Hymnes au Soleil Père de la Grâce, 1794-1944, La Rose de l'Idée, La Prière de la Fin).*



Mentionnons aussi :

CHOIX DE POÈMES À L'USAGE DES ÉCOLES, pp. 158 à 161 pour ceux de Maurras, Dominique Martin Morin, 1981.

VINGT DEUX POÈTES CHANTENT CHARLES MAURRAS. Anthologie des poèmes à la mémoire de Charles Maurras. Choix et introduction de Jean-Pierre Hamblenne, Altaïr, 1996.

LE POÈTE DU MOIS : CHARLES MAURRAS, *Vagabondages* (numéro sans date, dépôt légal 11726).

CHARLES MAURRAS, POÈTE ET CRITIQUE DE LA POÉSIE, numéro spécial de *La Muse française*, 10 juin 1927.

HOMMAGE À CHARLES MAURRAS, *Points et contrepoints*, juin 1953, n° 22-23

HOMMAGE À CHARLES MAURRAS, Honneur de Paris, Régent de la Cité, pour commémorer l'année de son jubilé littéraire (M.CCM.LXXX.VI - M.CM.XXX.VI). Suivi des principales allocutions prononcées le 5 novembre 1936 au Club du Faubourg pour cette commémoration. Numéro de Noël 1936 d'*Eurydice*, Cahiers de poésie et d'humanisme. Directeur : Pierre Pascal. Edition du Trident, Paris.

CHARLES MAURRAS POÈTE. Paul Dresse, L'Ecran du monde. Bruxelles, 1948.

CHARLES MAURRAS, ETUDES ET CHOIX DE POÈMES. Roger Joseph. *Points et contrepoints*, 1961.

MAURRAS, POÈTE DE L'ORDRE ET DE L'ESPOIR. Gérard Bedel, D.E.L., 2002.

MAURRAS. Honori et vindictae sacrum. Pierre Pascal. Chiré, 1986. Eloge en vers de Charles Maurras pour la commémoration du XXX^e anniversaire de sa mort : cet album de 400 pages est le seul qui réunisse autant de photos et de documents d'une valeur incomparable.



Citons également le n° 111, Noël 2002, d'*Altair*. Nous y lisons de son directeur : Jean-Pierre Hamblenne : 1952 - 2002 : *In memoriam Charles Maurras*, et un choix de poèmes de celui-ci.



Rappelons enfin :

Poètes, de Charles Maurras, Le Divan, MCMXXIV, ce passionnant ouvrage (de 110 pages), nous permet d'apprécier des réflexions définitives sur « Paul Verlaine, la poésie de Mallarmé, Maurice du Plessys, Paul Valéry, un compagnon de Moréas, Jean-Marc Bernard, les nouvelles générations de poètes ».

J'y ai relevé p. 92 : *L'action est la raison d'être de l'ordre.*

p. 105 : *La liberté d'esprit n'est pas facile à défendre en régime électif.*

pp. 108 et 109 : *Vous avez détruit la vaine association de mots qui identifiait Révolution et Intelligence. Il ne vaudrait pas mieux d'identifier Intelligence et Tradition brute. La méthode qui me sembla toujours la mieux accordée aux lois de la vie, l'empirisme organisateur, n'a jamais délivré un quitus général au « bloc » de ce que les Pères ont fait. En accordant à leurs personnes un respect pieux, l'esprit critique se réserve les œuvres et les idées. Mais l'esprit critique voit clair, l'esprit révolutionnaire ne sait pas regarder : Du passé faisons table rase, dit sa chanson. Je hais ce programme de l'amnésie sauvage. Non, point de table rase, mais la voie libre. Recevez, accueillez, acceptez le passé, sous condition de l'inventorier avec soin, et assurez ainsi toute liberté de bien faire. Vous serez plus forts pour mater la liberté du mal. Conservant ce qui est bien, vous pourrez entreprendre de faire mieux. N'écoutez pas les sots qui soutiennent que tout est dit ou fait. Car tant de belles choses sont possibles encore ! Dans quel ordre ? Dans tous. Sur quel plan ? Le plan de la pensée, le plan de l'action. On sent leurs différences, on n'en voit pas les oppositions.*

Poésie, politique, par leurs racines éloignées ont des règles communes.

Mais, comme la poésie, la politique veut être ordonnée. Vigoureuse, passionnée, violente même, mais ordonnée ! Procédant d'une idée certaine, s'appliquant au réel, en observant les lois.

L'ami fidèle de Charles Maurras, Maxime Real del Sartre (1888 - 1954), ce très grand sculpteur, fondateur avec Maurice pujo, des *Camelots du Roi*, pour la vente du quotidien *L'Action Française* et l'apport de quelques «menus» services pour la défense de l'ordre, du beau et du bien (auxquels je suis honoré d'avoir pris ma part), a fait l'objet d'un remarquable numéro⁶² spécial de *Lecture et Tradition* qui lui est consacré.

Sa conception et sa réalisation en sont dus à Gérard et Jacqueline Bedel, avec le concours de Juliette Colange et Gilles de Grépiac.

J'en extrait ce qui suit :

“ Sainte Geneviève, 1916. Lorsque Maxime revint à Paris après sa blessure, mutilé, angoissé, c'est avec sainte Geneviève qu'il renoue avec la pratique de son art : c'est cette statue qu'il éditera plus tard en grande taille et qui sera exposée après le 6 février 34 sur les marches de la Madeleine. La statuette inspira à Maurras le poème intitulé *A la patronne de Paris*, dans *Les Inscriptions et les Sentences*, recueil publié dans la *Musique intérieure* en 1925 :



*A l'avant de la nef qui t'est chère
Etends ces belles mains qui bénissent
Et, comme un rayon de Paix lunaire,
Ton ample voile de protectrice !*

*Sur les flots de sang du sacrifice
Obtiens que ta prière s'élève
Si près des cieux qu'elle les fléchisse !
Ainsi soit-il, sainte Geneviève.*

Cette statuette inspira plus tard la poignée ciselée de l'épée d'académicien de Charles Maurras.

62. Ce numéro - de presque 50 pages - qui comporte un très grand nombre de photographies d'œuvres et de nombreux chefs-d'œuvre du maître sculpteur, est édité par D.P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil (prix 4€).

Écoutons encore et toujours
Charles Maurras
nous parler de poésie

La poésie veut une concentration énergétique (*Barbarie et Poésie*, p. 262).



Rien en poésie ne me semble plus essentiellement poétique que cet art de donner aux mots matériels le chant pur et léger qui les fait ressembler à des divins esprits (*Gazette de France*, 13 juillet 1896).



Les règles de la vie collective et les lois du gouvernement ne sont pas sans rapport avec les principes qui président à l'art du poète quand il met en ordre son peuple d'idées et de mots, de couleurs et de sons : ainsi le veut l'unité de l'esprit humain. Cette analogie des deux plans m'a rendu des services continuels, et l'habitude d'évoquer tour à tour leurs images complémentaires m'aura aussi aidé à rendre moins indifférents à la chose publique les esprits passionnés pour l'ordre universel (*Barbarie et Poésie*, p. 11).



La muse peut toucher aux objets les plus simples, elle les relève, elle les emporte avec elle en les effleurant ; mais ce n'est jamais d'eux, ce n'est point des lieux bas, que peut s'élancer la poésie véritable. Ou elle enlève aux choses leur poids matériel, ou celles-ci retiennent éternellement leur essor (*Gazette de France*, 6 octobre 1904).



A mon sens, au lieu de discerner deux éléments dans l'œuvre poétique, il faut en apercevoir trois. Au lieu de parler de forme et de fond, je persisterais volontiers à dire : 1° la matière, 2° le mouvement, 3° l'ordre. Non plus que la forme et le fond, la matière, le mouvement et l'ordre ne font certes point trois êtres étrangers ; au contraire, leur unité est évidente. Le mouvement est accéléré par la beauté de la matière. Un mouvement puissant engendre son ordre, à peu près naturellement. Mais néanmoins, ces trois opérations restent distinctes. Je ne réussis pas à concevoir, en revanche, sinon lourdement, grossièrement et sans réfléchir, la distinction courante de la forme et du fond. Il est tout à fait impossible de se représenter des qualités de forme sans des qualités correspondantes de fond. Il n'y a pas un seul « fond » réellement beau qui n'est tout aussitôt resplendi dans la forme. Toute vérité vaste, ou profonde, ou puissante agit directement sur l'imagination : il n'y a pas de forme qui tienne ! un vers qui dit

de grandes choses est un beau vers ; un beau vers dit nécessairement des choses puissantes ! Ce sont les faux beaux vers qui ne disent rien. Ce sont les fausses grandes choses qui ne forment pas de beaux vers. Cette différence du fond et de la forme semble avoir été inventée pour le bonheur des parnassiens et des romantiques. Il n'y aurait de dommage à y renoncer que pour eux. Que risque-t-on ? Nos traditions ne sont pas une servitude. Il y a profit à les améliorer (*Gazette de France*, 20 juillet 1903).



La poésie aime l'obstacle, l'art s'affine sur les difficultés à résoudre. Que ce soit la Passion ou l'Action qui le discipline, l'homme y gagne plus qu'il ne perd (*La Musique intérieure*, p. 50).



La prose est l'expression naturelle du monde, qui n'est probablement qu'une vaste ironie. Mais, en poésie, nous faisons (ou nous voyons faire) tout autre chose que le monde. Nous fixons le meilleur de nous-mêmes au-dessus de nous. Comment y aurait-il place, dans le *poème*, qui est l'acte par excellence, pour le signe évident et le constant souvenir de tous nos malheurs, œuvre naturelle, inhumaine et dans laquelle nous ne sommes pour rien ? Non, non, c'est l'ironie qu'il en faut bannir avant tout. Elle est la terre. Et la poésie, c'est le ciel (*Barbarie et Poésie*, p. 352).



Si la rime est l'élément mécanique du vers, le rythme en est l'âme sensible. Il n'en affecte aucun en droit particulièrement ; nulle part il ne pèse ; il est présent partout : il est le signe des vibrations de la vie et de l'harmonie, c'est lui l'ordonnateur, presque le créateur (*Barbarie et Poésie*, p. 9).



Si l'éloquence peut disparaître sans dommage de la poésie, il faut rester fidèle à l'essentiel : le chant (*La Poésie dans nos Poètes*).



Le vrai poète est celui-là qui, goûtant, le plus énergiquement possible, le plus grand nombre d'impressions justes, les possède, les gouverne et les distribue. La nature infinie, si on la laisse régner en nous, devient une terrible maîtresse d'énervement et d'imbécillité (*Barbarie et Poésie*, p. 225).



Si la poésie est élan, enthousiasme et ravissement, elle est aussi limite et cadence, coupure et arrêt, chute et frein (*La Musique intérieure*, p. 49).

Pour que la poésie passe de l'état virtuel et possible à l'état actif et réel, il faut que l'esprit du poète soit, naturellement ou par discipline, assez fort pour triompher de son émoi, pour le dompter et l'ordonner. S'il y parvient, la révolution initiale devient un renouvellement, et cet ordre nouveau s'agrège au trésor des ordres anciens. (*L'Action française*, 10 septembre 1920 [Criton] et *Un Débat sur le Romantisme*).



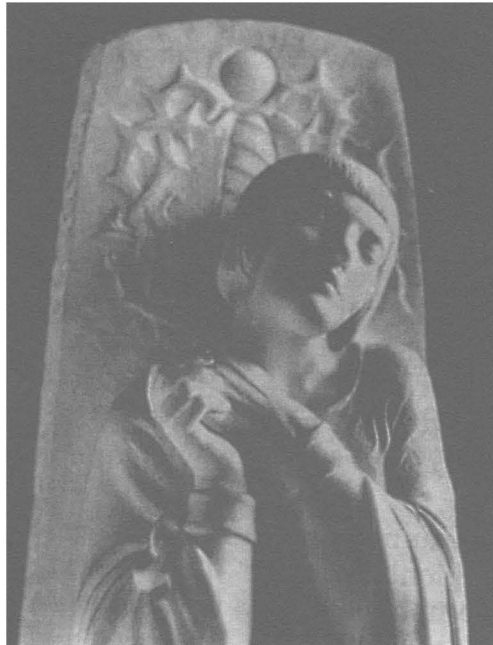
L'Italie doit une partie de son unité à Dante, l'Allemagne doit à Goethe une partie de la sienne et l'on sait qu'avec sa traduction de la Bible, l'Anglais emporte son Shakespeare au bout de l'univers, pour y retrouver la patrie. Nous voyageons moins que nos voisins britanniques et notre territoire n'est pas en morceaux, mais plus que l'Italie ou la Germanie de 1850, il est durement envahi. Cette invasion sournoise en annonce-t-elle quelque autre, moins hypocrite et nos neveux sont-ils voués au dépècement et à la servitude ? Je suis bien trop convaincu de la possibilité, de la facilité, de la proximité d'une restauration monarchique pour faire accueil à ce rêve impie. Mais en toute hypothèse, il sera toujours nécessaire de renouer et de retremper le substantiel, le fort et le vif de la vieille sève française. Il faut que le patriotisme se fasse plus conscient : il doit être nationaliste. Il doit connaître une par une ses plus délicates raisons, celles qui lui viennent du cœur, celles aussi qui tiennent à ce subtil et sublime empire du goût où les idées et les sentiments ne font qu'un. Chacun doit s'efforcer d'éclaircir cette connaissance et nos poètes peuvent y aider merveilleusement (*L'Action française*, 5 novembre 1913).



La fonction du poète est de faire chanter dans le verbe de l'homme tout son esprit et tout son corps (*Poètes*, p. 67).



Oui, les poètes sont prophètes, et c'est Mistral qui le dit dans son poème du *Belvédère* (aux *Iles d'or*) : comme le temps, l'espace entier appartient en toute propriété à celui qui sait le chanter. Mais, chose singulière et terrible pour les amateurs de Cosmopolis, ces citoyens de l'éternité et de l'univers ont, toujours et partout, été des gens de chez eux, citoyens d'une cité, patriotes d'une patrie bien déterminée. Dante était de Florence, Goethe de Weimar ; Sophocle n'entend pas raillerie sur les oliviers de Colone et sur les coursiers de l'Attique, et les paroles les plus tendres qui aient été dites sur la patrie sont peut-être du vieil Homère, dont neuf villes se sont disputé le berceau (*L'Action française*, 21 septembre 1908 [Criton]).



Sainte Jeanne d'Arc
par Maxime Real del Sarte

(Photo Pierre Pujol)

SUR UNE AIEULE

1827 - 1868 - 1944

*« Tranquillos aviae cineres praestate quieti
« Æternum, manes, si pia verba loquor »...*

AUSONE, Parentales :
Æmilia Corinthia. Maura, avia.

I

Je ne t'ai pas connue, ô mère de mon père !
Il n'a pu que parler de toi :
Lumière évanouie et dont je désespère,
Tu m'obsédas, tu sais pourquoi.

De plusieurs de tes fils j'ai devant moi l'image,
Mon bisaïeul est là, debout,
Mais en vain, pour connaître et rêver ton visage,
J'ai cherché ton portrait partout.

Il n'est resté de toi que le faible murmure
De survivants déjà lointains,
De leur récit confus tous mes rêves s'émurent :
Leur tremblement n'est pas éteint.

II

Dans le village obscur où les dieux d'Ionie
Furent prodiges de leur sang,
Très belle, tu doras du nom d'Apollonie
Ton frais soleil adolescent.

Neuf fois ton jeune sein sur la couche amoureuse
Répandit le fruit de sa fleur,
Mais, au dixième élan, quelle tombe se creuse
Qui déborda de trois douleurs !

Au chemin qu'avait pris le petit corps sans âme,
Chancelante, tu descendis
Et l'amant forcené qui vivait de ta flamme
Sur ton lit brûlant s'étendit.

A peine a-t-il couru, de ta chute à la sienne,
Quelques jours, et le faible époux
Rebondit près de toi, compagne aérienne,
Comme à vos premiers rendez-vous !

III

Autrefois à l'abri de la vieille paroisse
Le parterre des trépassés
Chantait votre allégresse et pleurait vos angoisses
Du même chiffre entrelacé :

Quand le siècle a voulu des sépultures neuves
On y porta vos ossements,
Mais, sur le palier d'or, le long du petit fleuve,
A la paroi du monument,

Rien ne rappelle plus que vos formes passèrent,
Unes en deux, folles d'amour,
Recueillant tous les biens et les maux nécessaires
A la moelle de mes Discours.

La Balance intérieure

DÉCOR FLORAL
POUR UNE FONTAINE EN PROVENCE

La figue, le pin, le laurier, l'olive
Et le cyprès font à l'arche du puits
Alterner chacun sur la pierre vive
Sa feuille et son fruit.

Plus bas, déroulé d'après les modèles
De la Grâce unie à la Nymphé, court
Le brandon du myrte et de l'asphodèle
Dans leurs lacs d'amours.

Enfin, sous un dais de pampre et d'acanthé
Quelle rose, sombre et dernier flambeau,
S'explôre au berceau des folles bacchantes,
Rit à leur tombeau !

Alors l'eau jaillit du champ lapidaire :
Limpide et brisant les rêves d'Isis,
La vierge nubile élance des terres
Sa forme de lys.

La Balance intérieure





... A propos de Marie-Antoinette...

Mon père et ma mère portaient une grande affection à la REINE MARIE-ANTOINETTE pour la dignité de sa vie face à ses tortionnaires, dont la noirceur de l'âme exprimait leur haine de ce qui vient de Dieu : la Foi, la Vérité, la Beauté, ainsi que Sa Création : la Femme, la Mère, la Famille.

C'est pourquoi je termine ce recueil par ces deux citations.

1793 (14 octobre) : Condamnation à mort de la Reine Marie-Antoinette. Ses dernières paroles, lorsqu'il lui fut demandé si elle avait quelque chose à ajouter pour sa défense :

« Pour ma défense, rien, pour vos remords, beaucoup.
J'étais Reine et vous m'avez détrônée ;
J'étais épouse et vous avez massacré mon mari ;
J'étais mère et vous m'avez arraché mes enfants ;
Il ne me reste que mon sang, hâtez-vous de le répandre pour vous en abreuver. »



Marie-Antoinette a confié cette prière « de consolation » à ceux qu'elle a quittés. *Elle peut devenir la prière de tous ceux qui vivent l'épreuve de la séparation définitive.*

« Seigneur, tu m'as repris cette « âme » que j'aimais.
Fais que je trouve en Toi tout ce que j'ai perdu.
Prends désormais sa place dans ma vie,
Prends le temps que je lui consacrais,
Prends le cœur ardent que je lui donnais,
Prends le désir infini que j'ai de la revoir,
Prends les larmes que je verse sur elle malgré sa gloire.

Plus tu m'as enlevé, plus je veux te donner.
Puis j'espère recevoir en retour la grâce
De ta douce présence et de ton amour. »

A Jésus par Marie, et que Dieu vous et nous garde, cher lecteur.



INDEX

(Merci de bien vouloir excuser les erreurs comme les oublis)

- Académie française 44, 77, 81
 Action française, L' 13, 17, 19, 13, 22, 24, 29, 36, 50,
 66, 79, 81, 101, 117, 122, 126, 127
 AGRIPPA d'AUBIGNE 51
 Aix 18, 35
 Algérie 102
 ALGOUD, Albert André 71, 131
 Altaïr 120, 121
 Alsace 45
 AMOURETTI, Frédéric 90
 ANACREON 78
 Antignalles, hôpital de 41
 ANTIGONE 27, 28, 55
 Anvers 107
 APOLLINAIRE, Guillaume 19, 45
 ARBELLOT, Simon 35, 50
 ARGOUARC'H, Père Jean-Paul 103
 Arras 83
 Artois 84, 87
 ATHALIE 35
 Athènes 57, 69
 AUSONE 129
 Avignon 111
 BAINVILLE, Jacques 15, 23, 81, 91, 101, 118
 BALAGUER, Victor 9
 BARBOT, général 83
 BARRES, Maurice 81, 85
 BAUDELAIRE, Charles 35, 73, 80
 Baume 45
 BEDEL, Gérard 11, 13, 14, 25, 44, 45, 121, 122
 BELLAY, Joachim du 53, 73
 BENJAMIN, René 25, 101
 BENOIT, Pierre 81
 BERGER, amiral Michel 2
 Berlin 104, 107
 BERNARD, Jean-Marc 11, 77 et suivantes, 93, 121
 BEUILLOC, Me 36
 BEX, Dr Françoise 7, 13
 BINET, Etienne 33
 BLAISE, Jean 53
 BLANCHONNET, Stéphane 11, 82
 BOCCACE 29
 BOCQUERAZ, Abbé 83
 BOILEAU, Nicolas 80, 81
 Bois-Colombes 71
 BONAPARTE-WYSE, William 9
 BOTREL, Théodore 84
 BOURBONS 69
 BOURDALOUE, Louis 35
 Bourg-Saint-Andéol 63
 BREMOND, Abbé 73
 BRIENNE, Maxime 115
 BRISSOT 108
 Bruxelles 80, 81
 Bulletin Charles Maurras (B.C.M.) 24
 BUXEUIL, René de 115
 Byzance 107
 Calendal 23
 CALZANT, Georges 104
 Camargue 45
 Camelots du Roi 13, 66, 122
 Campana 49
 Carency 93
 CEAS, Jules, imprimerie 80
 CESAR, Jules 58
 CEZANNE, Paul 72
 Chambéry 83, 85
 CHENIER, André 28, 31, 32, 35, 51, 72, 90, 102,
 107, 109
 CHEYRE, Jean 84
 Cholet 84
 CLOUARD, Henri 18, 81
 Clairvaux 63, 69
 Club du faubourg 121
 Coblenz 108
 COLANGE, Juliette 122
 COLETTE 85
 COMBARIEU, Colonel de 83
 Combours, château de 54
 Constantinople 107
 Copenhague 107
 Crussol 80
 Cyrano 80
 DANTE 20, 23, 26, 27, 29, 51, 69, 73, 127
 DAUDET, Léon 49, 51, 52, 70, 73
 DE GAULLE, Charles 35
 DEMOSTHENE 26
 Divan, le 25, 77, 79, 99
 DOUSSAU, Christine 13
 DRESSE, Paul 121

DUMAINE, Abbé 80
 DURNERIN, Me 36
 Echo de Paris 85
 EGRET, E. 44
 ELIE 87
 Encyclopédie, l' 107
 Enéide 21
 Enquête sur la Monarchie 91
 Esnes 94
 Eurydice 121
 FAREN 94
 FARGE, Yves 35
 FECHOZ, Capitaine 84, 87
 Felibrige 49
 FENELON, François 17
 Ferrière 39
 Figaro, Le 18
 FOROT, Charles 82
 Fos 39
 FRANCE, Anatole 51
 Galate 88
 GASQUET, Joachim 72
 Gazette de France 124, 125
 GENEVIEVE Sainte 45, 122
 Gestapo 104
 GLUCK, Christoph von 53
 GOETHE, Johann Wolfgang von 73, 127
 GONCET, Me 36
 GRANGIER, Dr 93, 94
 Grèce 107
 GREPIAC, Gilles de 122
 Guêpes Les 81
 GUILLAUME, Lieutenant Jean-Marie 104
 GUILLAUME, Commandant Pierre 13, 14, 101,
 102, 104, 105, 106,
 Guillaume II 45
 GUYON, madame 17
 HALEVY, Daniel 32, 50
 HAMBLENNÉ, Jean-Pierre 120, 121
 HANSENNE, Berthe 2
 HEREDIA, José-Maria de 18
 HOMERE 20, 53, 127
 HORACE 39, 78, 80
 HUGO, Victor 18, 70, 72
 HUMBERT 83
 ISMENE 28
 Itinéraires 24
 JAMMES, Francis 80
 JEANNE d'ARC Sainte 13, 45, 69, 102
 JOSEPH, Roger 9, 23, 25, 29, 49, 60, 99, 121
 Journal de Paris 108
 K.G.B. 35
 LA FONTAINE, Jean de 18, 51, 72, 78
 La Nation, Journal vaudois 53
 La Plume 81
 LA TAILHEDE, Raymond de 19
 LAFORGUE, Jules 80
 LAMARTINE, Alfonse de 18, 51
 LANDSBERG, Paul-Louis 23
 Larousse 81
 LARRIEU, Docteur Jean 60
 La TAILHEDE, Raymond de 73
 LASSERRE, Pierre 81
 LE CARDONNEL, Louis 80
 LECONTE DE L'ISLE, Charles Marie 18
 LE GOFFIC, Charles 17
 LEMAITRE, Henri 21
 l'Ermitage 81
 LEVEL, Brigitte 13
 Limoges 29
 Lorraine 45, 89
 LOUIS XIV 23
 LUCRÈCE 21, 23, 32, 49, 51, 60
 Lunéville 93
 Lutetia 23
 LUTHER, Martin 45
 Lyon 31, 32, 33, 40, 41, 47, 60, 102
 MAGALLON, Xavier de 26, 48, 52, 53, 72
 MAISTRE, Joseph de 83
 Malencourt 89, 95
 MALHERBE, François de 20, 90
 MALLARME, Stéphane 20, 78, 121
 MARAT, Jean-Paul 108
 MARIE-ANTOINETTE, Reine 131
 MARIE-MADELEINE Sainte 45
 Marne 45
 MARSAN, Eugène 81, 82
 Martigues 36, 39, 43, 72
 MARTY, Albert 66
 MAUROIS, André 26
 MAURRAS, Hélène 42
 Méditerranée 49
 MENDÈS-FRANCE, Pierre 102
 Mercure de France, le 19, 80
 MICHEL-ANGE 23
 MICHEL Saint 69

Mireille 24, 25
MISTRAL, Frédéric 9, 20, 41, 51, 93, 95, 127
MONIER, Raoul 80, 81, 82
Montluc, fort de 41, 104
Montzeville 95
MOREAS, Jean 18, 20, 23, 51, 72, 78, 81, 89, 90, 97, 99, 121
Muse française, la 120
MUSSET, Alfred de 18, 35, 36
Naples 49
NAPOLEON 23
Neufchâteau 89
NOISAY, Maurice de 81
O.A.S. 102
Occident, l' 81
Odéon 81
ODILE Sainte 45
Orange 93
ORION 50
Palais de Justice, Lyon 47
PAMPELONNE, baron Roger de 56, 79
Paris 29, 38
PASCAL, Pierre 38, 121
Patriote, le 108
PANISSET 94
Pau 60
PENON, Mgr 68
PETAIN, maréchal 102
Phat-Diem 103
PHEDON 60
PHILIPPE-EGALITE 108
PIBRAC 90
PIE XII 22
PILON, Edmond 28
PIZE, Louis 63
PLATEAU, Marius 13
PLATON 26, 55
PLESSYS, Maurice du 121
POE Edgar 20, 80
Points et Contrepoints 9, 25, 120, 121
PONCHEVILLE, André MABILLE de 81
PONCHON, Raoul 73
POTOKI DE MONTALK, Comte G-W-V 35, 119
PROUST, Marcel 15
Provence 49, 54, 57, 93
PUJO, Maurice 36, 66, 104, 111, 122
PUJO, Pierre 13
RABELAIS, François 49
RACINE, Jean 18, 26, 27, 51, 72
Radio Courtoisie 13, 105
RAMEAU, Léon 119
REAL DEL SARTE, Maxime 64, 122
REBELL, Hugues 81, 90
REGNIER, Henri de 77, 80
Reims 80
Rénovation esthétique, la 81
Revue critique 77
Revue critique des idées et des livres, la 81
Revue latine, la 81
Revue universelle, la 26, 36, 50
REYNAUD, Jacques 82
Rhône 80
Riaumont 103, 106
RIEUX d'ANCEZUNE, Comte Lionel des 38, 78, 89, 91, 93, 94, 96
Right Review 35
RIMBAUD, Arthur 80
Riom 40, 41, 42
RODIN, Auguste 72
Rolla 36
Rome 57, 69
RONSARD, Pierre de 20, 39, 51, 53, 72, 78
Roquevaire 48, 68
ROSTAND, Edmond 80
ROUSSEAU, Jean-Jacques 38
Saint Paul - Saint Joseph, prison 32, 41
Saint-André-des-Ars, rue 23
Sainte Anne (d'Auray) 45
Sainte-Sophie 24
Saintes Maries de la Mer 45
Saint-Rambert 82
SAINT-SAËNS, Camille 72
SAMAIN, Albert 80
SANVOISIN, Gaëtan 36
Savoie 84
SCEVE, Maurice 17
SCIPION 67, 101
S.E.R.P. 111
SHAKESPEARE, William 127
SHELLEY, Percy Bysshe 35
Sicile 49
Simiane 48, 68
Société nouvelle, la 81
SOPHOCLE 35, 55, 127
Souchez 80, 81, 127
SOUDAY, Paul 53

STEINBACH, Guy 13, 66
 STROWSKI, Fortunat 26
 THEPENIER 94
 THERESE Sainte 45, 69
 THIBON, Gustave 23, 24, 29, 55
 Thoronet le 35
 Thrace 88
 Thyrse, le 80
 Tonkin 102
 Tours 23
 TREMOLET de VILLERS, Me Jacques 13, 15, 16
 Trident 121
 TRUC, Gonzague 28
 TULLE, Marc 67, 101
 ULYSSE 9, 51, 52
 URBAIN II, page 114

VALERY, Paul 51, 121
 Valence 79, 84
 VALOIS, Georges 81
 VARAUT, Me Jean-Marc 109
 VARILLON, Pierre 42
 VERHAEREN, Emile 80
 VERLAINE, Paul 18, 20, 51, 80, 122
 VERMALE, François 83
 Verneuil, rue de 72
 Vichy 29
 VIERGE MARIE 16, 44, 45, 69
 VILLON, François 51, 72, 81
 VIRGILE 20, 23, 32, 47, 53
 WAGNER, Me Georges-Paul 13, 14



« La vérité subsiste.

Spirituelle, dans l'Eternité.

Politique, dans le Temps. Oui, par tout ce long Temps qui est donné à la suite des générations d'un pays.

Quand une idée est vraie, et qu'elle a puisé dans la réalité certaine une raison d'être solide, comment ferait-elle pour ne pas aboutir ? Ses ennemis eux-mêmes travaillent à sa réalisation. Et le Diable lui aussi apporte sa pierre.

Tout la sert : échecs, épreuves, assauts ennemis victorieux, replis imposés, blessures, graves ou sensibles. Pas un saut de l'heure ni un pas des années qui ne la fortifie et ne la nourrisse, à la seule condition qu'elle garde sa volonté de correspondre aux nécessités de la vie... »⁶³

Charles Maurras, *La seule France*⁶⁴

63. Douze ans plus tard, Ch. Maurras révélera ces paroles du Pape Pie X à sa mère :

- Ne parlez pas à votre fils de ce que je vais vous dire.

... Ne lui en dites jamais rien. MAIS JE BÉNIS SON ŒUVRE. ELLE ABOUTIRA.

Tel fut le trésor que ma mère emporta de Rome. Elle ne m'en fit jamais part.

Pendant les onze années qui lui restaient à vivre, elle n'y fit aucune allusion.

Cependant, depuis ce voyage, un changement s'était produit dans sa façon de suivre le va-et-vient de notre fortune.

Autrefois, la moindre injustice publique commise contre l'Action Française l'exaspérait. Elle ne tenait pas en place. De sa paisible terrasse du Chemin de Paradis, elle courait à Marseille chercher des explications chez l'un ou l'autre de nos amis, elle se rendait à la librairie de la rue de la Darce, tenue par une fidèle Alsacienne, Mlle Ehrard, auprès de qui le rendez-vous était permanent ; elle interrogeait les Dromard, la marquise de Clapier, que sais-je ! Il fallait tout lui dire, elle n'en avait jamais assez. Maintenant, rien ne la trouble. Il semble que le ciel puisse nous tomber sur la tête sans nous blesser : une sérénité incompréhensible accueille toutes les inventions et les calomnies que l'on continue de faire pleuvoir.

Il se tut pour ajouter (*et c'est ainsi pour moi un des plus grands témoignages d'espérance invaincue que je connaisse*) :

- L'œuvre aboutira : Mais elle aboutit. La certitude donnée de si haut s'accomplit sous nos yeux. Quelque chose la scelle encore et le garantit. Ce sont nos barreaux et nos grilles. C'est cette prison de Riom. Toute œuvre appelée à vivre doit traverser, non une fois, mais cent, la zone de feu des méconnaissances et des persécutions les plus authentiques. C'est la monnaie qui court et qui sert de rançon à toute forte prise sur l'avenir. Le temps et sa morsure ne sont supportés sans périr que par la dure discipline de l'infortune et de ses travaux. Loi de l'Etre, dit la Raison et répète l'Expérience.

64. Lardanchet, Lyon, 1941, p. 168.

À paraître

Actualité et Présence

de

Charles Maurras

1868 - 1952

Tome II

L'Altissime

Un personnage hors du commun



TABLE DES MATIERES

Avertissement	11
Remerciements.....	13
Lettre-Préface de Maître Jacques Trémolet de Villers	15
Prologue par Gérard Bedel.....	17
Charles Maurras, poète de la raison, du courage et de l'espérance	23
Charles Maurras, politique et poète par Albert André Algoud (extraits).....	71
Jean-Marc Bernard, Dauphinois.....	77
Les Amis et les Maîtres	89
La mort de Jean Moréas.....	97
 <i>Annexes</i>	
Maître et témoins.....	101
André Chénier.....	107
Texte complet de <i>La France bouge</i>	111
Texte complet de <i>La Royale</i>	115
Bibliographie de l'œuvre poétique de Charles Maurras.....	119
Écoutons encore et toujours Charles Maurras nous parler de poésie	123
Deux poèmes.....	127
A propos de Marie-Antoinette	131
Index des noms cités.....	133



Il a été tiré, de cet ouvrage, 300 exemplaires hors commerce numérotés sur Rives Vergé ivoire, le tout constituant l'édition originale :

- 26 exemplaires réservés à l'éditeur, marqués de A à Z.
- 74 exemplaires réservés aux collaborateurs des revues *Lecture et Tradition* (1) et *Lectures Françaises* (2) et à quelques amis de l'équipe de Chiré, numérotés de 1 à 74.
- 200 exemplaires réservés à l'auteur, numérotés de 75 à 274.

Ce volume est le cent-quatrième édité par

Jean AUGUY, éditeur,

sous la marque

« Editions de Chiré »

(1) *Lecture et Tradition*, B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil.

(2) *Lectures Françaises*, D.P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil.

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Oudin à Poitiers



Dépôt légal 4^{ème} trimestre 2004
N° 1762

LE MYSTÈRE D'ULYSSE

.....

Le pilote muet de l'invisible barque
Approche, il resplendit d'un ordre de la Parque
Qui de cette journée allongera l'espoir
Au delà du rayon de l'étoile du soir.
Les Dieux ont accordé ce que ton cœur demande,
Un autre arc que celui que tu tendis se bande
Sous l'horizon doré, dans le jour amorti,
Et le trait du profond de l'abîme est sorti
Qui, t'apportant la paix de sa pointe de flamme,
T'oriente déjà sur les routes de l'Ame
Où, l'esprit déchargé de ton corps soucieux,
Dansant comme un satyre et riant comme un dieu,
Tu n'arrêteras plus de voir et de connaître !

La Musique intérieure

Comme l'a écrit le journaliste et écrivain Jean-Marie Cuny, *l'œuvre de François Marie Algoud reste comme une borne marquant notre chemin. On y revient lorsqu'on se trompe de route ou que l'on réfléchit sur notre destin et celui de notre pays.*

Si elle s'était arrêtée avant cet ouvrage, il lui aurait cependant manqué un élément fondamental : la reconnaissance de l'auteur à son inspirateur et Maître, Charles Maurras.

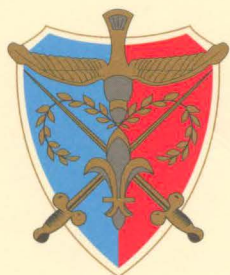
Depuis l'âge de 12 ans la pensée de celui-ci l'a marqué et, à 16 ans, l'acquisition du « *Dictionnaire politique et critique* » de Charles Maurras a permis à F. M. Algoud de toujours disposer d'un outil de travail incomparable.

Charles Maurras est un Maître à penser par les leçons tirées des faits et toujours éloignées des utopies mortifères : la démocratie, le libéralisme et le laïcisme.

Et le tout dans une langue superbe, qui fait du Maître un des plus grands écrivains français.

La clé d'or de ses écrits : ses poèmes qui passeront les siècles.

Lisez vous-même, et votre joie, votre enthousiasme rejoindront ceux de l'auteur.



« Charles Maurras est de Provence
De Rome et d'Athènes ses vers
Toute sa pensée est de France
Et son œuvre est de l'Univers »

Roger de Pampelonne

